This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

B 74718

BIBLIOTHÈQUE
DE LA SCIENCE FRANÇAISE
EXPOSITION DE SAN FRANCISCO
1915
FOR HUMANITY AND THE HUMANITIES
R F
DON DU GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
A L'UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE
SOUS LES AUSPICES DES "FRIENDS OF FRANCE"
Maquet gr.
H. Guillaume del.

ÉCRIVAINS MODERNES

DE L'ANGLETERRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

SOUVENIRS DE BOURGOGNE; 3e édition.

EN BOURBONNAIS ET EN FOREZ; 3e édition.

LES PAYS-BAS; 2e édition.

L'ANGLETERRE ET SES COLONIES AUSTRALES; 2e édition.

POÈTES ET ARTISTES DE L'ITALIE. 1 vol.

TYPES LITTÉRAIRES ET FANTAISIES ESTHÉTIQUES. 1 vol.

ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 1 vol.

NOS MORTS CONTEMPORAINS : 1re série (*Béranger*, *Charles Nodier*, *Alfred de Musset*, *Alfred de Vigny*).

NOS MORTS CONTEMPORAINS : 2e série (*Eugène Fromentin*, *Théophile Gautier*, *Charles Gleyre*, *Saint-René Taillandier*, *Maurice de Guérin*, *Eugénie de Guérin*).

LES ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ANGLETERRE : 1re série (*George Eliot*, *Charlotte Brontë*, *Un roman de la vie mondaine*).

LES ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ANGLETERRE : 2e série (*Mistress Gaskell*, *Mistress Browning*, *George Borrow*, *Alfred Tennyson*).

LIVRES ET AMES DES PAYS D'ORIENT. 1 vol.

CHOSES DU NORD ET DU MIDI. 1 vol.

MÉLANGES CRITIQUES (*Victor Hugo*, *Edgar Quinet*, *Michelet*, *E. About*).

LIBRES OPINIONS MORALES ET HISTORIQUES; 2e édit. 1 vol.

DRAMATURGES ET ROMANCIERS. 1 vol.

HEURES DE LECTURE D'UN CRITIQUE. 1 vol.

Prix de chaque volume broché : 3 fr.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

ÉMILE MONTÉGUT

ÉCRIVAINS MODERNES

DE L'ANGLETERRE

Troisième série

ANTHONY TROLLOPE — MISS YONGE — CHARLES KINGSLEY
LES SOUVENIRS D'UN ÉCOLIER ANGLAIS
CONYBEARE : UN PLAIDOYER ANGLICAN CONTRE
L'INCRÉDULITÉ.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1892

Droits de traduction et de reproduction réservés.

GIFT

912m
M775
ecr
v.3

A

MADAME LA COMTESSE

AGÉNOR DE GASPARIN

en témoignage de respectueuse admiration.

379504

LE

ROMAN RELIGIEUX

EN ANGLETERRE

I

ANTHONY TROLLOPE (THE WARDEN)

MISS YONGE (THE HEIR OF REDCLIFFE, HEARTSEASE)

LE
ROMAN RELIGIEUX
EN ANGLETERRE

I

ANTHONY TROLLOPE. — MISS YONGE.

Ce qui a caractérisé de tout temps la civilisation anglaise, c'est d'avoir su prudemment agir avec l'esprit du passé, d'avoir su ne pas l'effaroucher, ruser avec lui au besoin, et lui arracher une conquête bien réelle au prix de quelque satisfaction insignifiante ou même puérile : par exemple, une liberté en échange de la conservation d'un vain cérémonial, ou la sanction d'une charte en échange de la conservation de privilèges que cette charte allait réduire à l'impuissance. C'est ainsi que l'aristocratie a procédé vis-à-vis de la royauté, maintenant au roi son prestige antique, son antique garde-robe, sa couronne féodale, et faisant passer entre ses mains à elle le pouvoir réel et l'exercice du pouvoir. C'est ainsi que la chambre des communes a procédé vis-à-vis de la chambre des lords, qui était au dernier siècle encore une si grande institution, qui dominait les autres corps

de l'État de toute la puissance de ses privilèges immuables, de ses droits sans contrôle et de sa sécurité aristocratique. La noble chambre est restée debout, mais elle a dû abandonner aux communes l'initiative politique et la meilleure part du pouvoir législatif. C'est ainsi encore que l'esprit protestant a jeté en Angleterre des fondements indéracinables en acceptant une Église à demi réformée, transition purement politique entre l'ancienne Église romaine et les opinions des réformateurs. Grâce à cette tactique prudente, l'esprit nouveau s'est emparé de tout, des institutions politiques, de l'Église, des relations sociales, des âmes et des cœurs, — bien plus, des simples méthodes matérielles de travail, si bien que la société anglaise, en dépit de ses préjugés et de ses coutumes, est la plus moderne des sociétés contemporaines. On pourrait dire quelle est la société moderne même, sous des formes du moyen âge. Elle est plus moderne que notre société française, où il ne subsiste plus rien des antiques formes, balayées par le vent de l'orage, mais où persistent au fond des âmes je ne sais quels sentiments d'ancien régime que toutes les révolutions n'ont pu déraciner. Elle est plus moderne que l'Allemagne avec tous ses hardis penseurs et toutes ses savantes universités, mais qui n'est moderne que d'intelligence et de désir. Chez nous, on a voulu changer à la fois le fond et la forme des choses; en Angleterre, la méthode contraire a prévalu : la substance des choses, leur âme a été changée, leurs formes ont été conservées.

Cet esprit moderne a maintenant consommé toutes ses usurpations; il ne lui reste plus rien à conquérir. Cela étant, n'est-il pas dans la logique des choses qu'il ne se contente plus des anciennes formes, qu'il avait respectées jusque-là, et qu'il veuille en créer de nouvelles qui soient en harmonie avec lui? C'est la seule tâche qui lui reste à accomplir, et ce n'est pas, en y regardant de près, la moins difficile : elle est pleine de périls et grosse de catastrophes. Laissera-t-on au temps le soin de détruire ces formes? Mais elles paraissent déjà à un grand nombre d'Anglais comme autant de costumes de mascarades et de travestissements. Il serait donc oiseux d'espérer qu'ils consentiront patiemment à rester affublés de toute une défroque gothique qui leur semble ridicule, que leurs écrivains se sont mis à railler depuis une trentaine d'années, et qui, conservée trop longtemps, finira par leur devenir odieuse. Se bornera-t-on à suivre, pour changer l'enveloppe des choses, la tactique employée pour en changer la substance? Mais cela serait aussi absurde que de porter un vêtement de couleurs différentes ou de ne vêtir qu'une partie du corps, tandis que l'autre resterait nue. Fera-t-on table rase de toutes les formes existantes? Mais alors se dresse ce fantôme de l'anarchie, si redouté du peuple anglais. Bon nombre de vieux préjugés, de vieilles formules et de vieux abus se maintiennent encore, grâce à cette crainte si légitime et si respectable. Ce changement des simples formes politiques ou religieuses, qui rencontre tant d'obstacles dans un pays où l'esprit

nouveau a tout envahi, indique assez les limites que les conditions terrestres imposent à l'esprit humain. Ce qui est pour lui le plus difficile à accomplir, c'est le secondaire et le relatif; ce n'est pas le principal et l'absolu. Il peut découvrir le système du monde et compter les étoiles; mais, s'agit-il d'appliquer un remède convenable à une indisposition passagère ou à une maladie accidentelle, il s'égare. Il peut transformer les cœurs et les âmes, changer les opinions reçues sur Dieu et le culte qui lui est dû, sur l'homme et ses devoirs. Vienne cependant une question mesquine de costume, d'étiquette, de cérémonial et de liturgie : alors il chancelle, trébuche, ou même quelquefois tombe pour ne plus se relever.

De grands changements se préparent en Angleterre : espérons que ces changements seront, comme par le passé, de simples métamorphoses; mais un mot terrible a été prononcé depuis bientôt trente ans contre les vieilles formes et les vieux préjugés sociaux par tous les écrivains anglais; c'est celui de mensonge, et ce mot, lorsqu'il ne porte point à faux, agit comme un talisman magique et donne le coup de mort aux institutions contre lesquelles il est prononcé. L'Angleterre est entrée dans une sorte de XVIIIe siècle, dans une ère d'anarchie et de négation; seulement il est curieux d'observer comment ce XVIIIe siècle anglais diffère de notre XVIIIe siècle français. Tandis que chez nous on s'attaquait plutôt aux institutions qu'aux hommes et aux doctrines qu'aux institutions, en Angleterre on s'attaque plutôt aux hommes qu'aux

institutions et aux institutions qu'aux doctrines. Nos écrivains les plus révolutionnaires pouvaient attaquer la royauté sans nourrir aucun sentiment hostile à Louis XV, et vivre en bonne intelligence avec les prêtres tout en sapant les doctrines chrétiennes et en disséquant les livres saints. Le contraire a lieu généralement en Angleterre; là on attaque beaucoup plus volontiers les ministres que le gouvernement, les classes gouvernantes que les principes traditionnels en vertu desquels elles gouvernent, et le clergé que l'Église. Ce qu'on reproche à l'aristocratie, ce n'est pas comme chez nous d'être une aristocratie, c'est de ne pas être assez une aristocratie; ce n'est pas de gouverner, c'est de mal gouverner. Ce qu'on reproche au clergé, ce n'est pas d'être un ordre sacerdotal, c'est d'oublier ce que doit être un ordre sacerdotal, c'est de prétendre être chrétien sans l'être. Ce qu'on reproche à toutes les classes, sectes, Églises et institutions, ce n'est pas d'exister en vertu de tels ou tels principes, mais de ne pas croire à ces principes. L'absence de sincérité chez les hommes, tel est le grand argument, cher de tout temps aux révolutionnaires de race anglo-saxonne et dont se servent les modernes écrivains. L'hypocrisie règne et gouverne partout, disent-ils; ces principes dont vous vous vantez, vous n'y croyez plus naïvement et fortement, vous y croyez par intérêt, par routine, par fraude. Vous essayez de ruser avec l'Esprit-Saint, comme le fit Simon le Magicien. Vous n'avez plus foi en vos doctrines, et cependant vous êtes tout prêts à traiter d'anarchistes ou

d'hérétiques ceux qui ne les acceptent pas. Que vos principes soient vrais ou faux, bons ou mauvais, vous n'y croyez pas, et dès lors ils sont frappés de stérilité. Les devoirs qu'ils vous imposent, vous ne les pratiquez pas. Votre bouche est pleine de bonnes paroles, mais votre cœur est vide de bonne volonté. Guerre donc à l'hypocrisie et au mensonge! Tel est le cri des écrivains modernes, qui, très habiles à découvrir ces deux vices sous toutes les formes, les poursuivent chez l'aristocrate endurci, faux philanthrope, faux libéral, grand prôneur de doctrines à demi chartistes; chez l'évêque anglican, personnage fastueux, mondain, chrétien des lèvres seulement; chez le ministre dissident, bigot fanatique, à l'esprit étroit, aux ongles crochus, bassement intéressé.

La discussion s'est donc portée sur la conduite des corps constitués plutôt que sur les doctrines. Cependant il ne faudrait pas croire que la controverse purement philosophique n'ait joué aucun rôle dans ce mouvement. Cette discussion s'est en grande partie concentrée sur l'Église anglicane, institution extrêmement populaire, mais illogique et étroite, et qui par cela même pèse comme une tyrannie à bien des intelligences. L'Église anglicane n'est pas en elle-même inférieure à telle autre Église protestante, elle est même plus compréhensive, elle admet un plus grand nombre d'éléments religieux ou humains, elle satisfait plus largement aux différents instincts de l'âme. Seulement son union intime avec l'État, qui lui prête une grande force politique et terrestre, lui enlève

en même temps toute indépendance spirituelle et toute liberté morale d'action. Cette fausse position de l'Église anglicane ne s'est pleinement révélée que de nos jours, où elle a frappé tous les yeux. Les âmes qui avaient adopté jusqu'alors l'Église établie comme un préservatif contre les dangers extrêmes de la liberté religieuse — par haine des interprétations arbitraires des sectaires, des périls d'une foi sans conseils ou appuis extérieurs, des bizarres visions auxquelles peut aboutir une foi individuelle sans contrôle, — ont fini par s'apercevoir que cette Église anglicane ne donnait pas satisfaction à leurs pensées et ne les rassurait que fort incomplètement contre leurs craintes, qu'il y avait à côté d'elle une Église infiniment plus logique, plus compréhensive, plus universelle en un mot, l'Église romaine. D'un autre côté, les âmes qui dans le protestantisme voient surtout le triomphe de la liberté religieuse et de la foi individuelle ont fini par comprendre que l'Église anglicane était moins une Église qu'une institution politique, et ils se sont tournés vers les dissidents. C'est cette disposition des esprits qui a donné tant d'animation aux controverses religieuses des vingt dernières années, et tant d'audace à la propagande catholique, mais cet état moral et ces controverses sont purement négatifs et ne peuvent qu'affaiblir l'Église anglicane sans grand profit pour le catholicisme. Le catholicisme ne pourra enlever à l'Église établie que quelques-uns de ses sectateurs les plus cultivés et les plus opulents, un Henri Newman,

un lord Spencer, il ne convertira pas un paysan des comtés ou un batelier de la Tamise. La grande erreur de la propagande catholique a été de croire que la chute de l'Église anglicane pourrait jamais entraîner la chute du protestantisme, et de ne pas voir que le peuple anglais était plus protestant que son Église, Église dont sans doute il n'a pas fait une étude bien approfondie, mais qui a le grand mérite d'exprimer à ses yeux un préjugé si l'on veut, mais un préjugé invétéré, la négation de l'Église romaine.

L'Église anglicane conserve donc son influence sur le peuple, et si quelques idées hostiles ont été répandues dans les rangs populaires pendant les dernières années, ce sont de misérables idées qui n'auront jamais un grand avenir, des déclamations *à la française* contre les prêtres et leurs richesses, éditées par quelque journal chartiste hebdomadaire, œuvre de quelque méprisable libelliste, « journaliste de la canaille », me disait un jour un des écrivains les plus anti-anglicans du Royaume-Uni. Ce sont de sottes doctrines sur la Bible, le déluge ou la création, renouvelées du baron d'Holbach, élucubrations de quelques croyants à la phrénologie ou au magnétisme. Dans les hauteurs de la société anglaise au contraire, dans les trois classes les plus influentes de toute nation — l'aristocratie, les classes moyennes, les écrivains, — l'hostilité contre l'Église anglicane a pris une tournure réellement sérieuse et dangereuse. Dans l'aristocratie, c'est le mouvement catholique qui a prévalu. Tout ce monde oisif et opulent, tourmenté,

comme les autres classes de la société, de l'esprit du siècle, s'est maintes fois tourné vers le catholicisme pour lui demander certitude ou consolation : c'est alors qu'ont eu lieu ces apostasies ou ces conversions, chacun les nommera comme il lui plaira, qui ont fait tant de bruit dans ces dernières années. Il est remarquable que, tandis que plusieurs membres de l'aristocratie allaient au catholicisme, il n'y en ait eu presque aucun qui soit devenu dissident ou rationaliste pur. Ce fait n'a rien d'étonnant toutefois; les classes traditionnelles ont une tendance prononcée à revenir aux choses traditionnelles. Même au milieu de leurs aspirations vers l'avenir, c'est vers le passé qu'elles se tournent, et elles aiment volontiers à prendre pour les lueurs de l'aurore les reflets du soleil couchant. Dans les classes moyennes et parmi les écrivains, les choses se sont passées tout autrement, et le catholicisme a fait peu d'adeptes. En revanche, le socinianisme et le rationalisme, ou plutôt une certaine fusion de l'un et de l'autre, ont fait un progrès rapide. C'est là l'élément intellectuel le plus original de l'Angleterre contemporaine. Une espèce de christianisme philosophique dépassant l'unitarisme même, et persistant encore obstinément à se donner le nom de religion, est né de l'alliance du vieux sentiment protestant de l'Angleterre — sentiment opiniâtre et persistant au fond des cœurs, même lorsque les esprits sont imbus des doctrines les plus contraires — et de la moderne philosophie allemande.

Il y aurait un chapitre très curieux à écrire sur cette lutte entre le sentiment protestant de l'Angleterre et les idées critiques de l'exégèse allemande. La lutte a commencé dès longtemps et a trouvé une manière de héros dans le fameux Coleridge. Lui aussi fut sur le point d'être subjugué par les idées allemandes, mais il se débattit violemment contre ses inclinations et finit par en triompher; le lecteur assidu de Kant et de Goethe redevint un protestant orthodoxe et mourut selon la formule de l'Église anglicane. De telles luttes n'ont pas agité l'esprit du grand initiateur Thomas Carlyle, l'homme qui a le mieux expliqué à l'Angleterre la littérature allemande. Les doctrines anglicanes et l'orthodoxie protestante sont choses dès longtemps mortes pour lui. C'est à lui qu'on peut rattacher tout le mouvement religieux et philosophique qui se continue sous nos yeux, et cependant, malgré ses tendances germanisantes, il est remarquable qu'à mesure qu'il avançait en âge, l'élément mystique et idéaliste, prédominant dans sa jeunesse, faiblissait, et que le sentiment pratique, humain, purement anglais, s'accusait davantage en lui. Le vieux puritanisme s'est réveillé chez Carlyle, quoiqu'il n'appartienne de fait à aucune Église protestante; il a mis en fuite dans son esprit bien des rêves mystiques, bien des enthousiasmes de jeunesse. C'est surtout à partir de la publication des lettres de Cromwell que ce changement s'est opéré. La même lutte, du reste tout instinctive, se fait remarquer chez les écrivains philosophiques de l'Angleterre ou de l'Amé-

rique qui ont abandonné les doctrines orthodoxes et embrassé les doctrines allemandes. Ils nient toutes les croyances chrétiennes, et ils persistent néanmoins à se dire chrétiens et protestants : telle est notamment la manie de l'éloquent Théodore Parker, qui a déserté même l'Église unitaire, et qui cependant s'obstine à donner à sa philosophie le nom de religion. Presque tous reculent devant le nom de rationalistes et rendent ainsi involontairement hommage au sentiment protestant qu'ils ont respiré dès l'enfance, et qui est si profondément enraciné chez la race anglo-saxonne.

Mais qu'il y ait lutte ou non, l'*infidélité*, comme on dit en Angleterre, a fait des progrès rapides. Ce mélange de socinianisme et de philosophie allemande, que nous baptiserons, faute d'un autre mot, du nom de *rationalisme chrétien*, a formé un parti, il est devenu une puissance. Son influence sur la partie cultivée des classes moyennes est considérable. Chaque jour cette doctrine modifie leurs idées, leur manière de penser, leurs préjugés, et répand les germes d'un grand changement non seulement religieux, mais politique. Nous appelons sur ce point l'attention des observateurs et des philosophes. Voici tout un ensemble de doctrines souvent en contradiction, mais toutes reliées les unes aux autres par une grande *unité d'intention*, doctrines qui s'adressent surtout à l'élément moderne de la société, aux classes moyennes; doctrines qui, par ce procédé éclectique et pratique particulier à l'esprit anglais, se compo-

sent des éléments religieux, moraux et politiques les plus modernes, le protestantisme, le socinianisme, le rationalisme allemand, plus une très forte dose de républicanisme à l'américaine. Quels résultats peuvent-elles amener dans le monde des faits? Il en est deux que nous pouvons signaler déjà : le premier c'est que les changements provoqués par ces doctrines et que je crois plus prochains qu'on ne suppose, se feront sous une forme toute contraire à celle qu'ils ont revêtu chez nous. Le voltairianisme et l'incrédulité, la pure négation religieuse, n'y joueront aucun rôle important; l'élément révolutionnaire français leur sera complètement étranger, et c'est dans l'antique patrie allemande, dans la terre germanique, d'où les idées nouvelles sont sorties, que les Anglo-Saxons iront chercher pour la deuxième fois les éléments de rénovation. Le second résultat, très remarquable aussi, est déjà obtenu en grande partie. La philosophie allemande, impuissante et réduite à régner dans le seul empire des rêves tant qu'elle reste dans son pays natal, transportée en Angleterre, y devient pratique comme l'esprit du pays même, entre dans le domaine des faits, et commence à exercer une influence notable dans le monde réel. Quel rôle lui est réservé dans l'avenir? Nul ne peut le dire; mais on peut, sans crainte de trop s'avancer, affirmer dès à présent qu'il sera considérable [1].

1. Les doctrines d'Herbert Spencer et le mouvement philosophique des trente dernières années peuvent dire si cette prédiction a été menteuse.

Cette armée semi-germanisante, qui égale presque l'audace du docteur Strauss et de ses disciples, est nombreuse et compte dans la presse anglaise des organes importants. Le plus remarquable peut-être de ces audacieux théologiens est M. William Newman, le propre frère du célèbre oratorien Henri Newman, l'auteur de deux ouvrages qui ont fait grand bruit en Angleterre. L'un est une autobiographie philosophique intitulée : *Phases de la foi, épisodes de l'histoire de mes croyances*, et le titre du second en dit assez les tendances et le but : *l'Ame, ses aspirations et ses chagrins*. Après lui, on peut citer M. Froude, sorti, comme M. Newman, de l'université d'Oxford, et frère comme lui d'un anglican célèbre converti à l'Église romaine. L'organe principal de ce parti, ou pour mieux dire de ces tendances, est la *Westminster Review*, le recueil le plus original de l'Angleterre contemporaine par la singularité et même la nouveauté des doctrines qui y sont exposées. Derrière la *Westminster Review* marchent deux autres recueils fort curieux aussi, mais plus spécialement consacrés à la controverse religieuse, — la *Prospective Review* et l'*Eclectic Review*. Ces *infidèles* sont appuyés par les incrédules compiets, les philosophes de la nature, les nombreux partisans de la philosophie positive de M. Auguste Comte, — M. Martineau, et sa sœur, plus célèbre que lui, puis l'ami de l'un et de l'autre, le matérialiste M. Atkinson, et les rédacteurs du *Leader*, journal radical en politique et singulièrement infidèle en religion. On voit que l'armée est

nombreuse, et il s'en faut que nous ayons épuisé l'énumération. Il y a bien d'autres influences que nous pourrions citer, l'influence sourde et latente de Shelley sur tous les esprits capables de sentiment, l'influence toujours agissante de Carlyle sur tous les esprits capables de pensée, et les sonores échos des doctrines allemandes renvoyés par l'Amérique et les transcendantalistes du Massachusetts.

Le mal est allé plus loin toutefois, et il a attaqué l'Église anglicane elle-même. Le poison du rationalisme commence à couler dans les écrits de ses défenseurs. Ceux qui ne veulent pas sortir de l'Église pour se jeter dans l'incrédulité ou le papisme, ceux qui, tout en restant bons protestants, ont l'intelligence trop ouverte pour ne pas reconnaître qu'il y a dans l'air une foule d'aspirations, de sentiments et de désirs que l'orthodoxie et les trente-neuf articles ne peuvent ni satisfaire ni apaiser, sont obligés de faire les plus singuliers compromis avec l'esprit du siècle, et s'épuisent en efforts pour concilier les tendances nouvelles avec la doctrine qui leur est chère. Le plus remarquable de ces anglicans libéraux a été dans ces dernières années l'excellent M. Charles Kingsley, recteur d'Eversley et auteur de divers écrits pleins d'éloquence, de sincérité, d'originalité et de candeur. Dans un livre intitulé *Yeast* (*Choses en fermentation*), il a décrit cette situation morale de l'Angleterre sortant peu à peu de ses croyances traditionnelles, oubliant ses institutions nationales, et flottant du papisme à l'incrédulité rationaliste. Dans la préface de ce livre incom-

plet et confus, mais où se laisse mieux apercevoir que dans ses autres ouvrages la pensée de l'auteur sur son temps, M. Kingsley revendique hautement la qualification d'anglican. *Mentiris impudentissime*, dit-il d'avance aux lecteurs et aux critiques qui l'accuseraient de ne point croire aux doctrines de l'Église dont il est membre. Du fond de sa paroisse, il multiplie les polémiques. Il se bat vaillamment contre tous les ennemis du christianisme ou contre ses tièdes amis, contre Shelley, contre Emerson, contre l'école d'Alexandrie, contre les ariens et les sceptiques, en un mot contre tous les *vieux ennemis sous des formes nouvelles*, ainsi qu'il les appelle lui-même. Et cependant, ô contradiction! cet ardent polémiste chrétien est imbu de l'esprit et des idées de Carlyle; c'est du style de Carlyle qu'il se sert pour combattre Emerson, les alexandrins et *tutti quanti*, c'est au moyen des idées de Carlyle qu'il fait l'apologie du protestantisme anglican; c'est au nom de ces idées qu'il s'intitule lui-même socialiste chrétien. Il est anglican, et il sort à chaque instant de l'orthodoxie!

Telle est la situation de l'Église anglicane : c'est la plus menacée de toutes les institutions de la vieille Angleterre. Les défauts et les faiblesses de l'aristocratie traditionnelle, qui subit en ce moment la loi imposée à toutes les choses humaines, qui vieillit et périclite, et ne présente plus le même ensemble imposant de grandes intelligences et de grands caractères qu'autrefois, ces défauts commencent aujourd'hui à frapper tous les yeux. L'aristocratie néan-

moins n'a pas encore subi d'assauts sérieux; on lui a reproché ses fautes politiques, son exclusivisme de caste; on s'est élevé avec beaucoup d'amertume contre tel ou tel homme, on ne l'a pas encore attaquée comme institution. Au contraire, l'Église a été attaquée en fait et en principe, attaquée dans ses hommes et dans ses doctrines. Cependant, ainsi que nous l'avons dit, malgré toutes les controverses théologiques et les idées nouvelles répandues depuis quelques années, ce qu'on a combattu en elle, ce sont beaucoup moins les croyances religieuses qu'elle enseigne que les abus politiques consacrés par le temps. Rapacité, népotisme, amour trop peu chrétien pour les biens de ce monde, hypocrites et tyranniques formalités religieuses (la trop stricte observation du dimanche par exemple), tous ces spectacles de scandale ont été surtout dénoncés, et ont, comme on peut le croire, beaucoup plus agité le public que les controverses sur la trinité ou la régénération par le baptême. Les romanciers les ont ridiculisés, les journaux les ont enregistrés, le Parlement s'en est occupé.

Ce sont ces scandales dont l'auteur d'un roman intitulé *The Warden*, M. Anthony Trollope, nous retrace l'histoire. Le sujet de ce roman est un épisode vivement et dramatiquement reproduit de l'histoire contemporaine. Les personnages sont tous du jour et de l'heure présente; l'évêque, l'archidiacre, le révérend M. Harding, les légistes, le radical de province John Bold, sont des types actuels. La situation contre laquelle ils se débattent est la situation précise de

l'année où nous sommes. L'opinion publique y a ce degré de susceptibilité qu'elle n'avait pas les années précédentes; les journaux y crient un peu plus haut qu'autrefois, le radical y a ce degré d'audace que donnent les succès obtenus déjà et la certitude qu'on est soutenu; il y a dix ans, il n'aurait pas osé s'avancer autant. Les membres de l'Église et leurs soutiens sont aussi plus timides et ne sont plus capables de braver l'opinion aussi facilement qu'ils le faisaient naguère. Ces personnages, leur tactique, leurs sentiments, tout révèle une de ces situations délicates et périlleuses, qui indique que tout à l'entour est éveillé, que des milliers d'yeux sont ouverts, que des milliers d'oreilles écoutent, que toute sécurité s'est évanouie, que l'impunité n'est plus possible. Le caractère principal de tous ces personnages, membres, partisans ou ennemis de l'Église, c'est une grande indécision et une grande perplexité d'esprit. Les membres de l'Église n'osent plus défendre trop ouvertement leurs privilèges, et les plus hardis réformateurs n'osent pas eux-mêmes trop brutalement les attaquer. Un dernier sentiment de vénération et de respect retient la main prête à frapper. « Qui ne se sentirait saisi de crainte? dit l'auteur. Quoique des mousses rongeuses défigurent maintenant le vieil arbre et qu'il ne soit en grande partie que bois mort, de combien de bons fruits ne lui sommes-nous pas redevables! Qui pourrait sans remords abattre les branches sèches du vieux chêne maintenant inutile, mais encore si beau et si majestueux? Qui pourrait emporter de la forêt

ses branches parasites et gourmandes sans se rappeler qu'autrefois elles protégeaient les tendres arbrisseaux auxquels on leur ordonne de céder maintenant la place d'un ton si péremptoire et si dur? »

Dans la ville imaginaire de Barchester vit le révérend Septimus Harding, *warden*, ou directeur d'*Hiram's Hospital*, et par malheur pour lui, pour sa famille, et surtout pour sa charmante fille, le jeune radical John Bold y vit aussi. L'hôpital dont le révérend est directeur fut fondé, il y a longtemps de cela, à l'époque des donations pieuses et sous l'empire de l'Église romaine, par un ouvrier enrichi, nommé John Hiram, qui eut l'idée très pratique et très anglaise de sauver son âme, non par des vœux à la Vierge ou des pèlerinages aux tombeaux des saints, mais en coopérant au bonheur de ses semblables en général, et de ses anciens compagnons de métier en particulier. En conséquence il laissa par testament à l'Église, la maison dans laquelle il mourut et certaines terres environnantes, à la condition qu'un hôpital serait bâti sur cette propriété pour le logement de douze vieux cardeurs de laine infirmes ou hors d'état de travailler, et que les revenus seraient consacrés exclusivement à l'entretien de ces pauvres gens, sauf la somme fixée par lui-même pour les honoraires du directeur de l'établissement, lequel devait être (à moins d'obstacles imprévus) le *maître de chœurs* de la cathédrale. C'est en cette qualité que M. Harding était devenu *warden* de l'*Hiram's Hospital*; mais depuis l'année 1434, où

mourut John Hiram, bien des changements étaient survenus, et le temps et les passions des hommes avaient fort altéré les clauses du testament. Ainsi, par exemple, il n'y avait plus de cardeurs de laine à Barchester, et en conséquence le doyen, l'évêque, le directeur, répandaient les bienfaits du vieux donateur sur leurs gens ou leurs créatures, bedeaux hors de service, vieux sacristains, fossoyeurs infirmes, etc., qui recevaient strictement la petite rente d'un shilling quatre pence par jour allouée à chacun par le testament, leur disait-on. En réalité, cette somme avait été fixée par M. Harding lui-même, qui s'était montré fort généreux, car naguère, sous les précédentes administrations, les vieillards ne recevaient que six pence. A vrai dire, cette générosité n'avait pas coûté grand'-chose à M. Harding; les revenus de la propriété laissée par John Hiram s'étaient accrus de siècle en siècle ; les pâturages où paissaient des vaches étaient couverts de bonnes maisons d'un bon rapport, si bien que, en outre de ses honoraires, l'honorable M. Harding avait pu en tirer de quoi vivre luxueusement et bien établir sa fille aînée, mariée au docteur Théophile Grantley, le propre fils de l'évêque de Barchester. Les esprits scrupuleux diront peut-être que l'intention du brave John Hiram n'avait pas été sans doute d'engraisser de génération en génération des familles d'ecclésiastiques appartenant à une Église qui n'existait pas de son vivant; mais, quoi! un père a toujours des entrailles, qu'il soit prêtre ou laïque, roi ou manant. L'avenir de nos enfants n'est-il pas notre souci le

plus cher? C'était fort innocemment que M. Harding s'était laissé tenter; homme faible, excellent, d'un caractère apathique, bon père de famille, il vivait en paix avec sa conscience. Les vieillards d'*Hiram's Hospital* n'étaient-ils pas aussi bien soignés qu'ils pouvaient espérer de l'être? N'étaient-ils pas bien nourris, bien vêtus? n'avaient-ils pas autant d'argent qu'il leur en fallait pour satisfaire aux besoins d'hommes qui avaient toujours vécu dans la pauvreté? M. Harding lui-même n'avait-il pas augmenté leurs rentes? Le maître des chœurs de la cathédrale de Barchester vaquait donc paisiblement à ses fonctions, éditant avec un grand luxe la vieille musique religieuse, lorsqu'éclata le coup de tonnerre qui vint troubler la sécurité de cette douce et paisible existence

On chuchote depuis quelque temps dans la ville que tout ne va pas bien à *Hiram's Hospital*, et que M. Harding met indûment la main sur un argent qui appartient aux pauvres. Ce n'est pas que personne envie la prospérité du révérend, cependant voyez la contagion de l'exemple! Le Parlement s'est occupé de cas semblables, les journaux en ont entretenu leurs lecteurs, et les lecteurs se sont murmuré qu'il se passait autour d'eux des choses pareilles à celles dont on les entretenait. Ces chuchotements sont allés si loin, qu'ils ont atteint les oreilles à moitié sourdes pourtant de quelques-uns des vieillards de l'hôpital, qui marmottent — les ingrats! — qu'on les vole, et que si justice leur était rendue, ils jouiraient chacun d'un revenu annuel de cent livres

sterling. Le conseil municipal de Barchester s'est ému et a exprimé le désir de faire une enquête; mais personne n'a pris la chose à cœur autant que John Bold, jeune chirurgien radical, qui veut porter résolument la cognée dans tous les vieux abus, répandre la lumière dans tous les coins ténébreux de la société, et que possède un désir effréné de travailler au bonheur du genre humain. Il est l'ami de M. Harding; peu importe. Il se conduira aussi bravement que Brutus, et, dût-il lui en coûter l'amitié du révérend et l'amour de sa fille Éléonore, morbleu! la lumière se fera et justice sera rendue à qui de droit. Le gendre de M. Harding, le docteur Théophile Grantley, fier champion de l'Église, toujours prêt à combattre pour ses droits et ses possessions, avait bien raison lorsqu'il refusait d'accepter John Bold pour beau-frère. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. Il n'y a jamais rien de bon à attendre de ces démagogues.

Cependant, avant de rien entreprendre, Bold ira faire une visite à M. Harding pour lui révéler la triste nécessité où il se trouve d'agir contre lui et voir s'il n'y a pas moyen d'arranger à l'amiable cette vilaine affaire. Il se rend donc, le cœur tremblant malgré son radicalisme, à l'hôpital d'Hiram, et trouve M. Harding entouré de ses pensionnaires et jouant du violoncelle dans le jardin. « Ah! bonjour, dit cordialement le sociable directeur; vous avez eu une bonne inspiration de venir ce soir. Nous allons faire un tour ensemble jusqu'à ce qu'Éléonore nous appelle pour le thé. — Merci, monsieur Harding,

répondit John; je suis réellement désolé de venir vous troubler à une pareille heure, à propos d'affaires. — D'affaires! dit M. Harding d'un air étonné et ennuyé à la fois. — Oui, je désirerais vous parler au sujet de l'hôpital. — Bien! je serais très heureux.... — C'est à propos des comptes. — Ah! là-dessus, mon cher ami, je ne puis vous rien dire, car je suis ignorant comme un enfant. Tout ce que je sais, c'est qu'on me paye huit cents livres par an. Allez trouver Chadwick, il connaît tous les comptes. » Enfin le directeur finit par comprendre le but de la visite de John Bold, et il ne trouve pas un mot à dire pour sa défense. La parfaite innocence de cet homme qui s'est approprié un revenu qui ne lui appartenait pas, sans penser faire mal, perce dans les dernières paroles qu'il adresse à John Bold, qui lui a demandé pardon de la démarche où il est réduit. « Monsieur Bold, dit-il, si vous agissez justement dans cette affaire, si vous ne dites que la vérité et si vous ne vous servez pas de moyens illégitimes pour atteindre votre but, je n'aurai rien à vous pardonner. Je suppose que vous pensez que je n'ai pas droit au revenu que je tire de l'hôpital et que d'autres y ont droit à ma place. Quoi que vous fassiez, jamais je ne vous attribuerai de mauvais motifs parce que vous avez des opinions opposées à mes intérêts. Faites ce que vous regardez comme votre devoir. Je ne vous donnerai aucune assistance, je ne vous créerai non plus aucun obstacle. Toute discussion est inutile entre nous. Voici Éléonore, allons prendre le thé. » C'est avec cette

incroyable candeur que M. Harding avait touché depuis son administration huit mille livres sterling auxquelles il n'avait pas droit, et qu'il eût été parfaitement incapable de rembourser.

Ce roman a une singulière physionomie. Il attaque les vices humains tels qu'on peut les observer dans les castes sacerdotales. Or on sait quelle tournure équivoque et désagréable ils prennent dans ces castes et dans tout ce qui les entoure. La convoitise, la rapacité, la sensualité n'y marchent pas comme chez nous le front levé ou sous un masque perfide; tous ces vices se déforment et se rapetissent, louchent, grimacent, et, pardonnez-nous cette expression hardie, s'enlaidissent de vertu. Ils n'osent pas être ce qu'ils sont en réalité; ils ont des timidités puériles, ils craignent le jour, ils marchent à pas de loup; ils se transforment et deviennent des vices spéciaux qui n'existent pas dans la nature humaine telle qu'elle est sortie des mains de Dieu. Pour ces formes nouvelles du vice, il a fallu inventer un nom particulier, la *cafardise*. La cafardise, comme la *cuistrerie*, n'est pas, à vrai dire, un vice; c'est une *olla podrida* nauséabonde de réticences et de timidités, une habitude de caractère, résultant des habitudes de la vie et de la profession. La cafardise n'est pas l'hypocrisie, et c'est à tort qu'on les confond. Je crois sincèrement qu'il existe peu d'hypocrites parmi les prêtres, et que Tartufe serait absolument faux, si, au lieu d'être une sorte de gentilhomme et un captateur d'héritages, il appartenait en chair et en os à la caste sacerdotale. Non, le vice

principal de tous les clergés de toute religion, sans exception aucune, c'est précisément ce vilain et déplaisant avortement du vice; ce sont ces demi-convoitises que le scrupule pieux, naturel à une profession sainte, rend ridicules comme le spectacle de l'impuissance. Le vice clérical par excellence, ce n'est pas ce vice criminel et sinistre qu'a flétri Molière; c'est ce vice puéril et ridicule qu'a si gaiement chanté le grave Boileau dans son *Lutrin*, et qui a toujours excité la verve ironique, non des impies mais des hommes les plus réellement religieux et pieux. Les violents, les libertins, les incrédules ne sont pas ceux qui ont le plus crié contre ce vice, car ils ne le connaissent guère, pas plus qu'un ignorant ne connaît le pédantisme. Ceux qui le connaissent et qui en ont souffert, ce sont précisément les esprits honnêtes et religieux. Vous avez peut-être reçu parfois quelqu'une de leurs confidences. « J'aimerais mieux, je crois, la société du curé Meslier que celle de ces gens-là », disait un jour en accentuant fort énergiquement ses paroles, un homme très austère, poussé à bout par toutes sortes de doucereuses platitudes. Et quel supplice en effet pour une tête saine que d'avoir à subir des patenôtres à double sens, que d'être assommé de pieux projectiles de prières ou de bénédictions intéressées, que d'avoir à se démêler dans l'écheveau embrouillé de la logique cléricale! C'est un tourment que les hommes les plus pieux avoueront avoir éprouvé mille fois, et cependant le vice de la cafardise, si vilain qu'il soit, n'a jamais rien prouvé contre l'ins-

titution du clergé d'aucune religion, non plus que le pédantisme n'a prouvé quelque chose contre les académies, les corps savants et les lettrés. Au contraire, ce vice prouve l'excellence du ministère religieux, car ce qui le constitue, c'est précisément la honte du vice, la connaissance de ce qu'il a de hideux et de coupable, la crainte de se laisser aller à la tentation. Les passions humaines forcément contenues s'ouvrent une issue timide et honteuse, comme un tempérament échauffé se purifie en déposant sur l'épiderme des rougeurs et des boutons.

Ce n'est jamais ce vice qui a fait périr aucune Église; les dangers des religions sont d'une nature beaucoup plus grave. Les polémistes qui attaquent les abus extérieurs de l'Église anglicane feront tomber sous la honte quelques *clergymen* trop rapaces, ils livreront au ridicule quelques évêques trop zélés pour les biens de l'Église; mais ils seront impuissants contre l'institution même du clergé. Nous donnerions au clergé anglican le conseil de se défier plutôt des apostats germanisants, des chrétiens rationalistes. Là est son plus grand danger.

Le roman de M. Trollope roule tout entier sur ces vices cléricaux. L'auteur ne dogmatise pas, et de plus il ne nie pas les vertus qui se trouvent dans le clergé de l'Église établie. Si ces vertus n'y apparaissent pas davantage, c'est simplement que la fable du roman ne le veut pas. L'auteur a donné à M. Harding un caractère intéressant, coupable plutôt par étourderie que par préméditation; mais en dépit de ces précautions,

la cafardise cléricale s'y manifeste sous les aspects les plus variés, avec son doucereux langage, ses voies tortueuses, sa molle violence, comparable, dans les affaires insignifiantes, à l'inoffensive sangsue que nulle force ne peut détacher de la veine qu'elle a percée, et dans les grandes occasions à la poulpe marine, créature irrésistible armée de membres élastiques, et répandant autour d'elle, lorsqu'elle est menacée, un liquide noirâtre qui la dérobe à son ennemi. Quelle excellente figure est celle du bon évêque de Barchester, aussi honnête qu'on peut l'être, mais pour qui il n'existe qu'un seul monde, celui du clergé! Il ne commettra jamais une injustice envers ses recteurs, ses ministres, ses vicaires, et il aura soin de favoriser leurs intérêts, autant que possible; mais l'idée qu'en favorisant ces intérêts, il peut blesser ceux des fidèles, l'idée qu'un laïque peut même avoir des intérêts n'est jamais entrée dans son esprit. C'est l'homme qui ne comprend pas qu'un laïque se plaigne, et lorsqu'il est accusé d'une injustice quelquefois involontaire, joint les mains, fait le signe de la croix et s'écrie pieusement : Oh! mon Dieu, les impies! Son fils, le docteur Théophile Grantley, est le type absolument opposé; c'est le pharisien clérical au complet, le Machiavel de sacristie, l'homme qui n'a du sacerdoce que le nom et les vices qu'il engendre; le politique violent, dominateur, l'homme injuste sous un masque de vertu, pour qui les hôpitaux sont une institution politique et non pas l'asile des pauvres, qui voit dans l'Église des prêtres et non

pas des fidèles, qui tonne contre les hérétiques, les dissidents, les théologiens hétérodoxes sans se soucier du plus ou moins de vérité des opinions, qui ne voit dans les controverses dogmatiques que la conservation de l'Église. Il est très beau à contempler dans son attitude d'orgueil et de domination avec sa figure carrée et massive, sa large poitrine d'où s'échappent comme un tonnerre des sons impérieux; — une main dans sa poche, dit l'auteur, comme pour symboliser l'étreinte puissante avec laquelle notre mère l'Église retient ses possessions, l'autre main ouverte, étendue, prête pour l'action et la défense de son ordre. Les satellites, les acolytes, tous ceux qui dépendent du clergé à des titres divers, qui vivent de l'Église et qui participent des défauts du prêtre ne sont pas oubliés dans le roman; ils y sont représentés par le doyen des pauvres de l'hôpital d'Hiram, un vieux sacristain tory, mendiant *highchurchman*, excellent type de bedeau superstitieux, flatteur de ses maîtres, et qui dans toute attaque à l'Église voit une atteinte portée à sa propre dignité. Bunce est respectueux et prudent; admis à la familiarité de son supérieur, jamais il n'a dépassé les limites des convenances, et un seul fait montrera combien il pousse loin le sentiment de ce qu'il doit ou ne doit pas se permettre. M. Harding appelait souvent Bunce après le dîner et l'invitait familièrement à boire un verre de porto avec lui. Bunce ne refusait jamais et avalait un premier verre de vin par respect et par déférence pour son supérieur; il en avalait un second par sociabilité, pourrait-on dire,

parce qu'il sentait que si son patron l'invitait, c'était par besoin d'un certain sans-gêne momentané, d'un certain abandon et relâchement d'esprit, mais il refusait toujours le troisième parce qu'il comprenait que l'abandon poussé trop loin pourrait déplaire à son maître. Quelle connaissance des subtilités du cœur humain et des imperceptibles nuances du sentiment ! Il n'y a que les serviteurs des gens d'Église pour avoir de ces finesses de moraliste.

Le vieux Bunce domine tous ses confrères de l'hôpital d'Hiram : cependant tout son pouvoir n'a pu empêcher une révolte, et six d'entre eux signent une pétition pour réclamer l'application du testament d'Hiram. La scène où tous ces pauvres diables, sourds, manchots, à moitié idiots, signent leur pétition, est curieuse et triste comme le spectacle de la dégradation humaine inoffensive. Toutes ces volontés affaiblies par l'âge, la dépendance, la misère, tremblotent comme les lumières dans de vieilles lampes graisseuses, rouillées et perforées, d'où le liquide s'échappe, et où la mèche à demi alimentée brûle sans éclairer.

« — Pensez un peu, vieux Billy Gazy, dit Spriggs, qui était beaucoup plus jeune que ses confrères, mais qui, étant tombé dans le feu un jour qu'il était ivre et s'étant brûlé un œil, une joue et à peu près un bras, n'était pas le plus beau des hommes ; pensez un peu, vieux Billy Gazy ! cent livres sterling par an à dépenser. » Et Spriggs fit une grimace hideuse qui démontra son infortune dans toute son ampleur.

« Le vieux Billy Gazy n'était pas capable de beau-

coup d'enthousiasme, et ces perspectives dorées ne purent le pousser qu'à frotter avec la manche de sa robe ses pauvres yeux chassieux et à marmotter qu'il ne savait pas, qu'il ne savait pas en vérité.

« Mais vous, vous savez en revanche, Jonathan », continua Spriggs en se tournant vers un autre malheureux qui était assis sur un escabeau près de la table, et regardait la pétition d'un air hagard. Jonathan Crumple était un homme doux et simple qui avait connu des jours meilleurs. Ses enfants avaient mangé son avoir, et il avait vécu dès lors misérable jusqu'au jour assez récent où il avait été reçu dans l'hôpital. Depuis ce jour, il n'avait connu ni chagrin. ni trouble, et cette tentative pour allumer en lui de nouvelles espérances était réellement une cruauté.

« — Cent livres par an sont une bonne chose certainement, voisin Spriggs, dit-il; je les ai possédées presque moi-même autrefois, et cela ne m'a fait aucun bien. » Et il poussa un profond soupir en pensant aux enfants de sa chair qui l'avaient rendu misérable.

« — Vous les aurez encore, Jonathan, dit Handy (le chef de la révolte), et cette fois vous aurez quelqu'un qui vous les gardera solidement et scrupuleusement. »

« Crumple soupira de nouveau. Il avait appris l'impuissance de la richesse temporelle, et aurait été bien aise qu'on le laissât tranquillement vivre avec son shilling et six pence par jour sans l'obséder de tentations.

« — Approchez, Skulpit, dit, en s'adressant à un

autre pensionnaire, Handy qui devenait impatient; vous n'iriez pas, j'imagine, soutenir le vieux Bunce et aider ce prêtre à nous voler tous. Prenez la plume et faites-vous droit à vous-même. Bien, ajouta-t-il en voyant que Skulpit doutait encore; voir un homme qui craint d'avoir sa volonté à lui, c'est la plus pitoyable chose que je connaisse.

« — Qu'on les noie, tous ces prêtres! voilà mon opinion, grogna Moody; vieux mendiants affamés, ils ne se croient jamais le ventre plein que lorsqu'ils ont volé tout, et tout le monde.

« — De quoi avez-vous donc peur? dit le logicien Spriggs; ils ne sont pas si terribles que cela; ils ne peuvent vous mettre à la porte lorsque vous êtes une fois reçus ici, non, pas même le vieux *catgut* (M. Harding) avec toute une armée de *têtes de veau* pour le défendre. » J'ai le regret de dire que c'était l'archidiacre qui était désigné par ce déplaisant sobriquet.

« — Mais, dit Skulpit, M. Harding n'est pas un si mauvais homme. Il nous a donné deux pence de plus par jour.

« — Deux pence par jour! » s'écria Spriggs avec mépris en ouvrant d'une manière effroyable la rouge caverne de l'œil qu'il avait perdu.

« — Deux pence par jour! murmura Moody avec un juron; au diable ses deux pence!

« — Deux pence par jour! s'écria Handy. Et ainsi donc j'irai chapeau en main remercier un individu pour deux pence par jour, lorsqu'il me doit cent livres par an! C'est peut-être bon pour vous, mais

non pas pour moi. Voyons, Skulpit, voulez-vous mettre votre croix sur ce papier, ou ne le voulez-vous pas? »

« Skulpit se tourna avec indécision vers ses deux amis : « Qu'en pensez-vous, Billy Gazy? » dit-il.

« Mais Billy Gazy ne pensait rien du tout. Il fit, pour exprimer les angoisses de ses propres doutes, un bruit assez semblable au bêlement d'un vieux mouton, et murmura de nouveau qu'il ne savait pas.

« — Allons donc, vieil infirme! dit Handy en mettant la plume dans la main du pauvre Billy. Ici, à cette place.... Vieux fou! vous avez taché tout le papier. Allons, cela suffira. Cette marque vaut tout autant que la meilleure signature. » Et une large tache d'encre fut supposée représenter l'assentiment de Billy Gazy à la pétition.

« — A vous, Jonathan », dit Handy en se tournant vers Crumple.

« — Cent livres par an sont une bonne somme certainement, dit encore Crumple. Qu'en dites-vous, voisin Skulpit? Que faut-il faire?

« — Faites à votre guise, dit Skulpit; je ferai ce que vous ferez. »

« La plume fut mise dans la main de Crumple, qui fit un signe indécis, tremblotant et vague.

« — Venez ici, Joë, dit Handy adouci par le succès; ne laissez pas dire que le vieux Bunce tient un homme comme vous sous son pouce, vous, un homme qui a porté sa tête dans l'hôpital aussi haut que Bunce, quoique vous ne soyez jamais allé mendier

du vin, cancaner et flatter vos supérieurs comme il le fait. »

« Skulpit prit la plume et décrivit de petites arabesques en l'air, mais il hésita encore.

« — Si vous voulez me croire, dit Handy, vous n'écrirez pas votre nom, mais vous ferez une marque comme les autres. »

« Le nuage qui assombrissait le front de Skulpit commença à se dissiper.

« — Nous savons tous que vous pouvez écrire votre nom, mais peut-être n'aimeriez-vous pas à passer pour supérieur aux autres. Vous savez?

« — Oui, la marque vaut mieux, dit Skulpit. Une seule signature et des croix pour tous les autres, cela ne ferait pas bien, n'est-ce pas?

« — Certainement, cela ferait le plus mauvais effet du monde. Là, à cette place.... »

« Et le lettré de l'hôpital fit une large croix à la place qui avait été laissée pour sa signature.

« — Voilà l'affaire, dit Handy en empochant sa pétition d'un air de triomphe; nous sommes tous dans un même bateau maintenant, neuf en tout, et quant au vieux Bunce et à ses suppôts, ils peuvent.... »

« Mais comme il se traînait vers la porte, une béquille d'un côté et un bâton de l'autre, il se trouva face à face avec Bunce lui-même.

« — Eh bien! Handy, et le vieux Bunce, que doit-il faire? » dit le doyen à tête grise.

« Handy marmotta quelque chose et voulut s'en

aller; mais le large thorax du nouvel arrivant lui ferma le passage.

« — Vous n'avez rien fait de bon ici, Abel Handy, dit-il, il est facile de le voir, et vous ne faites jamais grand'chose de bon, je pense.

« — Je me mêle de mes affaires, monsieur Bunce, murmura l'autre; faites de même. Mes actions ne vous regardent pas, et quant à votre espionnage il ne me fait ni chaud ni froid.

« — Je suppose, Skulpit, continua Bunce sans faire attention à son interlocuteur, que si vous dites la vérité, vous avouerez que vous avez fini par mettre votre nom au bas de leur pétition? »

« Skulpit rougit et son visage prit une expression pleine de confusion et de honte.

« — Qu'est-ce que cela vous fait qu'il ait signé? dit Handy. Je suppose que si nous voulons réclamer notre bien, nous n'avons pas à vous en demander d'abord la permission, monsieur Bunce, et quant à venir vous faufiler ici, dans la chambre de Job, lorsqu'il est occupé et qu'on n'a pas besoin de vous....

« — Je connais Job Skulpit depuis soixante ans, je l'ai connu enfant et homme, dit Bunce en regardant du côté de ce dernier, je l'ai connu depuis le jour de sa naissance. J'ai connu la mère qui l'a engendré, alors qu'elle et moi, enfants du même âge, nous allions cueillir des marguerites dans le clos qui est là-bas, et j'ai vécu sous le même toit que lui plus de dix ans. Après tout cela, je puis bien venir dans sa chambre,

sans en demander la permission et sans avoir besoin de me cacher.

« — Vous le pouvez, monsieur Bunce, dit Skulpit, vous le pouvez à toute heure du jour et de la nuit.

« — Et je suis libre aussi de lui dire mon opinion, continua Bunce en regardant un des interlocuteurs et en s'adressant à l'autre, et je lui dis maintenant qu'il a commis une action folle et injuste, qu'il joue le jeu de gens qui ne se soucient en rien de lui, qu'il soit pauvre ou riche, bien portant ou malade, vivant ou mort. Cent livres par an? Êtes-vous tous assez simples pour croire que ce sont des gens comme vous qui peuvent jouir de cent livres par an, si quelqu'un vous les donne? » Et il montra du doigt Billy Gazy, Spriggs et Crumple. « Quelqu'un d'entre nous a-t-il jamais fait quelque chose valant la moitié de cet argent? Était-ce pour faire de nous des *gentlemen* qu'on nous a reçus ici, lorsque le monde nous tournait le dos et que nous ne pouvions plus gagner notre pain quotidien? Ne sommes-nous pas aussi riches dans notre genre que lui dans le sien? » Et l'orateur désigna du doigt la partie de l'édifice dans laquelle demeurait le directeur. « N'avez-vous pas obtenu tout ce que vous espériez et même plus que vous n'espériez? Chacun de vous n'aurait-il pas donné son membre le plus précieux pour être sûr d'obtenir ces bienfaits qui ont fait de vous des ingrats?

« — Nous voulons ce que John Hiram nous a laissé, dit Handy; nous voulons ce qui nous appartient de par la loi; peu importe ce que nous espérions. Ce qui

nous appartient de par la loi doit être nôtre, et par tous les diables! nous l'aurons.

« — La loi! dit Bunce avec tout le mépris dont il était susceptible. La loi! A-t-on jamais vu qu'un pauvre homme profitât de la loi, et n'est-ce pas plutôt le légiste qui profite d'un pauvre homme? M. Finney sera-t-il jamais aussi bon pour vous que l'a été cet homme, Job? Viendra-t-il vous voir lorsque vous serez malade, ou vous consoler lorsque vous serez misérable! Viendra-t-il?...

« — Non, et même il ne vous donnera pas de vin de Porto pendant les froides soirées d'hiver, n'est-ce pas, vieux farceur? » Et, riant de son bon mot, Handy se retira avec ses collègues, emportant la toute-puissante pétition.

« Lait versé ne peut se ramasser; c'est un accident irréparable. M. Bunce dut donc se retirer dans sa chambre, dégoûté du spectacle de la fragilité humaine; Job Skulpit se gratta la tête; Jonatham Crumple fit de nouveau la remarque que cent livres par an étaient chose fort agréable, et Billy Gazy frotta ses yeux et grommela sourdement qu'il ne savait pas. »

Les pauvres diables, en dépit de toutes leurs velléités de révolte, ne sont pas bien redoutables, et dans une visite à l'hôpital d'Hiram le terrible archidiacre, le docteur Théophile Grantley, a bientôt apaisé la rébellion. De son geste triomphant, il écrase tous ces misérables idiots. « Ah! vous vous plaignez! ah! vous trouvez que vous n'avez pas assez! mais peut-être aurez-vous

moins; peut-être Mgr l'évêque fera-t-il des changements; peut-être votre directeur fera-t-il.... — Non, non, mes amis, s'écrie M. Harding, dont le cœur se fendait en écoutant les dures paroles de son gendre, non, je ne ferai jamais aucun changement qui puisse vous rendre plus malheureux tant que je vivrai à côté de vous. » Ce cri explique toute la situation d'âme de M. Harding. S'il a pris l'argent des pauvres, c'est le plus innocemment du monde, sans songer un seul instant qu'il faisait mal; mais aujourd'hui sa conscience est éveillée depuis qu'on lui a si rudement ouvert les yeux, et elle n'aura plus de repos. Ces huit mille livres illégitimement acquises et dépensées, ce revenu annuel qui avait fait la joie de son foyer, qui avait payé les dépenses de ses publications musicales et les toilettes de sa fille chérie, pèsent sur son âme comme un cauchemar. Chaque jour lui apporte quelque tourment nouveau. L'affaire commence à faire du bruit. John Bold est allé à Londres, il a vu les journalistes influents, les membres radicaux du Parlement; l'affaire est maintenant complètement lancée, et voulût-on l'arrêter, on ne le pourrait plus. Le journal *le Jupiter* vient de faire gronder sa foudre, et un de ses éclats a atteint le pauvre Harding. Que va-t-on penser de lui en Angleterre? Tous les *clergymen* d'Angleterre vont lire cet article! Oui, il est maintenant éclairé, cet argent ne lui appartient pas : il abandonnera le bénéfice, de tels scandales sont un poids trop lourd pour son honnête conscience; mais s'il l'abandonne, que deviendra sa fille?

lui faudra-t-il la voir vivre dans la misère? Lui, il mendierait joyeusement pour se débarrasser de ce fardeau moral qui l'accable, mais elle.... Ah! si John Bold voulait seulement renoncer à poursuivre cette affaire?

Le pauvre *clergyman* ne dort plus, ne mange plus, ne cause plus avec son cher Bunce, ne joue plus de son cher violoncelle. Sa fille se dévoue : elle ira trouver John Bold. C'est en effet une preuve de grand dévouement qu'elle donne à son père, car elle aime le jeune homme et en est aimée. Cette misérable affaire a interrompu ses amours, et la démarche qu'elle va tenter mettra fin à toutes ses espérances ultérieures; on n'épouse pas l'homme qu'on est allé solliciter, on n'épouse pas l'homme duquel on s'expose à recevoir un refus. Le courage d'Éléonore Harding est pourtant récompensé. Qui pourrait résister aux prières et aux larmes d'une femme que l'on aime et dont on sait être aimé? John Bold veut sauver le monde, et peut-être le sauverait-il au prix de son propre bonheur; mais le sauver au prix du bonheur de ceux qui nous sont chers, voilà qui est plus difficile. Il cède donc, et se rend chez le docteur Grantley pour lui annoncer qu'il renonce aux poursuites. L'archidiacre le reçoit du haut de sa grandeur. « Vraiment vous renoncez! mais nous ne renonçons pas, nous. Ah! vous jetez le trouble dans une famille paisible et heureuse, vous remuez les montagnes pour faire du mal à un homme inoffensif, vous donnez naissance à mille calomnies; grâce à vous, les jour-

naux attaquent cet homme dans son honneur, vous le traînez à la barre de l'opinion publique, et quand tout cela est fait, vous venez tranquillement dire à cet homme que vous renoncez à le poursuivre. Faites ce qu'il vous plaira; quant à nous, nous poursuivrons l'affaire. Voici une consultation de l'illustre sir Abraham Haphazard qui établit nos droits. Bonsoir. » Le pauvre Bold sort désespéré de l'entêtement de l'archidiacre; néanmoins il a fait une promesse à Éléonore, il doit la tenir. Il se rend à Londres et frappe à la porte d'une des grandes puissances du XIXe siècle, d'une puissance d'autant plus formidable qu'elle est anonyme, irresponsable, sans contrôle public, le directeur d'un grand journal, *le Jupiter* (lisez le *Times*, si vous voulez).

Le directeur le reçoit dans son cabinet de travail décoré à la mode anglaise de 1855, orné d'un portrait de sir Robert Peel, emblème des opinions politiques du propriétaire, et d'une tête de femme, par Millais, emblème de ses préférences artistiques. Le grand journaliste tory et préraphaëlite écoute avec étonnement les révélations de John Bold, et refuse péremptoirement de lui promettre d'étouffer l'affaire. « Mais vous ignorez donc que si je voulais ne plus dire un mot, je ne le pourrais pas? dit-il à la fin à John Bold. Vous ignorez donc absolument ce qu'est un journal? Du jour où, pour des intérêts particuliers et à la demande des particuliers, le journal cesserait de parler, il perdrait toute valeur pour le public. D'ailleurs l'affaire a fait plus de bruit que

vous ne supposez. Avez-vous lu le dernier pamphlet du docteur Pessimist Anticant (lisez Thomas Carlyle, ou quelqu'un de ses imitateurs) et le premier numéro du nouveau roman de M. Sentiment (lisez Charles Dickens)? » Et le journaliste tend à Bold une petite brochure. M. Harding avait fourni au docteur Anticant le thème d'un éloquent parallèle entre l'homme religieux d'aujourd'hui et l'homme religieux du moyen âge. Le directeur de l'hôpital y était mis en opposition avec le fondateur de l'hôpital, et très peu à son avantage, comme on peut croire. M. Sentiment, dans le premier numéro de son roman d'*Almshouse*, avait tracé une de ces caricatures odieuses qu'il sait si bien dessiner, caricatures qui n'existent pas dans la vie réelle, mais qui sont nécessaires au romancier pour frapper l'esprit de la multitude et qui symbolisent admirablement un préjugé, un abus, un égoïsme, un vice. C'est en employant ce procédé un peu grossier, mais infaillible, que M. Sentiment avait obtenu sa popularité immense, sa grande puissance sur l'opinion publique, et qu'il était parvenu à démolir tant de préjugés et d'odieux abus. John Bold soupira profondément en voyant les anathèmes si peu mérités qu'il avait amassés sur la tête de M. Harding, et la caricature si peu ressemblante que le plus populaire des écrivains anglais avait tracée du père de sa bien-aimée. Ainsi donc la promesse qu il avait faite à Éléonore, il ne pouvait la tenir, et dans cette misérable aventure il n'aurait pas même le mérite d'avoir été con-

séquent avec lui-même. Témérité coupable, voilà le nom que méritait sa conduite.

Heureusement pour le pauvre Bold, qui ne peut plus arrêter l'affaire, le faible M. Harding a pris de son côté sa résolution, et il ne veut plus qu'on y mette obstacle. Lorsqu'Éléonore revient de la maison de John Bold toute joyeuse, portant à son père la nouvelle du désistement de son adversaire, elle le trouve botté, faisant ses malles et prêt à partir pour Londres. Cette rente qu'il tire de l'hôpital lui est insupportable, il résignera ses fonctions et vivra tranquillement d'un petit bénéfice bien insuffisant; mais la gêne pécuniaire est préférable à une conscience sans repos. Le docteur Grantley dira ce qu'il voudra, pour le moment il s'agit de lui échapper et de partir sans qu'il le sache. Éléonore approuve son père, l'encourage dans sa résolution, et se dévoue bravement à la misère pour assurer au vieillard la tranquillité et la paix.

Voici donc le docteur à Londres, dans un hôtel d'aspect clérical, situé près de la cathédrale de Saint-Paul. Il fait demander une audience au grand légiste sir Abraham Haphazard. Le temps presse. Si le docteur Grantley allait arriver avant que M. Harding n'eût résigné ses fonctions, peut-être n'aurait-il plus le courage de faire ce sacrifice, et il va venir, il n'en faut pas douter. Pour l'éviter, M. Harding sort toute la journée, et, naïf *clergyman*, ignorant des habitudes de Londres, ne sachant d'ailleurs où reposer sa tête, il va le plus innocemment du monde dîner

dans une de ces tavernes interlopes, désertes le jour, remplies de bruit et d'animation quand vient minuit. Enfin l'heure du rendez-vous assigné par sir Abraham Haphazard est arrivée. Sir Abraham le reçoit avec courtoisie et prend le premier la parole; il n'a rien à craindre, tout est fini. Ses adversaires ont retiré leur plainte et tous les frais sont à leur charge. M. Harding prie alors sir Abraham de lui expliquer les termes du testament de John Hiram. A-t-il droit réellement à l'argent qu'il tire de l'hôpital? Pour lui, il croit que les affaires sont loin d'être réglées selon la volonté du testateur.

« La vérité, sir Abraham, est que l'état des choses ne me satisfait point. Je vois, je ne puis m'empêcher de voir que les affaires de l'hôpital ne sont pas conduites selon la volonté du fondateur.

« — Toutes les institutions du même genre sont dans le même cas, monsieur Harding; les changements survenus dans notre société ne permettent pas de faire autrement.

« — Très vrai, très vrai; mais je ne vois pas que ces changements me donnent droit à huit cents livres par an. Je ne sais pas si j'ai jamais lu le testament de John Hiram, et si je le lisais maintenant, je ne le comprendrais peut-être pas. Tout ce que je vous prie de me dire, sir Abraham, est ceci : Ai-je, comme directeur, un droit légal et évident aux revenus de la propriété, la somme nécessaire à l'entretien convenable des douze pensionnaires une fois mise de côté? »

« Sir Abraham déclara qu'il ne pouvait exactement dire que M. Harding eût légalement ce droit, et finit en exprimant l'opinion qu'il serait insensé de soulever une nouvelle question.

« — Mais je puis résigner mes fonctions, dit M. Harding.

« — Quoi! abandonner l'hôpital! répondit l'*attorney général* en regardant son client de l'air le plus étonné.

« — Avez-vous lu les articles du *Jupiter*? » dit piteusement M. Harding en faisant un appel aux sympathies du légiste.

« Sir Abraham dit qu'il les avait lus. Ce pauvre *clergyman* jeté dans le plus extrême découragement par un article de journal paraissait à sir Abraham un être si ridicule, qu'il ne savait comment lui répondre.

« — Vous feriez mieux d'attendre que le docteur Grantley soit arrivé. Ne vaudrait-il pas mieux retarder toute décision sérieuse jusqu'à ce que vous ayez discuté l'affaire avec lui? »

« M. Harding déclara avec véhémence qu'il ne pouvait pas attendre, et sir Abraham commença à douter sérieusement de l'état de sa raison.

« — Après tout, dit ce dernier, si vous avez une fortune suffisante pour vivre, et si ce....

« — Je n'ai pas six pence de propriété, sir Abraham, dit le directeur.

« — Dieu me bénisse, monsieur Harding, et avec quoi comptez-vous vivre? En outre n'avez-vous pas une fille qui n'est pas mariée?

« — Mais si ce revenu ne m'appartient pas, ne vaut-il pas mieux qu'elle et moi nous allions mendier notre pain? dit M. Harding vivement et d'un ton de voix si différent du ton précédent, que sir Abraham tressaillit. S'il en est ainsi, il vaut mieux mendier.

« — Mais, mon cher monsieur, personne ne prétend plus que ce revenu ne vous appartienne pas.

« — Pardon, sir Abraham, quelqu'un le prétend, quelqu'un, le plus important de tous les témoins à ma charge, c'est-à-dire moi-même. Dieu sait si j'aime ma fille, mais je préférerais qu'elle et moi allassions mendier que de la voir vivre dans le luxe avec un argent qui appartient réellement aux pauvres. Cela peut vous sembler étrange, sir Abraham, et cela est étrange pour moi-même, car j'ai vécu dix ans dans cette heureuse maison, et je n'ai jamais pensé à toutes ces choses jusqu'au jour où on les a fait si durement retentir à mes oreilles. Je ne puis me vanter bien haut de ma conscience, puisqu'il a fallu pour l'éveiller la violence d'un journal; mais maintenant qu'elle est éveillée, je dois lui obéir. Lorsque je suis venu, je ne savais pas que M. Bold avait renoncé aux poursuites, et mon dessein était de vous supplier d'abandonner ma défense. Comme il n'y a pas d'action intentée, il ne peut plus y avoir de défense; mais il est bon, en tout cas, que vous sachiez qu'à partir de demain je cesserai d'être directeur de l'hôpital. Mes amis et moi nous différons sur ce sujet, sir Abraham, et ceci ajoute beaucoup à mon chagrin, mais ma résolution est prise irrévocablement. »

M. Harding se démet donc de ses fonctions, malgré les remontrances du docteur Grantley. Il est facile de deviner la conclusion de l'histoire : John Bold répare le tort qu'il a fait à la fortune d'Éléonore en l'épousant.

M. Trollope a-t-il voulu présenter dans le personnage de M. Harding un modèle à l'usage des *clergymen* de l'Église anglicane? Il est à craindre en ce cas que l'exemple trouve peu d'imitateurs et qu'il n'y ait au sein du clergé anglican plus de docteurs Grantley que de M. Harding. Les luttes politiques seraient bien vite terminées, si toutes les fois qu'un abus est attaqué, ceux qui en vivent y renonçaient aussi spontanément. Si donc c'est un conseil que M. Trollope donne aux *clergymen* détenteurs de bénéfices illégaux ou injustes, il est permis de croire, même sans avoir trop mauvaise opinion de la faible nature humaine, que le conseil ne sera pas suivi. Quoi qu'il en soit, son récit est curieux comme indice du sentiment public sur ces questions délicates et dangereuses.

Cependant l'Église anglicane est encore très puissante malgré les attaques de ses ennemis. Dans toutes ses œuvres extérieures, dans tout ce qu'on pourrait appeler sa politique étrangère, missions, sociétés bibliques, propagande protestante, elle a l'appui du sentiment national et mérite la reconnaissance des protestants de toutes les Églises, reconnaissance qui ne lui a jamais fait défaut. Dans certaines questions importantes de dogme et même de discipline, elle peut compter sur l'appui des ministres dissidents contre ses ennemis rationalistes et infidèles.

C'est ainsi (pour prendre un tout petit exemple) que lorsque s'éleva la question de savoir si le palais de Sydenham serait ouvert le dimanche au peuple, les ministres des sectes dissidentes tonnèrent non moins vivement que les évêques anglicans en faveur de la stricte observation du dimanche. On put voir dans Londres des affiches par lesquelles les ministres baptistes recommandaient à leurs fidèles de s'abstenir soigneusement de prendre part à ces divertissements et d'adhérer aux réclamations des *meetings*. Les intérêts de l'aristocratie et de la monarchie elle-même sont intimement liés à la conservation de l'Église. Enfin le clergé possède une force immense dans le monde des femmes : dames patronnesses, comme on dirait chez nous, occupées de bonnes œuvres, vieilles *misses* opulentes employant leur fortune et leurs nombreux loisirs à envoyer au Congo des missionnaires anglicans, ou à former des *ragged schools* et autres institutions de charité, dont le gouvernement passe entre les mains du clergé. On a beaucoup parlé de l'influence que la confession donnait au clergé catholique; mais le clergé anglican n'a pas dédaigné non plus certains moyens jésuitiques qui ne manquent jamais leur effet sur l'imagination féminine, et c'est ainsi que les protestants austères ont eu à gémir bien des fois, dans ces dernières années, sur les pratiques papistes qu'introduisaient dans le culte certains ministres, altérations de la liturgie, chants profanes, luxe mondain, fleurs et parfums ou autres sensualités mystiques. Enfin les

dames anglaises écrivent beaucoup, et la plupart d'entre ces écrivains féminins mettent leur plume et leur influence au service de l'Église anglicane.

C'est à cette catégorie qu'appartient miss Yonge, l'auteur de deux romans qui ont obtenu un certain succès dans ce monde, très nombreux en Angleterre, qui s'occupe de quintessences religieuses, et qui aime à mêler la pratique du monde à la dévotion. Le ton de l'auteur est très calme, pourtant il est aisé de voir qu'elle n'est pas indifférente aux questions qui s'agitent autour d'elle; il est douteux seulement qu'elle les comprenne toujours parfaitement. Çà et là éclatent des paroles assez vives contre les écrivains du jour. Il y a dans *l'Héritier de Redcliffe* quelques mots légèrement hautains contre Charles Dickens et ses tendances : « Oui, dit avec un certain dédain un des personnages du roman, ces livres ouvrent à l'esprit de nouveaux horizons, et comme leurs principes sont purement négatifs, ils ne peuvent faire courir aucun risque à une personne en possession de la *vérité*. » La vérité, c'est la foi dans l'Église anglicane. Dans *Heartsease*, Théodora, l'orgueilleuse jeune fille, se vante d'avoir joué un bon tour à une gouvernante allemande qu'elle détestait à cause de ses tendances par trop philosophiques, et qui nommait sans se gêner la Genèse une belle histoire symbolique, *sehr schöne mythische Geschichte*. « Fi! dit le frère aîné, pourquoi jouer un aussi vilain tour à une gouvernante même *infidèle*? Ne suffisait-il pas de prévenir ma mère et ma tante? » L'auteur pense probablement

comme ce dernier interlocuteur. Elle voudrait être impartiale, mais en dépit de toute sa modération, on sent que ses antipathies sont plus fortes que son désir de justice, et elle se contente sagement d'insinuer ses pieuses pensées, en s'abstenant de faire la moindre allusion aux controverses du jour.

Il y a beaucoup de talent, de délicatesse et d'esprit d'observation de la vie habituelle, journalière, terre à terre, pourrions-nous dire, dans ces deux romans, dont la composition mérite les plus grands reproches. Miss Yonge pousse à l'excès le défaut de ses compatriotes, la prolixité et les détails sans fin. En vérité on ne voit pas bien pourquoi ces romans finissent, ils pourraient continuer encore après leur conclusion. On éprouve un certain sentiment de dépit lorsqu'on a achevé la lecture de ces deux énormes livres, et l'on se dit qu'après tout on n'a pas été payé en émotions, en pensées et en sentiments, du temps qu'on a employé à les lire. Voilà deux romans dont la lecture demande deux fois le temps nécessaire pour lire les deux poèmes d'Homère ou le *Don Quichotte*, et cent fois le temps nécessaire pour lire *Hamlet* ou *le Misanthrope*. Les conversations succèdent aux conversations, nous assistons minute par minute à la vie monotone des personnages, nous savons ce qu'ils disent en se couchant, en se levant, en déjeunant, en prenant le thé, en montant en voiture, en dînant. Nous voyons naître l'enfant, nous le voyons baptiser, sevrer, et lorsque l'auteur nous annonce qu'il a un mois, nous n'en sommes pas sur-

pris, car nous savons, à n'en pas douter, qu'un mois s'est écoulé également pour nous depuis que nous avons lu le récit de sa naissance. Les personnages sont pour ainsi dire immobiles. Ce sont leurs conversations qui déterminent leurs situations. En toute franchise, nous ne voudrions pas être condamné à lire une douzaine de romans semblables en toute notre vie, car nous ne serions pas sûr d'arriver à la fin de cette tâche avec les limites naturelles de notre existence. On lit ces romans, mais avec quelle lenteur! nous donnerions volontiers un brevet de courage à celui qui aurait la force d'aller tout de suite au delà de trente pages. Et cependant on lit; ces personnages et leurs interminables conversations ne vous fatiguent pas plus, pendant une heure ou deux, qu'une entrevue avec d'honnêtes gens, bien élevés, polis, instruits, ne vous fatiguerait pendant le même espace de temps. On lit, car après tout on respire dans ces livres une atmosphère de moralité supérieure, un peu raffinée, et qui serait à la longue écœurante, si nous étions habitués à une atmosphère morale bien saine; mais après tous les piments et tous les alcools littéraires que nous avons avalés, de tels livres font l'effet d'une boisson rafraîchissante et salubre, insipide prise à trop forte dose, agréable prise, comme nous l'avons fait, à petites gorgées, et toujours inoffensive.

Il y a du reste une excuse à ces longueurs : c'est la disposition d'esprit du public auquel s'adressent ces romans. Les Anglais ont une manière de lire qui

n'est pas la nôtre. Lorsqu'un Français lit, c'est toujours pour s'instruire ou pour s'amuser, et lorsqu'il prend un livre par désœuvrement et ennui, ou pour telle ou telle cause frivole et même absolument étrangère à tout plaisir littéraire, il faut qu'il trouve encore dans le livre qu'il a ouvert l'une ou l'autre de ces satisfactions. De cette disposition naturelle de l'esprit national découlent toutes les qualités et tous les défauts de notre littérature ancienne et moderne ; de ce besoin d'être amusé est sorti le récit vif, rapide, animé; de cette tendance à vouloir être instruit est résultée cette forme didactique, méthodique, logique, qui ne permet pas à la pensée de s'arrêter, de regarder autour d'elle, de rêver, et qui la fait marcher droit au but que s'est proposé l'auteur, comme un conscrit marche sous la discipline d'un sergent. Dans les livres qui peignent les mœurs humaines, dans le roman par exemple, le Français ne se contente pas de la reproduction de la vie telle qu'elle existe; il veut voir cette image de la vie marcher plus vite que la vie elle-même. L'Anglais au contraire aime à voir se dérouler lentement ce panorama colorié, à contempler longtemps les mêmes personnages; il cherche plus que nous dans un récit les émotions de la vie ordinaire. Le spectacle des mille et une trivialités de l'existence ne l'effarouche pas plus dans le roman qu'il ne l'effarouche dans la réalité ; les conversations interminables des personnages ne l'ennuient pas plus que ne nous ennuient les conversations que nous tenons chaque

jour; il jouit des mille et un petits détails du récit comme on jouit des mille et un petits incidents de la vie; par exemple, la description inutile d'un personnage introduit par l'auteur sans aucune raison le divertit autant que s'il rencontrait accidentellement ce même personnage dans *Regent street* ou *Pall Mall.* La différence entre la manière de lire d'un Français et celle d'un Anglais peut se résumer d'un mot : pour un Français, la lecture est une interruption momentanée de la vie ordinaire; pour l'Anglais, c'est une continuation de la vie ordinaire. De là les qualités et les défauts de la littérature des deux peuples. Le mouvement, la grâce, la vive allure, la passion des œuvres françaises, et aussi tant de rêves malsains, de conceptions immorales et impossibles, proviennent de ce désir d'être arraché à la vie ordinaire; le vif sentiment de la réalité, la minutieuse analyse, l'humour plein de flânerie, le lent bavardage, la prolixité et la trivialité souvent puériles des œuvres anglaises, proviennent au contraire du besoin de ne pas perdre de vue la vie réelle, même dans le domaine de la fiction.

Les personnages que miss Yonge met en scène appartiennent tous à la *high life*; c'est un monde absolument aristocratique, depuis le plus important jusqu'au plus insignifiant des personnages. Je ne sais pourquoi la littérature qui s'applique à reproduire exclusivement le monde élégant me semble ressembler de tout point à notre littérature réaliste, qui s'obstine au contraire à ne vouloir reproduire que le

monde des bourgeois de province ou des boutiquiers parisiens [1]. Le même ennui plane sur l'une et sur l'autre : c'est que l'art, comme la nature, ne vit que de contrastes, et que le mérite réel des caractères humains ne se révèle pleinement que lorsqu'ils entrent en lutte et se heurtent hardiment. Un personnage aristocratique n'a tout son prix que lorsqu'il se trouve en opposition avec un personnage vulgaire, ou dans des conditions qui le font sortir de la sphère où il vit. Il en est de même pour tous les autres caractères humains, quels qu'ils soient. C'est une loi à laquelle tout grand artiste ou tout grand poète se gardera bien de manquer, car lorsqu'elle ne sera pas observée, l'auteur aura beau dire qu'il a reproduit la réalité, son œuvre ne sera jamais qu'une œuvre artificielle. Il ne faudrait pas croire qu'on reproduit des sentiments parce qu'on s'applique à copier servilement les apparences qu'on a sous les yeux : les trois quarts de nos sentiments n'ont rien de réel et sont de pure convention. Une observation bien simple suffira pour le faire comprendre. Chaque fois qu'un groupe humain se forme et se sépare du reste de l'humanité, chaque fois que, volontairement ou par suite de circonstances fatales, il s'enferme dans une sphère restreinte, s'assigne des limites, ou se voit par la nécessité privé de relations

1. Se rappeler que ces pages ont été écrites à l'époque où le réalisme était représenté parmi nous à peu près exclusivement par son inventeur, l'excellent Champfleury, beaucoup trop oublié maintenant.

libres et larges avec la vaste mer de la vie humaine, il s'opère un singulier phénomène. Une atmosphère particulière se forme, atmosphère dans laquelle ce groupe seul peut vivre, dans laquelle étoufferait toute personne qui y serait introduite trop brusquement. La proportion naturelle des choses disparaît; les pensées se dénaturent et se dépravent; l'intelligence n'est plus éclairée que d'un côté; l'esprit a pour un certain ordre de faits des yeux de lynx et de presbyte, pour tous les autres des yeux de taupe. Des cinq ou six sentiments qui font battre le cœur de l'humanité, la moitié au moins s'éteignent, en revanche ceux qui survivent deviennent d'une susceptibilité excessive, maladive et dangereuse. Pour régler ce monde à part, il faut nécessairement un code à part, et alors naissent des conventions et des préjugés que ce groupe prend pour la loi absolue des actions humaines. Le langage aussi se déforme dans ses efforts pour reproduire des nuances de sentiment inconnues à la véritable humanité, il devient du jargon. En vérité, le poète ou le romancier qui croirait peindre une image de la vie humaine en peignant quelqu'un de ces groupes que l'on appelle *castes*, *classes*, *professions*, que sais-je? se tromperait autant que s'il croyait peindre un homme en peignant un Chinois. La Chine en effet, tel est le type agrandi de toutes les sociétés humaines exclusives, restreintes, séparées; aristocrates, bourgeois, plébéiens, boutiquiers, prêtres, écrivains, tous sont plus ou moins des Chinois tant qu'ils restent

dans leur monde particulier; mais abattez la grande muraille qui les sépare et voyez le miracle qui s'accomplit. La robe du mandarin tombe, le jargon enfantin disparaît, les révérences cérémonieuses cessent, et le Chinois devient un homme.

Ces réflexions ne manquent jamais de nous revenir à l'esprit toutes les fois que nous lisons certains de ces livres modernes où l'auteur reproduit, sans aucun souci de cette grande loi des contrastes, la manière de vivre de quelques-uns de nos groupes sociaux, et elles se sont présentées tout naturellement à la lecture des romans de miss Yonge. Ses personnages ont toute l'élégance et toute la politesse imaginables, mais en vérité c'est à peine si leurs joies et leurs douleurs nous touchent, car elles ne ressemblent en rien à celles des autres hommes. A force de se raffiner, le sentiment devient d'une ténuité excessive et n'a presque plus rien d'humain. On dirait ces fils de la Vierge qui, étincelant au soleil, et cependant insaisissables au toucher, vous font croire à une illusion des sens. Les caractères sont dessinés avec habileté, mais ils n'ont pas de force et de solidité; ils manquent aussi d'originalité; nous ferons exception toutefois pour deux ou trois d'entre eux, Guy et Philippe de Morville de *l'Héritier de Redclyffe* et Théodora de *Paix du cœur* (*Heartsease*). Récit, personnages, sentiments, en un mot tout cela est trop subtil, trop quintessencié. Je ne sais qui a dit ce mot cruel, qu'une femme écrivain ne devait pas avoir de sexe : il y a du vrai dans ce mot. On

sent trop que l'auteur est une femme, et qu'elle voit la société sous un aspect féminin. C'est là, après leur longueur, le très grand défaut de ces romans. Hâtons-nous d'ajouter que ce défaut est amplement racheté; les scènes familières et gracieuses y abondent et pourraient fournir les plus ravissants sujets de vignettes anglaises. Chaque scène est, pour ainsi dire, une de ces images de *keepsake* si finement dessinées, si remplies de détails poétiques, d'accessoires charmants, de figures plus belles que la réalité, brillantes et polies comme l'acier sur lequel elles sont gravées, froides aussi comme lui. J'ouvre *Heartsease*, par exemple; on pourrait prendre chacune de ses pages et la transformer en gravure; il n'y a pas une ligne qui ne puisse servir de texte à une vignette : *Première entrevue de John Martindale et de Violette*, — *Violette donnant à manger au paon du parc de Martindale*, — *M. Fotheringham et Théodora pendant l'orage*, il n'y aurait que l'embarras du choix.

La religion de miss Yonge a, comme l'aspect sous lequel elle voit la société, un caractère tout féminin. Cette religion ne possède aucune des ardeurs de la controverse, elle ne cherche pas à convertir les incrédules, elle s'applique tout simplement aux devoirs de la vie domestique. Elle suppose une piété déjà préexistante dans le cœur de ceux auxquels elle veut parler, des instincts qui ne demandent qu'à être dociles, des semences qui ne demandent qu'à germer et à grandir. Elle se rétrécit en quelque sorte aux étroites limites du foyer et de la chambre nuptiale;

c'est assez dire à quel public elle s'adresse à peu près exclusivement. C'est surtout pour la mère tendrement inquiète auprès du berceau de ses enfants, pour la femme délaissée par un mari mondain, volage et imprudent, pour la jeune fille blessée dans ses affections, c'est pour toutes les souffrances secrètes et solitaires du cœur féminin que cette religion a des baumes et des consolations. Quant à la partie masculine de l'humanité, quoique miss Yonge ne l'oublie pas, je crains que ses remèdes moraux ne puissent avoir aucun effet sur sa nature plus rude, et qu'il ne soit besoin, pour opérer sur elle, de cordiaux plus puissants. La religion, chez les hommes, agit d'une manière plus générale et moins directe que chez les femmes, en qui elle agit surtout par détails, si nous osons nous exprimer ainsi. Aussi la religion de l'homme consiste-t-elle dans une vue plus large des choses divines et dans l'intelligence du but général de la vie et des desseins providentiels, tandis que celle de la femme consiste plutôt dans une pratique scrupuleuse, constante des enseignements moraux de la foi. Les limites entre la religion de l'homme et celle de la femme sont donc plus nettement tranchées qu'on ne le suppose communément, et il faut ajouter que ces limites ne sont jamais dépassées avec impunité. Telle pratique dévotieuse, par exemple, qui chez la femme est naturelle et gracieuse, devient chez l'homme une miévrerie, quelquefois une demi-hypocrisie, et accuse presque toujours une nature subalterne.

D'un autre côté, la femme qui essaie trop de s'affranchir des pratiques du culte, qui essaie de trop dominer les enseignements qui lui sont donnés, qui veut trop comprendre au lieu de se concontenter de sentir, devient aisément un être choquant, et court un plus grand risque encore, — celui de comprendre imparfaitement et de ne plus sentir qu'imparfaitement aussi. Nous ne sommes pas surpris que Violette eut tant de peine à persuader son mari, Arthur Martindale, d'approcher de la table sainte. Si Arthur n'avait pas de religion, ce n'était évidemment pas par la pratique du culte qu'il pouvait commencer à en avoir.

Cette religion essentiellement féminine est en même temps strictement anglicane. Ses sentiments sont indécis et équivoques, ils manquent de force et de logique. Elle n'a ni l'absolue humilité du catholicisme ni la grave et sérieuse soumission du protestantisme dissident. Elle participe de l'un et de l'autre, mais sans les unir dans un sentiment supérieur. Comme l'Église anglicane elle-même, elle est une manière de compromis. Elle s'attache plus que le protestantisme pur aux symboles extérieurs, elle attribue une certaine importance aux croix, au choix des prières, elle aime à rêver auprès des anciennes cathédrales, elle a un certain amour pour les madones des peintres italiens. Elle n'a donc pas l'austérité du puritanisme, mais elle n'a pas non plus toute la belle poésie des symboles catholiques, si propres à frapper tout esprit féminin, et cette

admirable croyance, la véritable consolation des femmes, la Vierge Marie, n'existe pas pour elle. J'ajouterai qu'elle a, comme l'Église anglicane, un caractère tory et aristocratique qui est à la longue déplaisant; elle ne nous entretient que de douleurs heureuses, si l'on peut parler ainsi, de chagrins raffinés et mondains, de souffrances pour lesquelles certainement Jésus n'est jamais venu sur la terre, et de péchés si subtils qu'ils ne méritaient pas, pour être rachetés, le sang d'un Dieu.

Généralement la religion de miss Yonge est toute de sentiment; elle est présentée comme un baume et une consolation. Miss Yonge ne prêche point et n'entre point sur le terrain du dogme. Pourtant le dogme théologique perce parfois à travers le sentiment, et cela assez mal à propos. Nous en citerons un exemple où la croyance à un dogme défini et arrêté vient fort peu naturellement se mêler aux affections humaines. L'enfant d'Arthur Martindale vient d'être baptisé à l'insu de sa mère :

« — Y a-t-il longtemps que vous êtes éveillée?

« — Oui, mais je me suis sentie si à mon aise... J'ai pensé au nom que l'on donnerait à l'enfant.

« — Il est trop tard, Violette, on l'a nommé John. Ils prétendent que j'ai voulu qu'il fût ainsi baptisé.

« — Quoi! a-t-on eu déjà besoin de le baptiser? Est-il donc si délicat? O Arthur! dites-moi : je sais qu'il est bien petit et bien faible, mais je ne le croyais pas malade! »

« Arthur essaya de la rassurer en lui donnant de

bonnes nouvelles de la santé de l'enfant, nouvelles que la nourrice corrobora; mais, quoiqu'elle fît tous ses efforts pour croire à ce qu'on lui disait, elle ne se sentit pas rassurée jusqu'à l'arrivée du médecin, qui, sur un billet d'Arthur, avait avancé sa visite du matin. Elle lui adressa tant de questions, qu'il fut tout surpris, lui qui la nuit dernière l'avait quittée si faible qu'elle ne pouvait ni parler, ni même ouvrir les yeux. Il apaisa ses inquiétudes en donnant quelques légères entorses à la vérité; mais après cette conversation sa conduite envers l'enfant parut avoir changé : elle n'avait plus seulement pour lui les caresses d'une mère, il y avait une sorte de respect réfléchi dans la manière dont elle le regardait qui lui fit demander par Arthur ce qu'elle étudiait donc sur ce drôle de petit visage.

« — Je pensais combien il est bon », répondit Violette.

« Arthur sourit, mais ne comprit pas la pensée de sa femme. »

Nous croyons sans peine qu'Arthur ne comprit pas, et peut-être le lecteur ne comprend-il pas davantage le regard de respect que Violette jeta sur son enfant. Cela signifie qu'à l'amour de la mère pour l'enfant était venu s'ajouter le respect pour l'âme chrétienne régénérée par le baptême. Les pensées dogmatiques tombent ainsi d'une manière inattendue dans les romans de miss Yonge, et prennent pour ainsi dire le lecteur par surprise. Cela est charmant quelquefois, car tous ces rayons religieux ne se révèlent pas d'une manière aussi intempestive

que dans l'exemple que nous venons de citer; souvent ils traversent et sillonnent comme des éclairs, présages des orages futurs de la vie, les scènes de bonheur intime et mêlent une pensée de mélancolie à la joie de vivre qui anime les heureux de ce monde. Un jour, par exemple, Arthur Martindale surprend au cou de sa femme une petite croix de corail. « — C'est un présent de John, dit-il, je connais cette croix. — Hélène, répondit Violette, avait exprimé le souhait que cette croix fût donnée à quelqu'un qui pût y trouver autant de consolations qu'elle-même y en avait trouvé. — De quelles consolations avez-vous besoin? — Seulement lorsque je suis un peu folle. — Je le pense bien; mais, je vous en prie, quelles consolations peut-on trouver dans un morceau de corail comme celui-là? — Ce n'est pas le corail, c'est la pensée qu'il suggère, cher Arthur, dit Violette en rougissant et en cachant la croix dans son sein. »

Des deux romans que nous avons mentionnés, celui que nous préférons est *Heartsease*. La pensée en est plus simple, la narration plus dégagée, moins chargée de détails parasites, les conversations, quoique fort longues encore, moins interminables. Il s'en échappe d'ailleurs une opinion particulière qui prête beaucoup à la réflexion : c'est que non seulement la religion est un baume pour les douleurs de la vie, mais qu'elle est encore un acide qui corrode nos préjugés, et que cet acide est le seul qui puisse dissoudre ces montagnes d'injustices que, sous des noms hypocrites, nous élevons contre nos sem-

blables. L'histoire est très simple : le fils d'un noble lord, Arthur Martindale, officier aux gardes du corps, a épousé, à l'insu de ses parents, une jeune fille bourgeoise, miss Violette Moss. Faire accepter sa femme à ses parents n'est pas difficile, mais la leur faire aimer est chose toute différente. Le frère aîné, John, qui a été éprouvé dans ses affections, et qui a eu à souffrir des préjugés de sa famille, n'a pas de peine à aimer la douce et timide jeune fille, non plus que lord Martindale; mais les femmes sont plus difficiles à conquérir. Il y a là une preuve de bon sens donnée par l'auteur; il est rare en effet qu'un homme, à quelque classe qu'il appartienne, maintienne impitoyablement ses préjugés contre une femme d'une classe différente de la sienne, et réciproquement; nos préjugés à nous tous tant que nous sommes ne s'appliquent jamais résolument qu'à un seul sexe. Il y a là une certaine vieille tante, mistress Nesbit, qu'il est dangereux de mécontenter, car d'elle dépend en partie la fortune des siens, qui est un puits intarissable de superstitions sociales, et qui, par son amour pour les unions bien assorties, ferait le malheur de toute sa famille. Elle a déjà brisé le cœur de l'aîné en s'opposant à son mariage; elle désapprouve l'affection de sa nièce pour le fiancé de son choix : on peut imaginer de quel œil elle voit le mariage d'Arthur. Il y a là aussi lady Martindale, bonne dame d'un caractère faible, soumise à la domination de la tante, et qui n'ose pas sentir et penser autrement qu'elle. Il y a là enfin Théodora, la sœur d'Arthur, jeune fille orgueil-

leuse, d'un caractère volontaire et bien trempé, qui a pour son frère une affection profonde, et qui s'indigne presque de voir que maintenant cette affection va être partagée par une étrangère introduite subrepticement dans la famille. C'est ce monde féminin que Violette doit conquérir, et elle le conquiert par la patience, l'humilité et la religion.

Pour donner une idée du style de conversation et du ton général de sentiment de ces livres, nous choisirons deux passages non parmi les meilleurs, mais parmi ceux qui peuvent se passer de longues explications; car, c'est là encore un défaut des récits de miss Yonge, chacune de leurs situations prise isolément ne se comprend pas sans des commentaires, et n'offre pas à l'esprit un intérêt dramatique suffisant. Arthur vient d'introduire sa femme dans sa famille et de la présenter à sa tante mistress Nesbit, qui ne cesse de faire des allusions désagréables à ce mariage malheureux :

« Arthur s'assit auprès de sa tante et se mit à causer avec elle dans ce langage familier, qui, lorsqu'il était écolier, lui avait si souvent conquis bank-notes et souverains. Toutefois son empressement fut moins bien reçu qu'autrefois, et il ne reçut en récompense que des coups de griffe. Il espérait, dit-il, qu'elle avait bien passé l'hiver, et que cette saison ne lui avait pas paru trop ennuyeuse. — Il était impossible de s'ennuyer avec une personne telle que Théodora, répondit-elle; la solitude avec elle était un plaisir, et démontrait tout l'avantage de la société d'un esprit cultivé.

« — Jadis elle n'avait pourtant pas de bien grandes dispositions à l'étude, dit Arthur.

« — Non, lorsqu'elle était enfant; mais les bonnes années pour l'étude viennent plus tard. L'éducation ne commence guère avant dix-sept ans.

« — Les jeunes femmes ne vous seront pas très reconnaissantes de cette maxime.

« — L'expérience ne fait que la confirmer en moi. Une femme ne vaut jamais rien lorsqu'il ne s'est pas écoulé quelques années entre son mariage et sa nubilité, et bien plus, il est impossible de savoir ce qu'elle est lorsqu'elle est fraîchement échappée de l'école. Ce n'est pas une femme alors, c'est la matière première d'une femme! »

« Arthur rit d'un rire embarrassé.

« — Nous avons par ici mistress Hitchcock par exemple : la connaissez-vous?

« — Qui? la dame qui sort avec des chiens de chasse et qui court des *steeple-chase*. Je l'ai vue aujourd'hui traverser Whiteford à cheval et elle a regardé si effrontément dans notre voiture, que la pauvre Violette a été obligée de baisser son voile jusqu'à notre sortie de la ville.

« — Eh bien! elle s'est mariée lorsqu'elle est sortie de l'école. C'était alors une créature douce, timide, toute craintive, les yeux baissés et rougissant à chaque mot. »

« Arthur pensa que sa tante faisait une allusion malicieuse aux regards toujours baissés de sa femme; il essaya de cacher son embarras en tournant entre

ses doigts les glands d'un des coussins du sofa et observa en riant que la timidité de la dame en question devait remonter très haut, et qu'elle l'avait sans doute épuisée tout entière avant qu'il l'eût connue.

« — Nous avons aussi lord George Wilmot, qui s'enfuit avec la fille d'un fermier. Elle fit presque sensation ; elle était presque présentable, très jolie et très bien élevée; mais quel caractère! On avait coutume de les appeler George et le Dragon. Pauvre homme! il avait l'air le plus humble!

« — Il y avait un de ses fils dans les dragons, dit Arthur essayant de détourner la conversation; un gros garçon très lourd.

« — Exactement; il en était de même de tous les enfants : le fermier du Yorkshire perçait dans toute leur personne, et le pauvre lord George en était si honteux, qu'il était positivement pénible de le voir en compagnie de ses filles. Et cependant la mère avait toute l'apparence d'une grande dame. »

« Arthur fit soudainement une remarque sur l'amélioration de la santé de John.

« — Oui maintenant que cette malheureuse affaire est terminée, nous allons le voir renaître à la vie. Il formera de nouveaux attachements. Il est très important qu'il soit bien marié, et en vérité nous avons toute raison d'espérer que.... » — Et elle regarda Arthur avec triomphe et d'un air significatif. »

Voici maintenant un échantillon du ton habituel des sentiments religieux qu'exprime miss Yonge, sen-

timents doux, modérés, plus insinuants que violents, mais sans aucun accent très prononcé. Par un de ses caprices d'orgueil, Théodora Martindale s'est aliéné l'affection de son fiancé; elle va chercher des consolations auprès de sa belle-sœur, qu'elle a maintenant appris à aimer, et qui est pour la jeune fille naguère si fière, un appui et un soutien dans la vie.

« Violette venait de se coucher lorsque Théodora entra, s'assit au pied du lit en regardant sa belle-sœur, et répondant à peine aux quelques paroles que celle-ci osait prononcer. Ce ne fut qu'à minuit qu'elle se leva pour se retirer.

« — Allons, il faut partir; mais je ne puis me lasser de vous contempler. Je pars, et il me semble que c'est comme si j'étais chassée du lieu unique où je puis être bonne.

« — Non, chuchota Violette, partout où nous avons un devoir à accomplir, nous pouvons être bons.

« — Je le pourrais, si je vous avais avec moi pour me calmer et me dire de telles paroles.

« — Vous n'avez pas besoin de moi pour vous les dire : vous avez la Bible et le *Prayer Book*.

« — Je n'ai jamais connu la manière de suivre leurs maximes, et maintenant que j'ai trouvé la route à suivre, il me faut m'éloigner de vous.

« — La même grâce divine qui vous a montré le chemin vous conduira plus loin encore, chérie, si vous voulez la suivre, quoique la route soit rude à parcourir.

« — La grâce divine peut être avec vous, elle est avec vous, dit Théodora d'un ton de voix morne et désespéré; mais Violette, pensez combien de temps je me suis écartée de la bonne voie!

« Violette s'assit sur son lit, prit sa main, la serra entre les siennes, et s'écria avec des larmes : — Il ne faut pas parler ainsi; si vous n'aviez pas la grâce, auriez-vous tant de chagrin maintenant?

« — Je ne sais, je puis espérer et voir distinctement la route qui conduit à la paix, lorsque vous me regardez ou que vous me parlez; mais pourquoi suis-je obligée de rentrer dans le désert de mon propre cœur, abandonnée à la solitude et à la tentation?

« — Si c'est sur moi que vous vous reposez réellement, au lieu de vous reposer sur le seul véritable appui que nous ayons, il vaut mieux que vous soyez obligée de le chercher vous-même. Théodora chérie, voulez-vous me permettre de vous raconter quelque chose de mes propres expériences? Lorsque je vis pour la première fois les difficultés de la vie et que je ne pus plus chercher l'appui de ma mère, il me sembla d'abord que je ne pourrais plus trouver aucun soutien; mais l'appui cependant ne me fit pas défaut. Je vis que je pouvais trouver des conseils et des consolations dans la Bible et dans la religion, et je n'ai jamais été aussi heureuse que depuis cette époque.

« — Il guidera le jugement de ceux qui sont doux, à ceux qui sont humbles il montrera la route, mur-

mura Théodora en se penchant vers sa belle-sœur, tandis que les larmes coulaient de ses yeux.

« — Il se manifeste lui-même à ceux qui veulent le suivre et dompter leur volonté personnelle, répondit Violette. »

Encore un mot sur ce sujet. L'anglicanisme de miss Yonge, avons-nous dit, n'affecte jamais de formes dogmatiques. Il n'aime pas la controverse ; il se borne à faire appel au sentiment. De tels livres semblent comme un écho affaibli des doctrines traditionnelles de l'Angleterre. Que nous voilà loin d'Hannah More et des écrits moraux du dernier siècle! La confiance, l'assurance qui règne dans ces derniers et qui les fait ressembler aux leçons d'un pédagogue enseignant des enfants incapables de le contredire, ou aux sermons d'un prédicateur sûr que ses auditeurs sont en communauté de principes avec lui, et qu'ils ne peuvent errer que sur des points de détail, cette confiance n'existe plus que faiblement dans les romans de miss Yonge. On sent vaguement que les cœurs sont plus partagés qu'autrefois, les âmes plus tièdes, et que de nouvelles doctrines prennent lentement la place des anciennes.

Les romans de miss Yonge ne sont point une exception ; la plus grande partie des romans qui se publient chaque année en Angleterre ou en Amérique, surtout lorsque les auteurs sont des femmes, sont empreints d'un sentiment religieux très prononcé. C'est là un genre de littérature, qui est un des fruits naturels de la civilisation protestante, et il est remarquable qu'il

n'a pu s'acclimater dans aucun des pays catholiques. Heureusement pour le goût et la distinction nécessaire des genres, diront les puristes sceptiques, qui prouveront sans peine qu'un roman n'est pas un sermon, et que l'accouplement de ces deux genres ne peut produire que de mauvais romans et de mauvais sermons; malheureusement pour l'éducation et les mœurs de famille, diront à leur tour ceux qui cherchent dans la littérature un but d'utilité. Les uns et les autres ont peut-être raison et tort alternativement. Nous ferons remarquer aux premiers que les sentiments religieux font partie du cœur de l'homme aussi bien que les passions les plus mondaines, et qu'à ce titre ils doivent avoir une place dans une peinture de la vie humaine. Quant aux seconds, sans contester la justesse de leur point de vue, nous leur dirons qu'un roman n'est pas précisément un prêche, et que les sentiments religieux ou les questions religieuses, lorsqu'ils se présentent dans un roman, ne doivent pas s'y établir en maîtres, sous peine de faire ressembler ce roman à une allégorie. Le roman, comme le drame, ne connaît que des personnages humains, qui ne sont pas composés d'une seule passion ou d'une seule vertu, mais de nombre de passions et de vertus. Les oppositions que nous présentent les romanciers religieux n'existent point dans le monde sous une forme aussi tranchée que dans leurs récits, les hommes religieux que nous rencontrons dans la vie réelle ne représentent point la religion d'une manière aussi absolue; les mondains ne personnifient pas aussi

exactement l'esprit du monde, ni les hommes vicieux le vice; ils ne sont point et ne peuvent pas être des symboles, ils sont des hommes. Aucun de nous n'arrive heureusement et malheureusement à un tel degré de perfection ou d'infamie, qu'il ne fasse plus qu'un avec une vertu ou avec un vice. Voilà le très grand défaut de la littérature religieuse lorsqu'elle n'est pas didactique et philosophique : les personnages qu'elle crée sont presque toujours des personnages de convention. Aussi, parmi tous les livres religieux où la passion s'unit à l'enseignement, je n'en connais que deux qui aient échappé absolument à ce défaut : l'un, c'est l'*Imitation de Jésus-Christ*, peinture d'une âme solitaire, ascétique et aspirant à la perfection, chez laquelle le drame est tout intérieur; l'autre est le *Pilgrim's Progress* de John Bunyan, pure allégorie dont les vices et les vertus sont les seuls personnages, mais où les êtres abstraits remplacent avantageusement des acteurs réels, car ils vivent d'une vie véritable et forment une société humaine. Naïvement inspiré, et avec ce bon sens qui ne fait jamais défaut au génie, Bunyan a renversé le procédé ordinaire des romanciers religieux. Tandis que ces derniers transforment les êtres vivants en personnages de convention représentants d'idées abstraites, Bunyan transforme les êtres abstraits en personnages vivants; *Faithful*, *Talkative*, *Wordly Wiseman*, sont des hommes, ils en ont tout le courage, toute la lâcheté, tout le désintéressement et tout l'égoïsme. Nous craignons, pour toutes ces raisons,

que le roman religieux, excellent comme but et comme leçon morale, ne soit jamais littérairement qu'un genre hybride, absolument ce que serait un traité de philosophie qui chercherait à être dramatique.

Dans nos pays catholiques, nous avons connu à peine ce genre de littérature, et l'exemple du bon évêque Camus n'a jamais tenté aucun homme doué d'un véritable talent littéraire. De notre temps, un écrivain a essayé ce genre avec assez peu de succès, et a fini par trouver un meilleur emploi de son talent et de sa grande verve comique. C'est qu'en effet dans les pays catholiques, où l'influence classique a prévalu, on a poussé si loin la *distinction des genres*, que l'Église et la société, la religion et la vie humaine existent séparément, sans aucune relation, chacune dans sa sphère. La religion habite l'église et y est exposée aux regards des fidèles comme le saint sacrement est tiré du sanctuaire aux jours de grande solennité; le fidèle va vers elle, elle ne va pas vers lui; à son foyer domestique, il n'en a qu'une incomplète image; buis bénit, saintes reliques, bénitier de famille, tout cela ne peut agir sur lui qu'à de certains moments, sous l'empire de certaines émotions, très courtes et très rares. Pour trouver la religion dans toute sa splendeur, il faut absolument que le fidèle aille à l'église de sa paroisse; là, elle habite, et non dans son foyer, non dans les occupations de sa vie journalière, non dans son âme et dans son cœur. Très *pittoresque*, la religion catholique n'est

cependant pas *dramatique*, et c'est au protestantisme que cette épithète revient de droit. La confession, l'assistance habituelle du prêtre font bien vite cesser le drame dès qu'il se présente dans la vie, car il n'y a pas drame là où il n'y a pas lutte, combat, passion, là où la paix du cœur est conquise trop facilement. C'est la raison pour laquelle il n'y a point de roman religieux dans les pays catholiques, et en généralisant davantage, on pourrait dire que c'est la raison pour laquelle le roman est de sa nature essentiellement protestant.

Nous avons saisi cette occasion de dire quelques mots sur la situation présente de l'Église anglicane, le travail des esprits en Angleterre et le mouvement religieux qui s'y opère; nous n'avons pas à porter de jugement sur de tels faits, à les approuver ou à les condamner : nous devons nous borner à les constater. Un étranger surtout, lorsque ses opinions ne sont pas directement intéressées, doit s'abstenir de prendre parti pour ou contre des événements douteux, dont l'issue est incertaine, et qui, s'ils peuvent faire quelque bien, peuvent faire aussi beaucoup de mal. Il en est de l'Église anglicane comme de l'aristocratie : l'une et l'autre ont commis des fautes, c'est possible; mais au fond, aujourd'hui qu'elles sont attaquées, sont-elles pires qu'il y a cent ans, alors qu'elles exerçaient un pouvoir sans contrôle, et qu'aucun audacieux (si ce n'est quelque philosophe dont la voix s'éteignait dans le désert des écoles savantes, et dont nul ne s'occupait, à l'exception des deux universités)

n'osait les contester? Certainement non. Il est évident que la masse du clergé est sinon plus convaincue et plus pieuse, au moins plus tolérante, plus éclairée, plus instruite qu'autrefois; il n'est pas douteux que l'aristocratie soit plus humaine, que ses mœurs se soient améliorées. Certes, pris individuellement, un *gentleman* anglais d'aujourd'hui est infiniment préférable à quelqu'un de ces grossiers *squires* pleins de passions, de préjugés et de haines qui siégeaient au parlement dans les derniers siècles. Toutefois nous ferons deux observations. La première est celle-ci : les institutions sont souvent moins menacées par les fautes des hommes qui les représentent que par l'esprit qui règne à tel ou tel moment dans la nation chez laquelle elles sont établies. L'histoire anglaise en particulier est pleine d'exemples qui prouvent cette vérité. Il y a eu des époques de grande corruption parmi l'aristocratie anglaise; jamais cette corruption n'a jeté sur elle aucune défaveur marquée, tandis qu'aujourd'hui qu'elle est plus morale elle se voit beaucoup plus attaquée. C'est que l'institution aristocratique répondait beaucoup mieux alors qu'aujourd'hui à l'esprit général de l'époque. En outre l'aristocratie pouvait être corrompue, elle était vigoureuse et fournissait de génération en génération une douzaine d'hommes de génie qui faisaient comprendre la vérité de cette parole de la Bible : dix justes sauvent une ville. Ces dix ou douze personnages composaient un faisceau de forces suffisant pour mener les affaires du pays, et présentaient un ensemble de caractères et de talents

imposant et admirable contre lequel il eût été vain et insensé de s'élever. Il en est de même pour l'Église anglicane : elle ne répond plus au sentiment national aussi fortement qu'autrefois, elle ne conserve plus l'autorité qu'elle avait autrefois; son bas clergé peut être plus instruit et plus éclairé, mais les chefs de ce clergé n'égalent pas leurs prédécesseurs. Or ce qui constitue essentiellement l'Église anglicane, ce n'est pas le clergé inférieur, c'est la hiérarchie épiscopale; c'est là ce qui la sépare des autres Églises protestantes et ce qui en fait une institution politique vraiment puissante. L'ère des grands évêques anglicans est passée à jamais; il n'y a plus là de Jérémie Taylor, de Leighton, de Tillotson, de Burnet, même de factieux Atterbury. Il y a longtemps que cette décadence a commencé dans la haute Église; le sentiment chrétien et le souffle religieux ont passé maintenant dans la basse Église. Depuis John Wesley et l'apparition du méthodisme, c'est là que l'esprit protestant s'est maintenu. Aussi ce qui est attaqué, c'est précisément la hiérarchie, c'est sur elle que les novateurs dirigent leurs coups; c'est surtout contre ses abus que le radicalisme s'est élevé dans ces dernières années. Il est certain que jusqu'à présent le protestantisme n'est nullement intéressé dans cette attaque et que le clergé anglican inférieur n'a même pas à craindre pour son existence; mais la lutte s'arrêtera-t-elle là? et la controverse rationaliste, gagnant en forces de jour en jour, ne ruinera-t-elle pas non plus seulement l'Église anglicane, mais le principe même

de toute Église, le christianisme? Une révolution religieuse se prépare dans le monde entier, et peut-être elle est nécessaire; mais au prix de quelles perturbations politiques, de quelles hérésies philosophiques et de quelles folles doctrines s'accomplira-t-elle? C'est le secret de l'avenir.

Août 1853.

LE

ROMAN DE MŒURS RELIGIEUSES

ET ARISTOCRATIQUES

II

ANTHONY TROLLOPE

LE ROMAN

DE MŒURS RELIGIEUSES ET ARISTOCRATIQUES

II

ANTHONY TROLLOPE

Un de mes amis me racontait que, pendant son séjour à Londres, il logeait avec un vieux major qui avait longtemps vécu hors de l'Angleterre. Ce major était gai, vif, familier ; il avait laissé à l'étranger une partie de son enveloppe anglaise, et, comme il évitait avec soin dans la conversation de sortir du terrain des idées générales, on pouvait croire en l'écoutant qu'on avait affaire, non à un Anglais, mais à un compatriote. Le dimanche, lorsque tout le monde se rendait à l'office divin, le major seul restait au logis. « J'ai trop vécu sur le continent, je me suis gâté parmi vous », répondit-il à notre ami, lorsque ce dernier lui fit remarquer en souriant qu'il s'était soustrait à l'observance du dimanche anglais. Enhardi par cette réponse, son interlocuteur, sans doute pour l'encourager dans ces bons sentiments, crut innocent de faire quelques plaisanteries sur

l'hypocrisie religieuse, et en particulier sur l'Église anglicane, pour laquelle il avait alors une haine intellectuelle tout à fait décidée. Un silence glacial accueillit ces téméraires plaisanteries : notre ami comprit que jusqu'alors il n'avait eu affaire qu'à un homme factice, à un cosmopolite, et qu'il venait de rencontrer à l'improviste l'homme véritable, l'Anglais. Dûment interprété, ce silence avait à peu près le sens que voici : « Il est possible qu'il y ait parmi nous beaucoup d'hypocrisie religieuse, mais ce n'est pas à moi de l'avouer. Il me plaît de me soustraire aux exigences de cette hypocrisie, mais je n'ai aucun droit de condamner ceux qui s'y soumettent. Beaucoup sont de grands pharisiens peut-être; cependant, et malgré tout, ce sont mes compatriotes. Quant à l'Église anglicane, je n'ai aucune envie de rechercher si ses doctrines sont ou non capables de soutenir les assauts de la logique; je me contente, pour des motifs qui me sont personnels et qui ne regardent que moi, de ne pas fréquenter ses temples. Ce qui est certain, c'est qu'elle fait partie de la constitution nationale; que ses dogmes soient ce qu'ils voudront, elle est l'Église de la nation. Vous avez incontestablement le droit de l'attaquer, puisque vous n'êtes ni Anglais, ni anglican; mais moi, qui fais partie de la nation anglaise, j'ai le devoir de me taire. Je puis cesser d'être croyant, mais je ne peux cesser d'être Anglais. »

Certes cette anecdote n'a rien de bien surprenant, et il est probable qu'il est arrivé quelque aventure semblable à tout Français voyageant en Angleterre ;

mais elle est singulièrement caractéristique de la manière de sentir et de penser du peuple anglais. Ce peuple est de tous celui qui consent le moins à se calomnier, ou seulement à médire de lui-même. Si rien n'égale à l'occasion l'arrogance de ses dédains pour l'étranger, rien n'égale en revanche la discrétion de ses antipathies domestiques. Placez un Français hors de son pays, il calomniera sans se faire prier et ses institutions et son gouvernement, si ces institutions et ce gouvernement sont contraires à ses idées personnelles. Les opinions propres d'un Français passent avant toute autre considération. Il est pour elles tout amour, il n'a que haine et mépris pour les opinions différentes des siennes. Tout au contraire, les préjugés de ses compatriotes sont presque aussi chers à un Anglais que ses propres sentiments. Les divers membres d'une nombreuse famille ont nécessairement des caractères fort dissemblables; la grand'mère est naturellement routinière, et répète à satiété les mêmes histoires connues, les mêmes proverbes surannés; la tante, restée vieille fille, est remplie de manies très inoffensives pour tout le monde, excepté pour ceux qui sont forcés de vivre avec elle; le fils aîné, téméraire et entreprenant, est gêné dans son audace par un père timide et prudent. Tous à l'occasion plaisantent les uns des autres, rient de leurs manies, se querellent même, et cependant, malgré ces inévitables dissemblances, tous se supportent et vivent en bonne intelligence : ils jugent avec indulgence leurs défauts, se pardon-

nent leurs écarts, et ont une certaine tendresse même pour leurs folies. Des vices d'esprit ou de caractère qui sembleraient haïssables à un étranger indifférent deviennent tolérables et excusables lorsqu'ils sont expliqués et jugés par une âme sympathique. Voilà l'image fidèle de la nation anglaise. Depuis longtemps rassurés les uns contre les autres par la pratique des institutions libres, les Anglais forment comme une grande famille, dont les membres ont des intérêts distincts, mais ne sont séparés par aucun dissentiment profond. Unis par des principes communs et acceptés par tous, ils le sont encore, le sentiment de la race aidant, par les liens du sang. Les diverses classes de la société partagent les mêmes vertus et les mêmes vices; elles ne sont séparées que par des nuances, importantes sans doute, mais qui ne suffisent pas à établir une différence tranchée. Une cordialité singulière, et qui ne se rencontre dans aucun autre pays, relie entre elles ces diverses classes; les plaisirs préférés du peuple sont ceux de l'aristocratie, et nul ne s'entend mieux, ainsi qu'en témoignent les discours prononcés sur les *hustings*, à parler le langage populaire qu'un membre de l'aristocratie anglaise. Toutes ces circonstances font de l'Angleterre une vaste franc-maçonnerie, une franc-maçonnerie à ciel ouvert et à la face des nations.

Voilà ce qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on parle de l'Angleterre contemporaine, ou bien l'on risque de prendre des faits qui n'ont qu'une importance relative pour des événements gros de cata-

strophes, et des nuages passagers pour des orages prochains. C'est, je le crains beaucoup, notre défaut dans les jugements que nous portons souvent sur ce grand pays. Les Anglais ont la voix rude et violente; ils aiment à faire abus de locutions énergiques et triviales, qui, traduites dans notre langue polie, nous semblent parfois l'expression de la haine et de la colère. Laissez dire! ce sont querelles dans un ménage populaire, tempêtes domestiques. « Je ne sais si l'État est en danger, disait à propos d'une de ces fréquentes querelles de famille un des hommes les plus illustres de l'Angleterre [1]; tout ce que je sais, c'est que je vois l'État régulièrement en danger tous les dix ou quinze ans, et quant à l'Église, depuis que j'existe, je ne l'ai jamais vue hors de danger. » Il est donc à craindre que ceux qui prophétisent à tue-tête la décadence de l'Angleterre ne prennent leurs désirs pour des réalités, et des mésintelligences passagères pour des cas de divorce imminent. Dans les États comme dans les ménages, il n'y a divorce irrémédiable que lorsqu'il y a mésestime mutuelle et radicale incompatibilité d'habitudes. Tout ceci ne veut pas dire cependant qu'il n'y ait rien de changé en Angleterre, et qu'il ne s'y prépare pas de prochaines métamorphoses; les générations, à mesure qu'elles se succèdent, changent la disposition du vieil édifice, et mettent au grenier une partie du vieil ameublement. Des hôtes nouveaux se sont introduits qui ont

1. Thomas Carlyle.

apporté avec eux des habitudes inconnues aux hôtes anciens; mais ces nouveaux venus n'ont pas cherché à expulser du logis national leurs prédécesseurs : or il n'y a réellement révolution et danger dans les États que lorsque les nouveaux venus cherchent à chasser du logis commun les anciens propriétaires.

Je faisais toutes ces réflexions en lisant les vifs et amusants récits d'Anthony Trollope. Ses romans sont écrits dans un esprit très radical, et cependant il est presque touchant de voir avec quelle affectueuse réserve il parle des gens qu'il semble le moins aimer. Il se sent enclin à excuser chacun des défauts qu'il veut blâmer, et il arrive à pardonner, par toute sorte de raisons ingénieuses, les fautes qu'il condamne intérieurement. Ses personnages nous sont si bien expliqués et par un esprit si sympathique, nous sentons si bien que la fatalité de leur situation ou les vices de leur éducation sont pour moitié dans leurs erreurs et dans leurs préjugés, que nous sommes portés à tout accepter et à ne nous étonner de rien. Nous comprenons que ce gentilhomme se mésallie, et descende pour se mésallier jusqu'à une quasi-lâcheté. N'a-t-il pas son nom à perpétuer, son influence à maintenir? Cet artisan parvenu, aujourd'hui baronnet, a transporté dans sa nouvelle condition ses anciennes habitudes, et continue à s'enivrer comme au temps où il maniait la pioche et le marteau. Il vaudrait mieux sans doute pour ce baronnet qu'il ne fût pas moitié brute et moitié homme; mais quoi! les vices brutaux ne sont-ils pas généralement

le fléau des natures énergiques? Ce *clergyman* directeur d'un hôpital détourne à son profit l'argent des pauvres, mais il le fait si innocemment! Ses pauvres ne sont-ils pas bien nourris, bien logés, soignés avec une sollicitude toute maternelle? Cet archidiacre est ambitieux et mondain, mais ses manières sont parfaites après tout, et quoiqu'il ait au plus haut degré l'âpreté cléricale, il est exempt de ces basses hypocrisies qui trop souvent caractérisent ses confrères. Un scepticisme souriant et une bienveillance sournoise sont l'âme de ces récits et inspirent les jugements de l'auteur sur la société anglaise. Si ses opinions sont radicales, elles sont sans amertume. Son indulgence est tiède et sans charité, mais ses railleries sont exemptes de haine. Il entre sans répugnance dans les officines où se prépare la cuisine sociale, politique et religieuse, et en observe curieusement jusqu'aux détails les plus bas; mais cette curiosité ne lui inspire pas de dégoût pour le festin qu'il a vu préparer, et son avis, si on le pressait un peu, serait probablement celui-ci : c'est que la cuisine pourrait parfois être faite un peu plus proprement, mais qu'après tout elle est passable, et que certains plats sont encore excellents, sainement préparés, sans mélange de drogues étrangères et d'épices trompeuses.

Cette bienveillance railleuse a sans doute ses avantages, et en tout cas elle est le fruit de cette franc-maçonnerie instinctive qui porte les Anglais à se traiter mutuellement avec déférence et respect, même lorsqu'ils se querellent et qu'ils combattent

dans des rangs opposés; elle a aussi ses défauts, que nous devons indiquer à M. Trollope : elle est contraire aux exigences de l'art. L'art vit de contrastes et de partis pris; il veut des caractères tranchés, sur lesquels le spectateur ou le lecteur puisse porter un jugement sans hésitation. L'auteur doit avoir pour ses personnages non cette amitié banale et cette sympathie presque indifférente que nous portons dans les relations de la vie ordinaire, mais l'amour et la haine que nous portons dans nos affections exceptionnelles. Il ne créera des personnages réellement grands et dignes de rester dans la mémoire du lecteur que s'il est capable de les haïr ou de les aimer de toute son âme. L'artiste ou le poète crée aux mêmes conditions qu'un amoureux aime ou qu'une âme violente hait. Lorsque nous aimons, nous ne tenons compte que des bonnes qualités de l'être aimé; lorsque nous haïssons nous ne tenons compte que des mauvaises qualités de l'être haï, et cet aveuglement volontaire que nous nommons passion prête à l'être aimé ou haï une grandeur qui lui manque en réalité. Et cependant cet objet de notre amour et de notre haine n'est pas si angélique ni si monstrueux qu'il nous le paraît; si nous étions plus tièdes, nous serions plus justes, et nous avouerions que nous sommes la dupe d'une illusion. Le sceptique, qui ne se pique pas de passion, est certainement le meilleur juge de la nature humaine; il sait que ce qui nous apparaît comme une vertu est souvent une forme supérieure d'un véritable vice, et

que plus d'un vice n'est qu'une forme inférieure d'une vertu. M. Trollope pourrait donc répondre qu'il a voulu rester fidèle à la réalité, et que la réalité bien observée n'inspire ni ces haines implacables, ni ces ardentes amours : sans doute, mais tant pis pour la réalité. En même temps qu'elle amoindrit notre opinion sur la nature humaine, elle affaiblit nos affections. En restant fidèle à la réalité, on ne peut jamais aimer sans tempérer son amour d'un sourire ironique; on ne peut admirer sans suspendre son admiration par une réflexion critique; on ne peut haïr sans faire ses réserves. Comme tous les sentiments sont alors nécessairement tièdes, les personnages perdent en attrait et en sympathie ce qu'ils gagnent en vérité. C'est un peu ce qui arrive à M. Trollope : il affaiblit notre sympathie ou notre antipathie pour ses personnages à force de vouloir être impartial et de nous montrer tous les ressorts qui les font mouvoir, toutes les circonstances qui ont déterminé leur conduite. Il en résulte qu'après avoir fermé ses romans, le lecteur hésite à prononcer un jugement. On ne sait trop que penser de ces personnages, et on aurait envie de garder à leur égard une réserve prudente. L'impression que laisse cette lecture est donc une impression de scepticisme : on ne se sent ni attristé ni réjoui, mais en humeur de gaieté mondaine et bienveillante, de gaieté sans chaleur; on donnerait volontiers à tout venant des poignées de main indifférentes, et l'on se dit qu'il n'est pas d'homme, si méprisable qu'il soit,

qui ne puisse après tout vous faire passer agréablement une heure ou deux.

Tel est le côté réellement défectueux des romans de M. Trollope; mais, cette critique une fois prononcée, on doit reconnaître que l'auteur a très habilement atteint le but qu'il s'était proposé. Ces récits sont une peinture de la vie provinciale en Angleterre, des mœurs de la société officielle, aristocratique, cléricale, dans les comtés. La vie populaire, ce qui compose le fond solide, fixe, permanent des mœurs anglaises, n'y figure à aucun titre. M. Trollope s'est borné à décrire les mœurs superficielles, essentiellement transitoires, mobiles et changeantes de la société élevée, en un mot la vie mondaine dans un comté d'Angleterre à l'heure précise où nous le lisons. Il ne peint aucun caractère supérieur aux vicissitudes de temps et de lieu; ce sont au contraire ces vicissitudes de temps et de lieu qui forment l'objet même de ses livres. La partie secondaire des œuvres d'imagination devient ainsi chez lui la partie importante et essentielle. Il ne s'agit pas de savoir si le jeune *squire* épousera la fiancée de son choix malgré la volonté de ses parents, et même il nous importe assez peu qu'il l'épouse; mais ce qui nous intéresse, c'est d'apprendre les motifs qui s'opposent à ce mariage, et d'observer les intrigues que l'on met en jeu pour le prévenir. Intrigues, manœuvres, eu des influences, chassé-croisé des intérêts, modes passagères, cabales, coteries, médisances, voilà la substance de ces livres qui plaisent comme une

semaine passée dans une petite ville de province. Au bout de votre voyage d'une semaine, vous avez sur les mœurs locales qui se sont déroulées sous vos yeux toute l'instruction désirable, vous avez vu beaucoup de petitesses et de vilenies, observé quelques personnes intéressantes, et écouté complaisamment beaucoup de médisances. Vous savez l'histoire de tous les mariages, l'origine de tous les procès, le chiffre approximatif de toutes les fortunes. Seulement il faudra renouveler de temps à autre connaissance avec la localité; sinon, votre science sera bientôt hors d'usage. Avant peu, de nouveaux intérêts donneront naissance à de nouvelles intrigues; ces modes de langage, ces nuances de mœurs seront devenues surannées. Ainsi des mœurs et des manières que nous présentent ces romans : ce sont des miroirs où se reflètent avec une précision minutieuse des scènes qui appartiennent à l'heure présente, des singularités qui n'auraient pas été possibles il y a dix ans, qui demain n'exciteront peut-être plus aucune surprise. Ils portent bien le caractère des mœurs qu'ils veulent dépeindre; l'auteur leur a imprimé avec beaucoup d'art le cachet de la vie provinciale. Ils en ont la loquacité intempérante, l'ardeur médisante, l'âpreté futile. Il semble qu'on se promène avec un ami bien informé, qui vous raconte l'histoire de chaque famille en vous montrant du doigt chaque maison. — Voici la demeure du ministre de la paroisse; il est allié à la famille du *squire*. Longtemps il a été contraire au mariage des *clergymen*;

mais miss Beatrice a complètement bouleversé ses opinions. C'est un intime ami du docteur Thorne, le médecin de la famille Gresham. La jolie nièce du docteur ne va plus au château depuis qu'il a été connu que le jeune *squire* avait pour elle un tendre sentiment. Pauvre Frank! les affaires de son père sont en bien mauvais état, et s'il veut soutenir l'éclat de la famille, il faudra qu'il épouse une riche dot. Sa tante, lady de Courcy, avait voulu lui faire épouser une certaine miss Dunstable,... vous savez, la fille de ce Dunstable qui a inventé l'*onguent du Levant*. Cette lady de Courcy est vraiment cynique : dire qu'elle a pu proposer à son neveu, qui avait vingt et un ans à peine, une femme qui avait dépassé la trentaine! Mais ces Courcy sont tous ainsi, les plus orgueilleux, les plus infatués des mortels, les plus humbles et les plus rampants devant l'argent. Leur bassesse cependant ne leur réussit en rien. Vous savez que Moffat, le représentant de Barchester qu'ils croyaient tenir dans leur nasse, leur a échappé comme un plat drôle qu'il est. Il a préféré les beaux yeux de sa cassette aux beaux yeux de miss Augusta Gresham. L'affaire s'est réglée par une volée de coups de cravache que lui a administrée le jeune Frank. — Et les histoires succèdent aux histoires, si bien qu'avant la fin de la promenade on connaît à fond les annales de tous ceux qui portent un nom dans la ville et les environs.

Faisons plus intime connaissance avec les personnages du Barsetshire, un comté imaginaire où M. Trollope a placé la scène de ses romans. Nous

resterons, s'il vous plaît, dans les hautes régions de la société, parmi les seigneurs et maîtres du pays. Il est inutile de dire qu'à l'heure présente encore, le comté est soumis à l'influence aristocratique; cependant, par suite de nombreuses circonstances, cette influence baisse forcément. Le plus puissant seigneur du pays, le duc d'Omnium, est whig, et par conséquent l'intérêt politique du comté est essentiellement whig. Curieux personnage, ce duc d'Omnium ! C'est un whig de la vieille école, un de ces despotiques patriciens dont vous rencontrerez le type accompli sous la restauration des Stuarts et le règne de Guillaume III, un de ces patriciens dont l'idéal de gouvernement, selon la remarque ingénieuse de M. Disraeli, se rapprochait singulièrement du gouvernement vénitien, une république de grands seigneurs avec un doge sous le nom de roi; type curieux, qui commence à disparaître, de libéralisme insolent, d'orgueil factieux et de sécheresse aristocratique! Le whig d'autrefois, dont le duc d'Omnium est un des derniers représentants, formait un contraste frappant avec le vieux tory royaliste, aux opinions despotiques et au cœur populaire. Lord Omnium, on peut le croire, n'est pas un courtisan; il se moque des faveurs de la cour. Le premier ministre, s'il est whig, n'est tout simplement que l'intendant chargé d'administrer ses intérêts politiques; s'il n'est pas whig, c'est un intrus dont on doit se défier, et qu'il faut songer à remplacer au plus vite. La reine est sa dogaresse, et lorsqu'il lui arrive d'aller à la cour,

il ne manque jamais de faire comprendre, d'une manière ou d'une autre, que la reine n'est que la reine, et qu'il est, lui, le duc d'Omnium. Pourquoi ne traiterait-il pas d'égal à égal? Son revenu est aussi considérable que celui de la reine, sa position est plus indépendante, et si son influence est moins étendue, elle est certainement plus directe. Il a été, dit-on, un grand débauché, telle est au moins la rumeur publique, mais personne n'a jamais rien vu de ses débauches, car le duc est aussi discret qu'orgueilleux; il évite le scandale par fierté, sinon par vertu.

« Il y avait hier soir une nombreuse réunion chez le duc de Bedford, et on a adopté telle ligne de conduite sur l'avis du noble duc », disaient les journaux anglais à l'époque d'une des dernières crises ministérielles. « Vraiment! répondait quelques jours après un pamphlétaire d'origine irlandaise, et l'on viendra nous parler de la liberté du parlement! Le duc de Bedford a émis un avis! et qui donc se soucie dans le peuple de l'avis du duc de Bedford? qui donc l'a jamais connu? à quelle importante mesure politique a-t-il attaché son nom? Le public connaît un certain membre de la famille des Russell, l'honorable lord John; mais quoi! ce n'est pas lui dont on prend l'avis, c'est le duc de Bedford! » Ah! mon Dieu, oui, respectable pamphlétaire : telle est la loi même des sociétés libres. De plus habiles, de plus actifs, de plus illustres, peuvent être les défenseurs de la cause que représente le duc de Bedford; mais le duc de Bedford

est cette cause elle-même en personne, et lorsqu'il parle, c'est elle qui parle par sa voix. Le duc d'Omnium était donc puissant non par son intelligence et son mérite personnel, mais par sa naissance et par la cause qu'il représentait. L'influence de cet homme, qui n'était ni célèbre, ni intelligent, ni vertueux, faisait mouvoir et agir à son gré des gens qui étaient presque ses égaux par la naissance, et qui étaient ses supérieurs par les dons de la nature. Il avait sous sa domination immédiate lord de Courcy, un whig très moderne celui-là, un whig courtisan, flatteur, un peu servile, qui aimait à briller aux réceptions de la reine, et qui ne se faisait pas prier pour accepter les faveurs d'un premier ministre, un whig venu au monde dans une époque de mœurs administratives. Par la famille de Courcy, le duc d'Omnium tenait dans sa main la famille des Gresham, et par les Gresham tous leurs fermiers et tenanciers. Les Gresham cependant étaient tories de père en fils, mais des revers de fortune les avaient frappés : on s'était vu réduit à projeter une mésalliance avec un parvenu, protégé du duc d'Omnium, dont il avait fallu subir indirectement l'influence politique. Ce tout-puissant seigneur se conduisait envers ses créatures et ses vassaux avec une majesté tout olympienne ; il les traitait avec magnificence et libéralité, mais cette libéralité était glaciale et n'admettait aucune marque de familiarité. Le jeune Frank Gresham, habitué comme tous les tories de bonne race à ne reconnaître aucun supérieur, fut fort scandalisé le jour où, étant

invité à un grand dîner chez le duc avec lord de Courcy, toute la noblesse et la meilleure bourgeoisie des environs, il fut reçu à son arrivée non par le duc, mais par l'intendant de ses terres. Le duc était trop grand seigneur pour recevoir lui-même ses convives, et savait trop ce qu'il se devait pour leur adresser la parole. Il assista en personnage muet à ce dîner splendide, dont l'ordonnance était d'ailleurs parfaite. Le jeune Frank partit furieux, mais il eut pour la première fois une idée nette de l'inégalité des conditions. Il apprit quelle différence il y avait entre une famille de *commoners* et une famille de lords d'Angleterre, entre un Gresham de Greshambury et un duc d'Omnium.

Quittons cet éminent et taciturne personnage, trop grand seigneur pour être intéressant, et dont le rôle est d'être muet. Descendons un peu plus bas, là où l'humanité commence à palpiter et où nous pourrons sentir des cœurs qui aiment et qui souffrent. Entrons, par exemple, dans le manoir de Greshambury. Les Gresham étaient une des meilleures familles de *commoners* de l'Angleterre. Ils avaient dans le sang toutes les bonnes et excellentes qualités qui ont distingué de tout temps les gentilshommes campagnards anglais, surtout lorsqu'ils étaient de race torie : la fidélité de cœur, la cordialité des manières, la familiarité populaire, l'entêtement des opinions. De bonnes gens, ces *squires* tories, plaisantant fort peu sur leur noblesse, mais sans fierté avec les petits; des gens faits pour

s'entendre avec les curés anglicans et le simple peuple des campagnes, comme les orgueilleux oligarques whigs avec les intraitables dissidents et les violents *yeomen* du Yorkshire et du Lancashire! Le présent seigneur de Greshambury avait en lui toutes les bonnes qualités de sa race; mais la fatalité avait voulu que la fortune qui protégeait sa famille suspendît un instant ses faveurs. Les Gresham étaient menacés d'une ruine presque complète. M. Gresham avait fait cependant un brillant mariage, car il avait épousé lady Arabella, sœur du puissant comte de Courcy; mais cette alliance lui avait été plus nuisible qu'utile. Les Courcy étaient whigs, et de temps immémorial les Gresham avaient représenté au parlement le parti tory. Les commettants de M. Gresham furent donc scandalisés lorsqu'ils le virent, tiède pour la vieille cause, pactiser avec les whigs, et continuer dans la vie politique son alliance matrimoniale. Ce fut en vain qu'il lutta aux élections de 1833 et de 1834; il perdit à cette lutte son temps, sa peine, et ce qui était plus précieux, son argent. Ces insuccès politiques n'étaient pas précisément compensés par le bonheur domestique, car ils avaient irrité profondément l'orgueilleuse lady Arabella et renversé tous ses plans de vie élégante. Lui faudrait-il donc, au lieu de briller à la cour et dans les grands salons de Londres, partager la vie monotone d'un *squire* campagnard? Les goûts et les dépenses de Gresham avaient été jusqu'alors les goûts et les dépenses des gentilshommes campagnards, les chevaux et les chiens.

Lady Arabella introduisit dans le budget du *squire* un nouveau chapitre de dépense : un séjour chaque saison à Londres et le rajeunissement de l'antique mobilier. Enfin, dernière infortune, le ciel étendit sa bénédiction sur ce noble ménage et le rendit fécond, sans doute parce que les races nobles, étant comparables aux terres précieuses, doivent porter les plus riches moissons. Les enfants se succédèrent : plusieurs moururent, il est vrai; toutefois, à l'époque où Frank Gresham atteignit sa majorité, la postérité du *squire* était encore fort respectable. Toutes ces circonstances avaient singulièrement entamé la fortune des Gresham, si bien que, le jour où Greshambury célébrait la vingt et unième année du jeune héritier, la propriété du manoir était hypothéquée pour une somme de cent mille livres sterling.

Comment se tirer de là? Bien des soucis, on peut le croire, torturaient le cœur du *squire*. La célébration de la vingt et unième année de Frank n'était pas ce qu'elle aurait dû être, en dépit des feux de joie et des tables dressées pour les fermiers assemblés. La joie manquait à cette fête de famille, et la parcimonie se trahissait dans cette abondance. Les fermiers comprenaient à la manière dont ils étaient traités que les choses étaient bien changées à Greshambury, et qu'elles n'allaient pas comme autrefois, du vivant du vieux *squire*. Le héros de la fête, Frank lui-même, aurait pu s'apercevoir de cette gêne présente, s'il eût eu du temps pour la réflexion, au milieu de toutes les bienvenues et de tous les compli-

ments dont il était accablé ce jour-là, car le matin même son père lui avait donné, selon l'usage, son cadeau de majorité,... un simple cheval, au lieu d'un attelage complet. Son cousin, l'honorable John, un membre vaniteux de la vaniteuse famille de Courcy, l'avait presque fait rougir de la modicité de ce cadeau. « Comment vous, vous montrer dans le comté avec un attelage composé d'un poney et d'un cheval non dressé, vous l'héritier de Greshambury! » L'honorable John en parlait bien à son aise. Hélas! la vanité de tous les Courcy mis ensemble, que pouvait-elle pour effacer une hypothèque de cent mille livres sterling? La vanité cependant a ses ressources, car elle s'allie très naturellement à la bassesse, et la bassesse ne faisait pas défaut aux Courcy. Le chef femelle de la maison, lady de Courcy, ouvrit un conseil de famille. Dans les conditions présentes, il ne restait plus qu'un seul moyen de sauver Greshambury. Frank devait faire un mariage d'argent; tous les efforts de la famille devaient tendre à conclure le plus promptement possible une affaire de ce genre. Il importait peu que Franck continuât ses études à Cambridge et prît ses diplômes : l'important était qu'il fût marié sans retard. La mère ferait bien de surveiller la conduite de son fils et d'éviter toutes les occasions dangereuses où un jeune cœur peut se trouver pris à l'improviste. Il y avait là, dans la salle à côté, une amie des demoiselles Gresham, une certaine Marie Thorne, nièce du médecin de la famille, qu'on ferait bien d'écarter. Les caractères politiques

découvrent à première vue leurs ennemis : « Si ma fille avait une telle amie, je l'éloignerais au plus vite », dit lady de Courcy de Marie Thorne. Ce serait en vain, et le conseil vient trop tard.

Lady de Courcy, avec une précipitation fiévreuse, va mettre à exécution ce plan qui serait parfait, s'il n'avait pas le petit défaut de donner un démenti à l'orgueil nobiliaire de la bonne dame. Le lendemain des fêtes de Greshambury, elle enlève de force son neveu, l'emprisonne en voiture, et l'amène au château de Courcy. « Frank, l'honneur des Gresham veut que vous fassiez un mariage d'argent. C'est votre devoir de relever votre maison. — Fort bien! ma tante. — J'ai trouvé un parti fort convenable pour vous. Avez-vous entendu parler de miss Dunstable? — La fille de l'inventeur de l'onguent du Liban? — Oui, sa fortune est immense. Elle vient passer quelques jours à Courcy; je vous présenterai. — Et quel âge a-t-elle? — Je ne sais pas au juste,... environ trente ans; mais qu'est-ce que cela signifie que miss Dunstable ait trente ans, ou n'en ait que vingt-huit? Si vous l'épousez, vous pourrez considérer votre position comme faite pour toute la vie. » C'est fort bien raisonner; on se demande toutefois comment s'y prend lady de Courcy pour concilier sa conduite pratique avec ses théories. Relever la fortune ébranlée de son neveu est une tâche honorable; mais les moyens qu'elle propose ne seraient pas indignes d'une personne de vile extraction. Si lady de Courcy est juste avec elle-même, elle sera plus indulgente

pour ces parvenus dont elle parle avec tant de dédain. On peut à ce qu'il paraît dépenser autant de bassesse pour conserver que pour acquérir, pour perpétuer un nom que pour le fonder. *Spoliatis arma supersunt* est une noble devise aristocratique; mais ce serait une bien cruelle ironie du hasard, si cette devise était celle des Courcy. Dans tous les cas, les conseils de milady, quelque bas et répugnants qu'ils soient, sont assez bien en accord avec la devise qu'on pouvait lire au-dessus de la porte de Greshambury : *Gardez Gresham.* Est-ce que cette devise ne disait rien au cœur de Frank? est-ce qu'elle ne lui rappelait pas son devoir, maintenant que Greshambury était en danger?

Le roman de M. Trollope met donc en présence les deux plus grandes puissances de l'Angleterre : la naissance et l'argent. De ces deux puissances, quelle est la préférable? Quelques personnes, en haine du dieu Mammon et de ses pompes, préfèrent hardiment la naissance, et peut-être n'ont-elles pas tort, quoique, dans bien des cas, l'argent ait le droit de réclamer et de dire pour sa défense qu'après tout il est un témoignage palpable et résonnant du courage, de l'énergie et de l'habileté pratique de celui qui le possède. Mais quoi cependant? si ces deux puissances étaient également indignes de considération lorsqu'elles ne reconnaissent pas quelque puissance supérieure à elles et qu'elles ne consentent pas à obéir? Lady de Courcy estime certainement sa naissance bien au-dessus de l'argent qu'elle convoite pour les siens, et pourtant

elle ne s'aperçoit pas qu'elle a perdu par ses intrigues le meilleur des privilèges qui s'attachent à la naissance. L'orgueil de l'argent peut bien croître en proportion de cet abaissement de la naissance; l'argent peut à juste titre se considérer comme le réel supérieur. Et maintenant ne pourrait-il pas se faire que, dans bien des cas, l'argent l'emportât en dignité, en délicatesse, en véritable noblesse? C'est là précisément ce qui arrive dans le cas particulier qui nous occupe, où nous voyons la naissance s'efforcer de duper l'argent. Lady de Courcy avait calculé sans tenir compte du caractère de miss Dunstable, comme si, dans de pareils calculs, on pouvait faire abstraction de la nature humaine. Pour être la fille de l'inventeur de l'onguent du Liban, miss Dunstable n'en avait pas moins un cœur susceptible, une conscience éclairée, un tact sûr et délicat. Ses trente ans et sa position de vieille fille auraient suffi d'ailleurs pour faire comprendre à un observateur expérimenté qu'elle ne donnerait pas dans le piège grossier qui lui était tendu. Croire que, parce qu'elle avait trente ans et que sa main était encore libre, elle s'amouracherait à première vue d'un joli garçon moins âgé qu'elle de dix ans, et qu'elle le prendrait au mot à la première flatterie obligée qu'il lui adresserait, c'était faire injure à son caractère. Comment supposer qu'une femme de son âge, héritière d'une immense fortune, d'une laideur agréable, pleine d'enjouement et d'esprit, n'eût pas entendu murmurer mille fois à son oreille des propositions

intéressées? Si elle ne s'était pas mariée dans de pareilles conditions, c'était librement, volontairement, et il était certes impertinent de penser qu'elle consentirait à jouer le rôle ridicule d'une vieille fille de comédie ou d'une héroïne à la Fielding. Elle savait que Frank ne l'aimait pas, ne pouvait pas l'aimer, et que tous les compliments qu'il lui adresserait lui seraient imposés par ordre. Dès le premier jour, au nez de lady de Courcy, la vive et enjouée jeune femme prit donc le parti de tourner la plaisanterie à son profit, et de transformer en *flirtation* amusante les poursuites officielles de Frank Gresham. Elle est vraiment intéressante, l'héritière de l'onguent du Liban, pleine de bon goût, d'expérience, d'une raillerie élégante et fine. Les scènes de *flirtation* sont vivement enlevées et donnent la meilleure idée de son esprit. Quant à son caractère, il se révèle tout entier dans la conversation décisive qu'elle eut avec Frank, lorsque ce dernier, le cœur gros et les lèvres tremblantes, vint par ordre de sa tante lui faire un aveu d'amour hypocrite. Nous citerons une partie de cette conversation, où le beau rôle se trouve, non du côté de la naissance, mais du côté de l'argent :

« — Oh! miss Dunstable, dit Frank, vous ne comprenez pas le moins du monde la nature de mes sentiments pour vous.

« — Vraiment! Alors j'espère que je ne comprendrai jamais. Je croyais comprendre cependant. Je croyais que vos sentiments à mon égard étaient ceux d'un bon et sincère ami, des sentiments auxquels on

pouvait aimer à penser avec plaisir en les comparant à tous les mensonges que nous rencontrons. Je suis arrivée à vous aimer beaucoup, monsieur Gresham, et je serais vraiment désolée de ne pas comprendre la nature de vos sentiments.

« — Vous m'aimez, miss Dunstable! Plût à Dieu que vous dissiez vrai!

« — Mais oui, je vous assure.

« — Vous comprenez bien peu à quel point je vous aime, moi, miss Dunstable. »

Et il étendit sa main pour s'emparer de la sienne, mais elle recula en le frappant légèrement sur les doigts.

« — Et qu'avez-vous à dire à miss Dunstable qui rende nécessaire que vous lui pinciez la main? Je vous le dis sincèrement, monsieur Gresham, si vous consentez à jouer un rôle insensé, j'arriverai à cette conclusion, que tous les hommes sont des fous, et qu'il est inutile de chercher quelqu'un qui mérite qu'on s'intéresse à lui.

« — Fou! oui; est-ce donc être fou que d'avoir pour miss Dunstable assez d'attachement pour me rendre pénible la certitude que je ne la verrai plus? Fou! oui, certainement, un homme est toujours fou lorsqu'il aime....

« — Arrêtez, s'il vous plaît, monsieur Gresham; avant que vous alliez plus loin, je désire que vous m'écoutiez. Voulez-vous me promettre de m'écouter un moment sans m'interrompre? »

Frank fit cette promesse.

« — Vous êtes en train, ou plutôt vous étiez en train, car je vous ai arrêté, de me faire une déclaration.

« — Une déclaration! dit Frank en faisant un léger effort pour dégager sa main de l'étreinte vigoureuse de miss Dunstable.

« — Oui, une déclaration, une déclaration mensongère, monsieur Gresham, mensongère, mensongère! Regardez dans votre cœur, car je sais qu'après tout vous en avez un, regardez-y attentivement : monsieur Gresham, vous savez que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'aimez pas comme un homme doit aimer la femme qu'il jure d'aimer.... Comment est-il possible que vous puissiez m'aimer? Je suis votre aînée, Dieu sait de combien d'années! Je ne suis ni jeune ni belle; je n'ai pas été élevée comme doit l'être celle que vous aimerez un jour, et dont vous ferez votre femme. Je n'ai rien qui puisse me faire aimer de vous; mais,... mais je suis riche.

« — Ce n'est pas cette raison! reprit avec force Frank, qui se sentit impérieusement obligé de dire quelque chose pour sa défense.

« — Oh! monsieur Gresham, je crains que ce ne soit la raison au contraire! Quelle autre raison aurait pu vous faire concevoir le dessein de parler d'amour à une femme telle que moi?

« — Je n'ai conçu aucun dessein, dit Frank, qui parvint enfin à dégager sa main. Vous me jugez mal en cela, miss Dunstable!

« — Tenez, vous me plaisez si fort, et même je vous

aime tant — s'il est permis à une femme de donner le nom d'amour à un sentiment d'amitié — que, si je croyais que l'argent, l'argent seul pût vous rendre heureux, je vous en comblerais volontiers. Si vous le désirez, monsieur Gresham, vous l'aurez.

« — Je n'ai jamais pensé à votre argent, dit Frank avec humeur.

« — Mais cela me navre, continua-t-elle, cela me navre de penser que vous, si jeune, si gai, si brillant, vous ayez essayé de conquérir la fortune de cette manière. De la part des autres, je n'ai pas pris garde à de telles paroles, pas plus qu'au vent qui passe. » Et alors deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux et auraient coulé le long de ses joues rosées, si elle ne les avait vivement essuyées du revers de la main.

« — Vous vous êtes entièrement trompée sur mes sentiments, miss Dunstable.

« — Si je me suis méprise, je vous demande humblement pardon; mais,... mais....

« — Vous vous êtes méprise, méprise en vérité....

« — Comment me serais-je méprise? Est-ce que vous n'étiez pas en train de me dire que vous m'aimiez, de me débiter d'absolus non-sens, de me faire une offre de mariage? Si je me suis méprise, je vous demande pardon.... Vous me feriez presque penser qu'il n'y a personne d'honnête dans ce monde fashionable auquel vous appartenez. Je sais très bien pourquoi lady de Courcy m'a invitée à venir ici; comment ferais-je pour l'ignorer? Elle a été si peu discrète dans l'exécution de son plan, que, dix fois par jour, elle a lâché

son secret; mais à mon tour je me suis dit vingt fois au lieu de dix que si elle était rusée, vous étiez honnête.

« — Et suis-je donc malhonnête?

« — J'ai ri dans ma manche de voir comme elle jouait son jeu, et d'observer autour d'elle les autres qui jouaient le leur, tous se figurant qu'ils allaient mettre la main sur l'argent de la pauvre folle accourue à leur invitation; mais je n'ai pu rire qu'aussi longtemps que j'ai pensé que j'avais un véritable ami pour rire d'eux avec moi : on ne peut plus rire quand on à tout le monde contre soi.

« — Je ne suis pas contre vous, miss Dunstable.

« — Vous vendre pour de l'argent! Ah! si j'étais un homme, je ne vendrais pas un fétu de liberté pour des montagnes d'or. Quoi! m'enchaîner, dans toute l'ardeur de la jeunesse, à une personnne que je ne pourrais jamais aimer à aucun prix! Me parjurer, me rendre misérable, et non seulement moi, mais elle aussi, tout cela afin de vivre dans l'oisiveté! Bon Dieu! monsieur Gresham, est-il possible que les paroles d'une femme comme votre tante aient eu assez de puissance sur votre cœur et vous aient assez corrompu pour vous pousser à une aussi vile folie! Avez-vous donc jeté à l'oubli votre âme, votre esprit, votre énergie virile, le trésor de votre cœur? Et vous si jeune! Oh! par pudeur, monsieur Gresham, par pudeur!... »

L'intérêt réel et la portée sérieuse du roman consistent dans ces rencontres entre la naissance et

l'argent. Il s'en faut de beaucoup que les armes employées dans ces duels soient toujours courtoises. Nous venons de voir un cas particulier où l'honneur et la noblesse se trouvent du côté de l'argent. La naissance a été vaincue, mais avec honneur, par les armes qui auraient dû être les siennes, et si elle a été humiliée, elle n'a pas été ridiculisée. Les choses ne se passent pas toujours aussi honorablement, et il est des cas fréquents où le ridicule s'ajoute à l'humiliation. L'argent a aussi son orgueil, un orgueil parfois grossier et stupide, mais d'autant plus dangereux qu'il est plus grossier. Il connaît son prix, il sait qu'il est une valeur solide, palpable. En outre, il a certains défauts ou certaines qualités qui le rendent difficile à vaincre et qui déroutent tous les plans de ses adversaires. En premier lieu, il n'est pas imaginatif et romanesque de sa nature, et quoiqu'il soit accessible à la flatterie, il consent avec peine à se livrer contre des avantages purement immatériels. La naissance est une valeur fondée sur l'opinion; il repose, lui, sur une base plus solide, il se rit de l'opinion, car il a la conscience de pouvoir acheter ce que l'opinion respecte. Il est donc vain de ses avantages, aussi vain qu'une femme coquette peut être vaine de sa beauté. La nécessité inexorable força la famille Gresham à faire intime connaissance avec les bons et les mauvais côtés de cette puissance redoutable. Cette famille avait éprouvé une défaite honorable dans l'affaire de miss Dunstable; mais une humiliation plus complète l'attendait.

En même temps que lady de Courcy travaillait de son mieux à vendre à la vieille miss Dunstable la jeunesse et la beauté de Frank, elle était parvenue à vendre à un millionnaire de basse extraction la jeunesse et la beauté de l'aînée de ses nièces. Miss Augusta Gresham allait épouser M. Moffat, fils d'un tailleur enrichi, représentant de Barchester par la grâce du parti whig et du duc d'Omnium. Les promesses étaient échangées, les premiers arrangements avaient été pris. Malheureusement la dot de miss Augusta Gresham était mince : six ou sept mille livres tout au plus; la richesse véritable qu'elle apportait à son époux était sa noblesse et son nom. Les Gresham et les Courcy estimaient que cette richesse balançait convenablement les millions de M. Moffat. Miss Augusta, qui faisait un mariage de raison et pour ainsi dire de résignation, estimait que le sacrifice qu'elle s'imposait dépassait tous les millions de la banque d'Angleterre. D'où venait cependant qu'à mesure que le moment solennel approchait, M. Moffat paraissait plus froid, et qu'il inventait chaque jour de nouveaux prétextes pour rester éloigné de la demeure de sa fiancée? M. Moffat avait calculé la dot de miss Augusta et ses calculs avaient abouti à ce résultat : que la balance était inégale entre ses millions et la noblesse de sa fiancée. Il s'était demandé quel était celui qui donnait le plus dans cette transaction, et il avait trouvé que c'était lui. Il se repentait donc de s'être engagé si imprudemment, et il cherchait un moyen de se délier de ses promesses. De moyens honorables

il n'y en avait pas, mais il y en avait de malhonnêtes. Il n'hésita pas à les prendre, et quinze jours avant l'époque fixée pour le mariage, il écrivit une lettre éloquente à force de bassesse, pour déclarer qu'il renonçait au bonheur d'être l'époux de miss Augusta. Les Courcy crièrent à l'ingratitude contre cet homme dont ils avaient fait un représentant, les Gresham crièrent à l'insolence, et le jeune Frank punit la lâcheté de Moffat en lui administrant une solide volée de coups de cravache entre Trafalgar square et Pall-Mall. M. Moffat n'en gardait pas moins ses richesses réelles, et n'en avait pas moins abandonné miss Augusta et ses richesses imaginaires. Telles sont les humiliations que vous prépare l'argent lorsqu'on fait à cette puissance des avances trop empressées.

A considérer les choses d'un peu près, l'argent a sur la naissance une réelle supériorité. Il est cynique, mais il est généralement exempt d'hypocrisie. Il étale naïvement, complaisamment son insolence, ses scandales et ses vices; il dit tout haut la bonne opinion qu'il a de lui-même, il ne respecte rien, ne ménage rien, et s'en vante. En un mot, il met la théorie d'accord avec la pratique; ses actions sont en harmonie avec ses pensées. La naissance n'est pas cynique, mais en revanche, elle a un vice plus grand : elle est pharisaïque. Elle cache ses convoitises sous un étalage pompeux de grands sentiments et sous une phraséologie chevaleresque; elle cherche à combiner les avantages de la dignité et les avantages de l'avilissement;

elle dirige toutes ses manœuvres de manière à faire croire à la société qu'elle reste elle-même lorsqu'elle s'abaisse. Les Courcy étaient passés maîtres dans cet art du pharisaïsme social. Quelques années après la rupture de son mariage avec M. Moffat, miss Augusta Gresham reçut l'aveu d'un nouvel amour. M. Mortimer Gazebee n'était point d'une illustre naissance, il n'avait point une de ces situations brillantes et n'exerçait pas une de ces professions qui font excuser par l'aristocratie la bassesse de l'origine, car certaines fonctions confèrent partout à celui qui les possède, mais en Angleterre plus qu'ailleurs, une demi-aristocratie : M. Mortimer Gazebee n'était ni membre du parlement comme M. Moffat, ni *clergyman* comme M. Caleb Oriel, l'époux de la jeune sœur de miss Augusta. Il exerçait une profession tout à fait plébéienne, il était simple *attorney*; mais sa personne était élégante, ses manières polies, et miss Augusta se sentait pour lui un commencement de tendre inclination. Cependant, avant de répondre affirmativement à la demande de M. Mortimer Gazebee, elle voulut consulter quelqu'un de ses parents, et elle choisit pour confidente de son amour naissant sa cousine, lady Amelia de Courcy. C'était un choix malheureux : lady Amelia était restée fille jusqu'à trente-cinq ans, et s'était résignée en rechignant. Elle était fort disposée, par conséquent, à faire peser sur les sentiments d'autrui la tyrannie qui avait comprimé les siens, et à se proposer orgueilleusement comme un modèle à suivre. Elle écrivit donc à sa

cousine une lettre pleine de principes et de préceptes aristocratiques. Elle-même aurait pu être heureuse en consentant à épouser un plébéien; elle ne l'avait pas voulu cependant. La noblesse a ses privilèges et sa responsabilité; elle doit payer ses privilèges, s'il le faut, même au prix de son bonheur. Passe encore si M. Gazebee exerçait une profession élevée et en quelque sorte privilégiée; il était *attorney* par malheur, et rien ne pouvait effacer ce vice radical. Il est vrai qu'on avait jadis proposé à miss Augusta un homme qui était d'une naissance aussi obscure; mais M. Moffat était millionnaire. « Le monde rétrograde, hélas! dit lady Amelia : selon les nouvelles et pernicieuses doctrines qui ont cours aujourd'hui, une dame de sang noble ne se mésallie pas en épousant un homme riche et d'une position quasi aristocratique. Le monde juge ainsi maintenant; je puis le désapprouver, mais non le changer. Le mariage projeté avec M. Moffat, s'il n'était point tout à fait satisfaisant, n'était point déshonorant; mais avec M. Gazebee les choses sont fort différentes : *c'est un homme qui gagne son pain,... honnêtement oserai-je dire, mais dans une humble position. Vous dites qu'il est très respectable : je n'en doute pas; mais M. Scraggs, le boucher de Courcy, est aussi un homme fort respectable.* » Certes la logique aristocratique ne peut être poussée plus loin; la théorie est très complète et ne laisse rien à désirer. Elle équivaut peut-être à un préjugé, mais ce préjugé est énoncé clairement, résolument, avec une certaine fierté et

un noble dédain. Cette théorie convertit miss Augusta ; il lui sembla que sa cousine exprimait les sentiments qui convenaient à une femme noble : elle fit taire son cœur et repoussa froidement les offres de M. Gazebee. Miss Augusta avait été dupe ; tout cet étalage de sentiments aristocratiques était pur pharisaïsme. Trois ans après cet incident, lady Amelia consentait à épouser elle-même l'attorney de basse extraction, et sa conduite pratique donnait un démenti formel à ses doctrines.

Le roman de M. Trollope, qui a pour titre *le Docteur Thorne*, nous présente, comme on le voit, l'image d'une société aristocratique envahie de tous côtés par des circonstances démocratiques : je dis à dessein circonstances, car, chose curieuse et fort importante, la transformation sociale en Angleterre ne s'opère pas en vertu de principes abstraits et de théories philosophiques, mais en vertu des nécessités mêmes et des exigences de la vie. Les affaires d'intérêt, les rapports politiques, le désir d'ennoblir et d'entourer d'éclat une fortune laborieusement conquise, le désir non moins puissant de soutenir une influence séculaire qui disparaît, rapprochent les classes malgré leurs antipathies et leurs préjugés. Cette marée démocratique est fort envahissante, elle n'est pas néanmoins aussi dangereuse qu'elle le paraît. De ces grandes fortunes que chaque jour voit éclore, une partie est absorbée par l'aristocratie, l'autre disparaît presque aussitôt sans laisser de traces. Les classes moyennes, qui sont douées au plus

haut degré du génie de l'initiative, manquent aussi au plus haut degré de la prudence qui est nécessaire à la conservation et à la stabilité. La mobilité semble leur loi : plus qu'aucune autre classe, elles obéissent aux vicissitudes de l'inconstante fortune; elles s'élèvent et s'abaissent avec le mouvement de sa roue rapide. C'est surtout en France, où elles ont été toutes-puissantes, qu'on a pu saisir cette inaptitude à la fixité et à la stabilité qui les distingue particulièrement. Et cependant en France elles ne rencontraient aucun obstacle, elles n'avaient à redouter aucune influence qui leur fût contraire, elles n'avaient à craindre que leurs propres rivalités. Que sera-ce donc en Angleterre, où elles ont pour rivales une classe forte de son influence traditionnelle et éblouissante du prestige d'un éclat séculaire ? Patiente comme toutes les institutions consacrées par le temps, l'aristocratie voit sans s'émouvoir les tentatives envahissantes de cette démocratie ambitieuse. L'énergie des classes moyennes, qui semblerait devoir être fatale à l'aristocratie anglaise, devient pour elle en dernier résultat un instrument de stabilité. Les classes moyennes lui servent à combler les lacunes qui se forment dans les partis politiques, à réparer les brèches que le temps a faites à sa fortune, à étayer ses manoirs, même à les réédifier à la moderne, de manière à ne plus blesser par des apparences féodales la susceptibilité démocratique. La meilleure part du labeur des classes moyennes va donc grossir la richesse et la puissance des classes

nobles. Le roman de M. Trollope nous fournit un exemple frappant de cette puissance en quelque sorte fascinatrice et de cette capacité d'absorption de l'aristocratie anglaise.

Les propriétés de Greshambury étaient, ainsi que nous l'avons dit, grevées d'une hypothèque de cent mille livres sterling, et cette hypothèque était entre les mains d'un riche radical, sir Roger Scatcherd. Malgré son titre de baronnet, sir Roger n'était pas de race noble ; tout Barchester l'avait connu au temps où il s'appelait Roger Scatcherd, et où il était simple tailleur de pierre. Son histoire est curieuse et instructive à la fois, car elle permet de comprendre quelques-unes des causes qui contribuent à l'instabilité des classes moyennes. Roger Scatcherd était renommé à la fois comme étant le meilleur ouvrier dans sa profession et le plus grand buveur d'alcool qu'il y eût dans le comté. Toute l'histoire de sa prospérité et de sa ruine est dans ces deux mots. Par son intelligence, Roger s'élevait beaucoup au-dessus de ses égaux, et cette supériorité lui avait permis de choisir ses compagnons d'ivrognerie ailleurs que parmi ses camarades. Un de ces amis de taverne appartenait à la *gentry* du comté, et se nommait Henri Thorne. De même que Roger Scatcherd, en dépit de ses vices, s'élevait au-dessus de ses égaux, Henri Thorne, en dépit de sa naissance, était entraîné à rechercher la société de ses inférieurs. Ces deux personnages vécurent ensemble en bonne et vicieuse intimité jusqu'au jour où Henri Thorne, abusant des facilités que lui

offrait cette confraternité de débauche, s'avisa de séduire Marie Scatcherd, la propre sœur de Roger. Le jour où ce dernier eut connaissance du déshonneur de sa sœur, il s'enivra plus que de coutume; puis, sous l'influence de cette ivresse, il alla à la rencontre de Henri Thorne, et, sans prononcer une parole, l'étendit mort à ses pieds. Il passa en cour d'assises, et fut condamné pour simple délit à un emprisonnement de six mois. A sa sortie de prison, il se maria, et vécut longtemps dans la gêne la plus grande. Enfin son énergie prit le dessus, et un jour arriva où ses remarquables facultés d'artisan appelèrent sur lui tous les yeux et l'élevèrent à la fortune. Il devint un des entrepreneurs les plus renommés de tous les grands travaux publics, un constructeur habile, heureux et opulent. Toutes les fois que le gouvernement ou une compagnie industrielle avait besoin de la prompte exécution d'un chemin de fer, de quais, de docks et autres édifices modernes, on en confiait le plan à Roger Scatcherd, et le plan était exécuté avec une célérité énergique. Bref, sa vigueur de volonté le servit si bien, qu'elle en fit pendant quelque temps une sorte de grand personnage, une manière de Stephenson et de Joseph Paxton. Enfin, comme nous vivons dans une époque démocratique, la reine voulut récompenser en lui le mérite personnel, et créa baronnet ce fils de ses œuvres, qui semblait déjà suffisamment récompensé par la fortune qu'il avait acquise.

Ce parvenu ennobli va donc faire souche et fonder

une maison? Eh bien! non. Il y a dix chances contre une pour que cette fortune brillante passe comme un nuage, et pour que son titre s'éteigne avec lui. Et d'abord, ni son titre, ni sa fortune ne lui conféreront jamais une influence véritable. Sir Roger siégera peut-être au parlement; il sera écouté avec intérêt sur toutes les matières qui sont de sa compétence, mais son influence politique sera toujours nulle. Il n'a pas assez de lumières pour faire prévaloir son opinion sur celle d'un homme éclairé; il n'a pas assez de finesse pour se mesurer avec des hommes habitués à distinguer les plus délicates nuances. Parmi le peuple de son comté, qui l'aime sans le respecter, ses paroles seront applaudies comme celles d'un camarade; mais elles ne seront jamais acceptées comme celles d'un *gentleman*. Le peuple l'avait connu trop familièrement pour le prendre jamais au sérieux, et trop de fois il avait entendu dire par ses voisins : « Scatcherd s'est enivré toute la semaine dernière; il paraît qu'il a bu plus de trois gallons d'eau-de-vie ». Telle était en effet la fatalité de sa position; anobli, il n'était encore au fond qu'un artisan, car il s'était élevé non par un effort de génie, mais par un effort de volonté, — non pas malgré son métier, mais à l'aide même de son métier. Il appartenait à cette classe d'hommes qu'ont représentée admirablement et dans tout l'éclat qu'elle peut atteindre certains radicaux anglais, à cette classe d'hommes qui obtiennent une influence matérielle, mais non une influence morale, à qui les

choses sont soumises, à qui les personnes échappent. Sir Roger était donc anobli sans être noble, et son titre était une décoration plutôt qu'un privilége réel. Ses efforts faisaient honneur à son énergie plutôt qu'à sa nature morale, et cependant cette énergie même était vicieuse. Il l'avait soutenue par les excitations de l'alcool et par les diversions de l'ivresse. On aurait pu donner la mesure de son travail quotidien par la mesure d'alcool qu'il avait absorbé. Dans sa nouvelle position, il se livrait donc à son vice favori sans vergogne et sans honte. Il traînait après lui les habitudes engendrées par la pauvreté et fortifiées par les efforts mêmes qu'il avait faits pour secouer sa pauvreté. Sir Roger, on le voit, avait toutes les qualités nécessaires pour conquérir la richesse : il n'avait aucune des qualités requises pour donner une autorité morale à son titre, pour devenir la souche d'une nouvelle famille noble.

Sa fortune était créée cependant, son titre existait : pourquoi la maison de Scatcherd ne se fonderait-elle pas à la seconde génération? C'est ici que nous heurtons la véritable pierre d'achoppement contre laquelle viennent se briser les classes moyennes. Les qualités d'un homme comme sir Roger Scatcherd lui sont toutes personnelles et ne peuvent être communiquées. Aucune de ces qualités n'appartient à un ordre moral élevé, et ne peut servir à établir un lien traditionnel entre les générations. L'honneur, la piété et le renom chevaleresque peuvent bien passer de l'âme de l'aïeul dans l'âme des générations qui

lui succéderont, mais non l'âpreté au gain, l'énergie laborieuse et la puissance du calcul. Des qualités secondaires, pourvu qu'elles soient nobles, suffisent pour fonder une famille; des qualités éminentes, si elles sont d'un ordre matériel, n'y suffisent pas. Pour se convaincre de cette vérité, on n'a qu'à comparer l'ancienne bourgeoisie française à nos nouvelles classes moyennes. Certes nos anciens bourgeois étaient bien loin d'avoir le génie d'entreprise et l'invincible ardeur de nos modernes parvenus; les fortunes qu'ils amassaient avec leur industrieuse patience ne sauraient se comparer aux richesses que nos contemporains savent créer avec une rapidité miraculeuse, et cependant leurs familles se fondaient et duraient des siècles, tandis que nos modernes familles apparaissent sur l'horizon démocratique pour briller un instant comme un caprice des flots et pour disparaître à la première vague. C'est qu'autrefois il entrait dans la création d'une famille autant de qualités morales que d'énergie et d'activité pratique; la famille se fondait non par la transmission de la richesse, mais par la transmission d'une foule de vertus domestiques qui établissaient entre les diverses générations une étroite solidarité. Le fondateur d'une famille ne léguait pas à son fils l'énergie qui l'avait fait triompher dans les luttes de la vie — de telles qualités périssent avec la chair et le sang, elles ne peuvent se léguer, — mais il lui transmettait la piété religieuse qui l'avait soutenu et consolé, l'amour du foyer domestique, la ferme modestie d'une âme qui

avait cherché le bonheur plutôt que l'éclat, le légitime orgueil d'un homme qui était plus fier de sa vie laborieuse que de ses richesses. C'est que pour nos pères la fortune avait une signification morale : elle était non seulement la récompense, mais la représentation d'une vie active et patiente. De nos jours il n'en est pas ainsi : le père, en léguant sa fortune à son fils, ne lui lègue aucune des qualités par lesquelles il l'a créée. Cette fortune elle-même, au lieu d'être le fondement de sa maison, en devient la ruine. Rien n'est corrupteur comme la richesse soudainement acquise ; elle enfle le cœur d'orgueil, enseigne le dédain du travail, sollicite la satisfaction de tous les désirs. Aussi les parvenus ne résistent-ils pas généralement aux séductions qui l'accompagnent. Le but du père était de travailler à conquérir cette opulence qui lui semblait le bien suprême ; le but du fils, qui n'a besoin de rien conquérir, sera d'user et d'abuser de cette opulence. La dissolution d'un grand nombre de ces nouvelles familles commence donc dès la seconde génération.

Telle est l'histoire de la famille Scatcherd. Sir Roger avait un fils, Louis Scatcherd, qui possédait tous ses défauts et n'avait aucune de ses qualités. Il était la fidèle image des vices de sir Roger : il était, comme lui, grossier, brutal, et, quoique âgé de vingt ans à peine, il s'enivrait régulièrement dès le matin. La seule différence qu'il y eût entre l'ivrognerie du père et celle du fils, c'est que le père, né pauvre, avait pris l'habitude de s'enivrer avec de la vulgaire

eau-de-vie, tandis que le fils, né millionnaire, s'enivrait avec des drogues plus élégantes, mais encore plus funestes. Louis Scatcherd n'avait aucune idée morale : où les aurait-il puisées! Il n'avait aucun désir de s'instruire, et en effet pourquoi se serait-il instruit? Sa fortune lui tenait lieu d'instruction, et pour être baronnet il s'était donné la peine de naître. Un tel homme doit être inévitablement la proie de ses vices, et la famille des Scatcherd s'éteindra avec lui. La vieille aristocratie du Barsetshire est délivrée d'une concurrence redoutable : désormais les Courcy et le duc d'Omnium ne craindront plus de voir disputer à leurs candidats leurs sièges au Parlement. Le comté restera whig comme devant, et soumis aux anciennes influences. Quant à la fortune immense de la famille Scatcherd, à qui pourrait-elle mieux convenir qu'à un *squire* dont la fortune est entamée et dont la maison se lézarde? D'une manière ou d'une autre, ces richesses tomberont entre les mains de ce *squire*, qui en a tant besoin. C'est l'histoire de la famille des Gresham. Tant que Marie Thorne n'avait été que la nièce du docteur, les Gresham s'étaient opposés de toutes leurs forces à son mariage avec le jeune Frank; mais lorsqu'elle eut hérité des millions des Scatcherd, ils commencèrent à soupçonner que ce mariage, loin d'être une mésalliance, ferait au contraire le plus grand honneur à leur maison, qu'il la relèverait. A la bonne heure! L'orgueil n'est une vertu profitable qu'autant qu'il est contre-balancé par l'intérêt bien entendu, et qu'il sait fléchir à propos.

S'il est une conclusion qui ressorte du récit de M. Trollope c'est celle-ci : l'aristocratie anglaise est celle qui a le mieux connu et pratiqué l'art des mésalliances, grand art en effet, qui explique et le rôle historique de l'aristocratie anglaise, et son importance politique, et sa stabilité sociale ! Cet art de la mésalliance lui a procuré deux bienfaits inestimables, la popularité et une quasi-perpétuité. Par là elle a trouvé le moyen d'intéresser à sa conservation toutes les classes de la société et de faire travailler à son profit toutes les énergies de la nation. C'est pour doter ses filles et marier ses fils, c'est pour réparer ses châteaux et arrondir ses héritages que les bourgeois anglais travailleront sans relâche. L'aristocratie anglaise est devenue ainsi plus qu'une institution politique, plus qu'une classe sociale : elle est devenue le désir, la passion, et, pour tout exprimer d'un mot, l'*aspiration* de la nation tout entière. Certes quiconque observera dans les détails la pratique de cet art des mésalliances y découvrira, comme M. Trollope, bien des vilenies, bien des cupidités; mais si, oubliant les détails, on se borne à constater les résultats obtenus, on ne peut qu'en admirer la grandeur et l'importance. Sans doute il est risible, pour le moraliste en belle humeur, de voir un bourgeois travailler toute sa vie afin d'arriver à enrichir un lord, et de voir un lord assouplir son orgueil et caresser les vanités d'un bourgeois afin de réparer son héritage croulant. Cependant c'est au moyen de ces rouages misérables

que s'est formée la solidarité des classes, et que s'est établi ce que nous avons appelé la franc-maçonnerie de la société anglaise. M. Trollope nous montre ces rouages à l'œuvre. Il s'amuse de ces cupidités, il rit de bon cœur de ces manèges. Oserait-il les blâmer et les condamner absolument? Non certes, car malgré sa discrétion railleuse, et quoiqu'il évite avec le soin le plus vigilant de formuler une conclusion, il est un sentiment qui s'échappe de ses romans et qu'on peut traduire ainsi : il ne lui déplaît pas de voir un lord s'abaisser pour saisir une proie dorée et s'humilier pour éviter la ruine; mais il lui déplaît moins encore de voir un bourgeois s'offrir volontairement pour être cette proie, et mordre à l'hameçon aristocratique. L'un s'abaisse, l'autre s'élève, et l'égalité trouve son compte à cette transaction.

Abandonnons le monde aristocratique maintenant que nous sommes à peu près certains qu'il ne court aucun danger sérieux, et que nous connaissons les ressources dont il dispose pour réparer ses désastres. Transportons-nous dans le monde clérical qui vit autour de la cathédrale de Barchester. M. Trollope, dans son premier roman intitulé *The Warden*, nous a familiarisés depuis longtemps avec les personnages de l'Église anglicane; quelques-uns des acteurs de son nouveau récit sont donc pour nous de vieilles connaissances. Nous connaissons le révérend Septimus Harding, cet honnête homme qui met dans la poche de ses enfants le bien des pauvres avec la plus parfaite innocence; nous connaissons sa fille, la

charmante Éléonore Bold, qui faillit être victime de l'intégrité radicale de son fiancé John Bold, et son gendre, l'archidiacre Théophile Grantley, fils de l'évêque de Barchester, type de pharisien accompli, partisan indomptable de la haute Église et belliqueux défenseur des privilèges du clergé. M. Trollope semble avoir moins de bienveillance pour l'Église que pour l'aristocratie. Il insiste avec une complaisance malicieuse sur les plus légers délits de ses *clergymen*, il aime à les surprendre en flagrant péché, à deviner leurs mauvaises pensées, à suivre les menées tortueuses de leurs ambitions. L'impression qui résulte de cette fine analyse n'est cependent pas une impression de scandale, c'est une impression d'étonnement. Ces personnages nous choquent quand nous pensons qu'ils exercent un ministère religieux et qu'ils mêlent à leurs fonctions sacrées tant de mondanité, d'ambition temporelle, d'amour du plaisir et des bonnes choses de ce monde; mais nous avons rarement l'occasion de faire cette réflexion. Pendant trois longs volumes, nous vivons au milieu d'un monde composé d'ecclésiastiques, sans entendre parler de la religion et des choses divines. Évêques, doyens, chapelains, archidiacres ne s'entretiennent entre eux et ne nous entretiennent que des biens de la terre, des plaisirs mondains et des médisances de la société. — Quel sera leur nouveau doyen? M. Harding restera-t-il gouverneur d'*Hiram's Hospital*? Est-il vrai que M. Slope, le chapelain, soit devenu amoureux de la signora Neroni, une jolie femme coquette, qui, pour

comble d'horreur, est une femme mariée? On dit que mistress Éléonore Bold a réussi à inspirer à M. Arabin une tendre inclination. Le nouvel évêque, M. Proudie, voudrait bien conférer le bénéfice vacant à M. Harding; mais l'évêque n'est pas tout à fait maître chez lui, et mistress Proudie a juré que le bénéfice serait donné à M. Quiverful, qui est si pauvre et qui a quatorze enfants! Voilà quelques-uns des thèmes ordinaires de la conversation. De religion, de doctrine, à peine un mot çà et là. Un des axiomes les plus judicieux du dandysme transcendent, c'est qu'un homme n'est parfait qu'autant qu'il est parvenu à effacer en lui toutes les traces de sa profession et de son origine. Les dignitaires anglicans de M. Trollope sont donc des *gentlemen* accomplis, car on ne devinerait jamais à leurs allures qu'ils sont des ministres de l'Église, si leur carte de visite ne nous l'apprenait pas. On dirait une société de gentilshommes qui, par une fantaisie assez bizarre, se sont avisés de jouer un roman ecclésiastique, comme au XVIIe siècle la haute société s'amusait à jouer des romans pastoraux. Leurs titres et leurs fonctions ressemblent à une décoration, à un costume artificiel, comme la houlette et les rubans de la pastorale. Le roman ecclésiastique que jouent ces personnages déguisés en *clergymen* n'est pourtant pas précisément une idylle, quoique les soupirs, les intrigues et les *flirtations* n'y manquent pas; c'est une sorte d'imbroglio réaliste *à l'anglaise*, où des convoitises très positives poursuivent des biens très matériels. Tout

est mis au service de ces convoitises, même un sermon, même un pamphlet religieux, si bien qu'on croirait voir les personnages du *Lutrin* de Boileau représentant une comédie de M. Scribe. Le royaume de l'Église est de ce monde, sinon le royaume du Christ, et les dignitaires de Barchester font de leur mieux pour le prouver. Entrons, avec l'auteur de *Barchester Towers*, dans l'intimité de quelques-uns de ces personnages, ils rectifieront quelques-unes de nos idées sur le caractère ecclésiastique, et nous prouveront qu'on peut être à la fois ministre de Dieu et homme d'affaires consommé.

Le vieil évêque de Barchester vient de mourir, et son fils, l'archidiacre Théophile Grantley, n'est pas tellement abîmé dans sa douleur qu'il n'ait le temps de penser à ses intérêts personnels. C'est lui qui doit être le successeur de son père, car le premier ministre est partisan de la haute Église, à laquelle appartient l'archidiacre. Il a donc envoyé un message à Downing street aussitôt après la mort de l'évêque; mais à peine le message est-il parti, qu'arrive une sinistre nouvelle qui ajoute encore à la douleur légitime du docteur Grantley : le ministère est renversé. Malheureux archidiacre ! avoir en un même jour à pleurer la perte de son père et à trembler que la partie la plus importante de son patrimoine, l'évêché, ne lui échappe ! Et l'évêché lui échappera. Le nouveau ministre appartient au parti évangélique et nommera le docteur Proudie, un des membres distingués de ce parti. A cette nouvelle, la rage du docteur Grantley

s'exhale en imprécations et presque en blasphèmes. Le docteur se met à haïr le nouvel évêque d'une haine très compliquée. Il le hait parce qu'il lui a dérobé son héritage ; il le hait parce qu'il est hostile au parti de la haute Église; il le hait enfin parce qu'il n'est pas un *gentleman*. Les questions de doctrine et les nuances religieuses lui sont fort indifférentes, mais non les manières et l'éducation. La première vertu d'un ecclésiastique, ce n'est pas d'être pieux, savant, dévoué à son ministère, c'est d'être un *gentleman*. Haute Église, basse Église, ces mots ne représentent pas aux yeux du docteur deux systèmes différents, mais deux classes d'hommes distinctes. La haute Église est le parti naturel des gentilshommes, le parti évangélique est le parti des gens mal nés. C'est un scandale qu'un évêque appartenant au parti de la basse Église ; il attribuera au sentiment religieux plus de valeur qu'aux fonctions sacerdotales, parlera de réformes à introduire, d'écoles du dimanche à établir, supprimera la musique religieuse à l'office divin. C'est le renversement de la hiérarchie anglicane ; autant vaudrait donner l'évêché à un dissident. Un évêque de ce genre est traître envers l'ordre auquel il appartient, car, sans le vouloir, il ferait supposer que la religion est supérieure au prêtre, et la foi à la hiérarchie, tandis qu'au contraire la hiérarchie est nécessaire à la foi, et le prêtre est l'interprète de la religion. La doctrine n'est rien que par le prêtre, et par conséquent le prêtre est tout. Quiconque dira le contraire est non seulement un impie, mais, ce qui est

bien plus grave, un homme mal né. Telles étaient les opinions du docteur Grantley sur la religion. A ces opinions il joignait certains principes pratiques qui n'étaient pas précisément inspirés par l'esprit évangélique : par exemple, que l'autel doit non seulement faire vivre le prêtre, mais l'entourer d'opulence et de luxe, et que c'est pure duperie que d'abandonner aux païens du monde les avantages du confort, de la bonne chère et de l'élégance. Le docteur se connaissait en vins exquis, en mets recherchés, en décorations intérieures, en ameublements. Un petit détail suffira pour faire comprendre la nature de ce dandysme ecclésiastique : pour rien au monde, il n'eût dîné sur une table ronde, meuble qui, selon ce gentilhomme clérical, ne pouvait convenir qu'à un *cockney* enrichi ou à un dissident. Un autre de ses principes était qu'on devait haïr ses ennemis de toute son âme, ne jamais leur faire quartier, même quand ils demandaient merci, et n'abandonner la partie que lorsqu'ils étaient exterminés. Cependant le docteur Grantley était, malgré ses vices mondains et peut-être à cause de ces vices, exempt du vice clérical par excellence, la tartuferie ; c'était un mondain, ce n'était pas un cuistre ; c'était un pharisien peut-être, ce n'était pourtant pas un hypocrite.

L'antagoniste apparent de l'archidiacre était ce docteur Proudie, qui lui avait soufflé le patrimoine épiscopal ; mais son ennemi véritable était M. Slope, le chapelain de l'évêché. Du docteur Proudie il n'y a rien à dire, sinon qu'il était de la dernière insigni-

fiance. Il n'était évêque que de nom; l'évêque véritable était sa femme, mistress Proudie : c'était elle qui distribuait les bénéfices, nommait aux emplois vacants. Lorsqu'il voulait disposer de la moindre charge dans son diocèse, il le faisait subrepticement, en cachette, comme un délinquant honteux ou un esclave qui profite de l'absence de son maître. Un geste de colère de mistress Proudie le faisait rentrer sous terre; un mot de tendresse lui arrachait toutes les concessions qu'elle désirait. Plusieurs fois M. Proudie avait essayé de secouer ce joug féminin, et il avait même formé à cet effet une ligue avec son chapelain! mais hélas! le chapelain ne passait pas la nuit dans la chambre de l'évêque, et il avait la douleur de voir rompre tous les matins les filets qu'il avait tendus la veille. Ce chapelain était, après mistress Proudie, le personnage important de l'évêché. M. Slope n'était pas un *gentleman*, mais un croquant de la pire espèce. L'hypocrisie avait pénétré toutes les parties de son âme et de son corps; il était comme saturé de cafardise. Son regard était hypocrite, sa démarche était hypocrite, ses paroles n'exprimaient qu'assurances hypocrites. Ses mœurs étaient pures et cependant comme infectées de vice; il ne mentait pas, et cependant son langage n'était jamais sincère. Il appartenait au parti de la basse Église, et il connaissait à fond tous les manèges et tous les stratagèmes des intrigants de ce parti. Il savait que la puissance véritable du prêtre n'est pas dans l'église, mais au foyer domestique, qu'elle n'est pas dans la

pompe extérieure, mais dans la direction des cœurs. Il tonnait contre les idolâtries introduites dans le culte par les *high churchmen*, contre la musique religieuse, contre les autels trop ornés; au fond, s'il eût dit sincèrement sa pensée, il aurait déclaré que c'étaient là de pauvres moyens de parler à l'imagination et d'étendre la puissance de l'Église : on servait bien plus sûrement l'influence du clergé en flattant les lubies d'une vieille fille dévote, en adressant de timides compliments aux veuves, en caressant les enfants. M. Slope était passé maître dans cet art de la prédication à domicile, de la conversation dévote, de la galanterie cléricale. Aussi ce personnage, qui, à première vue, était odieux à tous les hommes, trouvait-il des défenseurs charitables et quelquefois ardents dans le camp féminin. Le sentiment qu'il inspirait aux femmes n'était cependant pas la sympathie, mais une sorte de pitié. Comme tous les hommes l'attaquaient, les femmes se croyaient obligées de prendre sa défense et de réparer les injustices du sexe fort; mais M. Slope, comme il arrive souvent aux intrigants rusés, s'abusait sur la nature du sentiment qu'il inspirait, et se prenait lui-même dans ses propres pièges. Il essayait d'exploiter à son profit cette compassion sympathique, où il croyait trouver un commencement d'affection, et, révélant ainsi son odieuse nature, détruisait en un instant la bienveillance dont il était l'objet. Il était astucieux et perfide; mais sa cupidité gloutonne et empressée lui faisait perdre invariablement le fruit de ses ruses. Il se

précipitait sur chaque occasion qui se présentait; il faisait mieux, il étendait le bras et ouvrait la main longtemps d'avance pour la saisir au moment où elle passerait. C'est ainsi qu'il lui arriva une fois de solliciter la place de doyen de Barchester quinze jours avant que le doyen fût mort. C'est ainsi qu'il perdit la confiance de mistress Bold pour avoir insinué des propositions de mariage avant d'être sûr des dispositions du cœur de la veuve. C'est ainsi encore qu'il perdit la protection de mistress Proudie pour avoir voulu soustraire intempestivement l'évêque au joug de sa femme. Toute son habileté ne pouvait dissimuler la bassesse de ses instincts, et cet homme, dont tous les instants étaient employés à duper ses semblables, ne parvenait en dernier résultat qu'à se duper lui-même. C'était un publicain qui avait été longtemps au service des pharisiens.

Les Stanhope n'étaient ni publicains, ni pharisiens; c'étaient de purs mondains, baptisés dans l'Église anglicane, et qui ne valaient guère mieux que de simples gentils non convertis. Figurez-vous, si vous pouvez, tous les scandales et toutes les habitudes païennes de la Babylone abhorrée des puritains transportés dans le foyer d'un grand dignitaire de l'Église. Le père, M. Stanhope, cumulait plusieurs emplois et trouvait moyen de n'en remplir aucun. Profitant de la faiblesse du dernier évêque, il avait vécu en Italie avec sa famille presque sans interruption pendant les quinze dernières années, et avait oublié, au milieu des musées

et des palais païens, ses devoirs et presque son éducation. Se rappelait-il sa liturgie, et était-il capable encore de célébrer l'office divin? c'était une question controversable. M. Stanhope était le plus indolent des hommes, et quand il sortait de son indolence, c'était pour entrer dans des accès de colère furieuse, fort impuissants à réparer les désastres qu'il n'avait pas eu la force de prévenir. Les désastres, en effet, pleuvaient sur la famille. Quoique la fortune de sa femme fût considérable et que son revenu annuel dépassât la somme énorme de trois mille livres sterling, il avait descendu, sans y songer, les degrés qui conduisent au gouffre de la dette, si bien qu'il était probable que cet homme opulent laisserait ses enfants à peu près sans ressources. C'étaient là de grands soucis, mais tous les soucis s'évanouissaient, pour M. Stanhope, en présence d'une table bien servie, car il avait au plus haut degré ce vice qui s'allie à la paresse, la sensualité. Mistress Stanhope était une femme naturellement vaine et mondaine, que le *far niente* de la vie italienne avait encouragée dans ses défauts. Le rien faire était pour elle le seul état désirable dans la vie. Du gouvernement d'une maison, elle ne comprenait que la décoration intérieure, les détails de luxe et de confort. Le chef véritable de la famille était Charlotte, la fille aînée, personne active, diligente et coupable, qui avait encouragé les folies des siens, afin de conserver la direction suprême du ménage; mais à l'exception de Charlotte les enfants

dépassaient encore en excentricité vicieuse leurs excentriques parents.

Madeline Stanhope, la seconde fille, avait fait son éducation en Italie, dans les salons de Milan, dans les villas du lac de Côme, dans les bals de Florence, dans les théâtres de Naples. Elle unissait à une beauté surprenante un cœur sec et une âme vide. Elle avait donc passé sa jeunesse à donner des tentations aux hommes et à désespérer par ses coquetteries ses nombreux admirateurs. Elle avait été la cause volontaire de duels nombreux qui flattaient sa vanité cruelle, et s'était acquis une réputation très méritée d'immorale légèreté. De brillants cavaliers avaient plus d'une fois recherché sa main, et elle les avait renvoyés humiliés ou désespérés; mais, comme il arrive d'ordinaire, elle finit par choisir le plus indigne de ses adorateurs. Elle épousa un aventurier italien, capitaine dans la garde papale, moitié soldat, moitié espion, nommé Paolo Neroni. Après six mois de vie conjugale à Rome, elle revint chez ses parents, sans autre bagage que les vêtements qu'elle portait sur elle, mais infirme pour le reste de ses jours. On présuma, car elle n'osa pas avouer la vérité et on n'eut pas le courage de la lui arracher, que les brutalités de son mari n'avaient que trop vengé les nombreuses victimes qu'avaient faites ses anciennes coquetteries. Dès lors on n'entendit plus parler du signor Neroni, et la signora resta à la charge de ses parents. Les leçons de la Providence avaient été perdues pour elle, et cet accident affreux ne l'avait pas rendue

meilleure. Toujours belle malgré ses infirmités, elle trônait sur le sopha qu'elle ne quittait plus, et se plaisait encore à émouvoir et à torturer les cœurs qui l'approchaient.

Le jeune frère de Madeline, Ethelbert, lui ressemblait presque en tout point. Il était comme elle léger, vaniteux et coquet, mais exempt de méchanceté. Ses nombreuses sottises ne faisaient tort qu'à lui-même. Depuis longtemps, il avait dépassé l'âge de la première jeunesse, et il en était encore à faire choix d'une profession. Il avait été élevé pour l'Église, ne s'était senti aucun goût pour la vocation ecclésiastique, et s'en était allé achever ses études dans une université allemande, d'où il avait rapporté toute sorte de notions fantastiques inconnues en Angleterre. Il essaya de l'étude du droit, s'en dégoûta bien vite, et résolut de se faire artiste. Il partit pour l'Italie, et quelque temps après son départ étonna sa famille en lui écrivant qu'il avait embrassé le catholicisme, qu'il était protégé par les jésuites, et qu'il allait partir pour la Judée comme membre d'une mission chargée de convertir les Juifs. Ce furent les Juifs qui le convertirent. Il embrassa le mosaïsme, et annonça à ses parents qu'ils recevraient la visite d'un prophète juif qui l'avait traité avec bonté en Palestine. Le prophète vint en effet à la villa Stanhope, s'y établit contre le gré des habitants, et déclara qu'il ne partirait pas avant d'avoir touché l'argent qu'il avait prêté à Ethelbert. Le mosaïsme n'avançant pas la fortune de ce dernier, il revint à la religion

de ses pères. Lorsque sa famille fut de retour en Angleterre, Ethelbert songea de nouveau à entrer dans les ordres; mais cette pensée n'était pas plus sérieuse que les autres, et il continua à vivre dans la fainéantise, le dilettantisme et les *flirtations*. Il aimait à étonner par la singularité de ses vêtements et à bouleverser les idées de ses interlocuteurs. Il faisait la cour à toutes les femmes indistinctement, sans aucun scrupule de conscience et sans souci des conséquences que sa légèreté pouvait entraîner. Dépourvu de préjugés en même temps que de moralité, il n'avait aucun respect pour le rang et aucune aversion pour la mauvaise compagnie. Souple, familier, il étonnait plus qu'il ne choquait, plaisait souvent et ne scandalisait jamais.

Que pensez-vous de cette famille de hauts dignitaires de l'Église anglicane? Madeline Stanhope est-elle la fille d'une danseuse ou la fille d'un *clergyman*? Ethelbert est-il un dandy dilettante ou un candidat aux ordres sacrés? Et M. Stanhope lui-même est-il autre chose qu'un vieux pécheur mondain endurci dans sa frivolité? Ce qui frappe en effet dans tous ces personnages du roman de M. Trollope, c'est qu'à l'exception de M. Slope, ils n'ont aucun des vices de leur profession; ils n'ont que des vices laïques. Les meilleurs ont les faiblesses de bons pères de famille comme M. Harding, ou les faiblesses de maris bornés et domptés comme l'évêque Proudie. L'archidiacre Grantley est un type d'ambitieux; mais il est audacieusement ambitieux à la manière laïque, et non

sournoisement ambitieux à la manière ecclésiastique. Les pires de tous, les Stanhope, sont gangrenés de vices, mais de vices mondains. La famille et le monde occupent tous leurs soucis; de l'église il est à peine fait mention. On discute des questions d'héritage et d'intérêt, on agite des projets de mariage, et l'amour remplit tout le temps que l'ambition laisse inoccupé. Cet esprit finit par gagner même ceux qui ont considéré leurs devoirs comme incompatibles avec la vie du siècle; il suffit du regard d'une femme pour changer les dispositions de leur cœur, car les femmes sont aussi puissantes dans ce milieu ecclésiastique que dans la société la plus laïque. Elles commandent comme mistress Proudie, ou laissent agir paisiblement leur influence inévitable comme Éléonore Bold, ou induisent les cœurs en tentation comme la signora Neroni. Ces personnages se prennent d'ailleurs pour ce qu'ils sont, ne font jamais un retour sur eux-mêmes, et n'ont aucune aspiration vers la sainteté. Ils sont mondains sans peur et sans reproche, et ne craignent qu'une puissance, la presse; le *Jupiter* seul (lisez le *Times*) a le privilège de les faire trembler. Il est impossible d'imaginer des types qui soient plus éloignés du caractère sacerdotal. On voit bien qu'ils sont appelés doyens, chanoines, recteurs; mais on a envie de se demander si ce ne sont pas simplement des titres honorifiques ou des titres académiques conférés à des *scholars*.

Les romans de M. Trollope n'attaquent aucun point de doctrine et de principe. Il n'est pas fait une

seule fois allusion aux dogmes anglicans, et nous pouvons supposer que l'auteur est assez indifférent à cet endroit; mais ils attaquent la hiérarchie, et dans l'Église anglicane le point essentiel, important, n'est pas le dogme, c'est l'organisation ecclésiastique. Nous ferons comme M. Trollope; nous nous garderons de rechercher si l'Église anglicane est ou non fondée sur des bases logiques, et nous nous en tiendrons à cette question des mœurs mondaines dans le haut clergé anglican, que le romancier a si bien mise en lumière. La peinture de ces mœurs singulières et si contraires à toutes nos idées fait naître en nous un sentiment que nous donnerons au lecteur, non comme une opinion, mais comme une simple impression. La question du célibat ecclésiastique et du mariage des prêtres a été agitée bien souvent depuis trois siècles, sans que les partisans du célibat ou du mariage aient pu parvenir à convaincre les personnes impartiales et réellement éclairées. A notre avis, les partisans de l'une et l'autre opinion ont également d'excellentes raisons à leur service. Quel homme de bon sens pourrait trouver quelque chose à reprendre au mariage des prêtres? Mais d'un autre côté quelle imagination élevée et quelle âme délicate oserait prendre parti contre le célibat ecclésiastique? Le mariage des prêtres n'a rien qui répugne au bon sens et à la raison, car le mariage est fondé sur la nature, il est favorable aux bonnes mœurs, il est compatible avec les devoirs de toutes les professions. En revanche, le célibat

répond à toutes les idées que nous nous formons du caractère sacerdotal; il répond à un idéal de vie sainte, alimentée par l'unique pensée de Dieu, tirant son unique bonheur de Dieu et non de la créature. N'y aurait-il pas moyen cependant d'expliquer cette contradiction? Le célibat, qui plaît beaucoup à l'imagination, est combattu par le bon sens, car le célibat ecclésiastique requiert également de tous les hommes qui l'embrasseront les vertus les plus ascétiques, tandis que le mariage n'exige que les vertus ordinaires de l'honnête homme. Il est assez difficile d'admettre que tous les hommes qui feront vœu de célibat seront tous également saints. C'est trop exiger que d'exiger d'un ministre de village les vertus d'un ascète; il n'a que faire de ces vertus pour remplir ses humbles devoirs. Le mariage lui sera très salutaire, car il le rapprochera de ses paroissiens, lui fera mieux comprendre les difficultés de leur existence, lui donnera plus d'autorité pour les conseilller et les exhorter. Le mariage des simples prêtres n'a donc rien que le bon sens ne puisse approuver; mais la question change beaucoup lorsque, des rangs obscurs du clergé populaire, on s'élève vers les plus hauts échelons de la hiérarchie. L'imagination se prête malaisément à admettre le mariage des princes de l'Église. Il est choquant de penser que les successeurs des apôtres unissent la direction des âmes au gouvernement d'un ménage. Les devoirs d'un évêque sont de l'ordre le plus élevé, et cette fois les vertus d'un ascète y semblent à peine

suffisantes. C'est en vain que le bon sens essaierait de protester, et de dire qu'après tout un évêque n'est qu'un homme comme un simple ministre; l'imagination, plus sensée cette fois que le bon sens, répond que les fonctions épiscopales ne peuvent s'accorder qu'avec une vie de sainteté, ou tout au moins qu'avec une vie dégagée des préoccupations mondaines et des détails mesquins que le mariage entraîne nécessairement avec lui. Un simple ministre, marié ou non, deviendra difficilement un mondain ; sa position modeste le protège contre de pareils écarts : mais un évêque marié, par sa position élevée, en devient nécessairement, fatalement un. Ce sera peut-être un homme vertueux et accompli, mais à coup sûr le *gentleman* dominera en lui le prêtre. Aussi nous a-t-il toujours semblé que la meilleure organisation ecclésiastique était peut-être celle de l'Église russe, qui permet le mariage aux simples prêtres, et qui exige que les évêques soient tirés du clergé régulier et aient mené la vie ascétique. Dans une telle organisation, le mariage et le célibat sont en parfait accord avec les fonctions que le prêtre doit remplir et le caractère dont il est investi.

Les romans de M. Trollope, quoique l'auteur s'abstienne soigneusement de toute opinion tranchée, et qu'il évite autant qu'il est en lui de discuter, soulèvent, on le voit, plus d'une question. M. Trollope est un écrivain satirique, ce n'est pas un pamphlétaire. Il a considéré le spectacle de l'Angleterre contemporaine avec des lunettes de radical, mais sans

passion, et il a raconté ce qu'il avait vu : une aristocratie envahie par le flot croissant de la démocratie, se défendant habilement encore contre cette marée envahissante par des digues et des canaux, et en détournant au besoin les flots pour engraisser ses propres terres; des classes moyennes de plus en plus nombreuses, s'élevant en richesse et en puissance, mais rapidement épuisées par les efforts mêmes qu'elles font pour s'élever, se fondant avec l'aristocratie, et la renouvelant jusqu'à ce qu'enfin elles l'aient entièrement transformée; un haut clergé mondain, politique, sans esprit chrétien, sans doctrines précises, espèce de féodalité cléricale qui reste debout non comme une institution religieuse, mais comme une institution sociale. Voilà ce qu'il a vu, ce qu'il a raconté avec toute sorte de réticences polies, et en s'abstenant malicieusement de formuler aucune conclusion. Nous ferons comme lui. Les conclusions qu'on pourrait tirer de pareils livres seraient téméraires, et risqueraient fort de recevoir un démenti des événements. On doit les lire, non dans la pensée de s'éclairer sur l'avenir de l'Angleterre, mais pour mieux apprendre à en connaître le présent; ils peuvent servir comme de bornes milliaires, pour indiquer le chemin parcouru par la société anglaise depuis l'ère des réformes, et pour montrer la direction qu'elle va suivre; mais ils n'ont pas la prétention de dire avec quelle vitesse cette société continuera son voyage, ni quel sera le terme où il prendra fin.

Octobre 1858.

LE

ROMAN RELIGIEUX

III

CHARLES KINGSLEY

(WESTWARD HO!)

LE

ROMAN RELIGIEUX

III

CHARLES KINGSLEY

Nous avons une prédilection particulière pour e XVIe siècle. De tous il est le plus grand. Il est celui qui présente l'ensemble le plus imposant, il est celui qui renferme le plus grand nombre de hautes individualités, il est même, à notre avis, celui qui honore le plus la nature humaine. C'est le siècle qui contient les origines du monde moderne, et c'est celui qui a le plus fait pour l'établir. Nous avons peine à concevoir comment, dans un si court espace de temps, ont pu être accomplies tant de grandes choses, comment deux ou trois civilisations merveilleuses ont pu briller d'un éclat aussi splendide et s'éteindre, comment tant d'États qui n'existaient pas encore ont pu se former, tant de découvertes se faire, tant de hardis contrastes se déployer librement, et comment la même durée a pu comprendre la renaissance et la réforme, l'épanouissement magnifique

de l'Italie et la conquête du nouveau monde, la suprématie héroïque de l'Espagne et la formation des États protestants, Machiavel et Luther, Calvin et Loyola, Michel-Ange et Shakspeare. Tant de fécondité effraie et embarrasse, et l'œil s'éblouit à suivre ce panorama magique où passent avec une rapidité invraisemblable et revêtues de couleurs violentes, crues, infiniment variées, intensément lumineuses ou sombres, les scènes les plus diverses. Voici les forêts de l'Amérique, où les hardis Espagnols s'enfoncent pour quelque périlleuse *jornada*, poursuivant, aidés de leurs dogues, les sauvages enfants de cette terre et les chassant de leurs verts abris. Voici l'impitoyable Cortez, le cruel Pizarre, le hargneux Almagro, conduisant au pillage, du Mexique au Chili, leurs bandes d'aventuriers aux consciences sans scrupule que trouble seul le fantôme de l'or. Plaines sans fin, sol brûlant, forêts périlleuses, temples détruits, palais pillés, vastes carnages, sacrifices humains, moines mêlés aux guerriers, vieilles dynasties et royaumes sauvages qui s'écroulent, quel est le poète dont la surprenante imagination a conçu ce tableau! La scène change, et Michel-Ange, dans un paisible atelier, taille les figures du tombeau de Jules II, ou bien Charles-Quint ramasse le pinceau de Titien. Entendez-vous les cris des Morisques dans l'Alpujarra, les interrogatoires du saint-office dans les demeures des Juifs, les sentences prononcées par le duc d'Albe? Cependant, l'âme ardente de Thérèse d'Avila exhale au fond d'un

cloître ses désirs de mystique perfection, et un héroïque mendiant écrit le livre le plus gai et le plus triste qui ait été jamais écrit. Les petites cours italiennes où l'Arioste compose ses chants, et qui causent le malheur du Tasse, sont des prodiges d'élégance, de raffinement, de goût et d'intelligence, et en même temps à Münster une cour sauvage s'établit où le cannibalisme apocalyptique règne et domine. Pendant que les seigneurs italiens se débarrassent élégamment de leurs ennemis par le poison ou la main stipendiée d'un *bravo*, le roi des anabaptistes mène le chœur des danses sanglantes autour des cadavres encore chauds de ses maîtresses et de ses partisans. Quelle scène nocturne que l'égorgement de la Saint-Barthélemy! Ceux qui aiment les émotions violentes ne peuvent rien désirer de mieux. Le tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois, les cyniques bons mots de Besme, Charles IX sur le balcon, l'aubépine du cimetière des Innocents, la circulaire du lendemain du massacre, tout cela porte un caractère exceptionnel, et peut exprimer la perfection de l'atroce, car c'est un des plus singuliers privilèges du XVIe siècle que d'exprimer plus complètement qu'aucun autre siècle le bien et le mal, la vertu et le crime, et même les simples accidents naturels. C'est ainsi que ceux mêmes qui peuvent se rappeler Trafalgar, ou qui ont un goût particulier pour les scènes maritimes, avoueront sans peine que le désastre de l'Armada est l'idéal du genre.

La force et la couleur, tels sont les premiers

caractères du XVIe siècle, les plus sensibles, ceux qui frappent immédiatement l'œil du premier venu. Le second caractère de ce siècle, c'est la grandeur. Tout y est démesuré, rien n'y est mesquin ni vulgaire. Les contrastes les plus étonnants se développent en même temps dans les mêmes âmes. Barbares et souvent pleins de vices, les hommes du XVIe siècle sauvent ces imperfections par un raffinement, une élégance et une fierté d'allures qui sont presque inexplicables. Celui qui commet un crime digne du plus vulgaire scélérat est en même temps un gentilhomme d'une vie exquise et d'une incontestable grandeur d'âme. Ils rachètent tous leurs défauts par une sincérité et une naïveté que l'on n'a plus retrouvées depuis. Sans doute leurs actes nous étonnent et nous effraient, mais il est remarquable cependant que leurs pires forfaits ne nous enlèvent aucunement la haute opinion, l'estime et l'admiration que nous avons pour eux. Qui oserait traiter les ducs de Guise, coupables de tant d'actes ambitieux, de tant d'intrigues sanguinaires, de tant de projets patricides, comme de vulgaires criminels? Qui oserait prononcer un mot contre les vertus de Calvin malgré le procès de Michel Servet et les persécutions contre le parti des libertins? Ignace de Loyola a été pour la société moderne la source de bien des embarras : qui oserait lui contester le titre de héros, même de saint? Tous ont l'excuse suprême qui rachète les péchés et les crimes, ils sont naïfs et naturels. Chez eux, rien d'alambiqué, de sophistique, de systématique; ils

suivent leurs instincts bons et mauvais, et écoutent les voix intérieures que la nature fait parler en eux. De là une grâce, une beauté et une force singulières qui enveloppent toutes leurs actions et toutes leurs paroles, grâce, beauté et force toutes morales et individuelles, et qui ne doivent rien à la civilisation et à la société extérieures.

Si l'on veut se faire une idée de la nature humaine à cette époque, on n'a qu'à opposer au XVIe siècle le XVIIe, qui en est la contre-partie. Les vertus des hommes du XVIIe siècle se rapportent toutes à la société extérieure et n'ont qu'elle pour but. Le gouvernement de Richelieu et le règne de Louis XIV ont tout changé. On commence à s'inquiéter beaucoup plus de la *civilisation* que de la foi, de la *société* que de la vie, d'un but politique et temporel que d'un but idéal et éternel. Avec ces préoccupations mesquines, l'âme de l'homme s'est rapetissée et n'a plus cette majesté naturelle qu'elle avait au siècle précédent, où d'humbles moines, de pauvres prêtres, des aventuriers sans sou ni maille, de simples bourgeois pensaient et parlaient comme des rois. Le courtisan a remplacé ce roi naturel. Des règles ont été créées, qui ont établi les lois de ce qui est permis et de ce qui ne l'est pas. Des gens d'un esprit délicat, raffiné, ont fait un code de ce qui est convenable et de ce qui ne l'est pas. La nature, au lieu de couler librement, a dû circuler par mille canaux artificiels. Il y a des formules pour la politesse, des formules pour l'amour, des formules pour l'amitié, des formules même pour la religion.

On n'est pas seulement malade ou bien portant selon les règles, comme le disait Molière; on est poli selon les règles, religieux selon les règles, amoureux selon les règles. Une société charmante, expression délicate et raffinée de l'esprit français, s'établit; mais avec elle commence le règne de l'artificiel et du factice. Adieu maintenant pour jamais à ces expressions spontanées du courage, de l'amour, de la religion, qui se déployaient avec des couleurs si splendides, et éclataient avec des mouvements si irrésistibles! L'âme a trouvé son tyran, et le règne de la société commence à peser de tout son poids sur l'individu.

Oui, voilà la vraie raison pour laquelle le XVIe siècle a tant de grandeur et tant de confusion en même temps. Libre pour la première fois depuis des siècles, débarrassée du lourd fardeau du moyen âge, non encore enlacée dans les pièges, les trappes et les filets de la bureaucratie, du gouvernement et des mœurs conventionnelles modernes, l'âme humaine s'ouvre, s'étend à l'infini, aspire violemment toutes les émanations de la terre, désire et pressent toutes les splendeurs divines, s'abandonne à toutes ses ardeurs. On n'a pas encore inventé ces conventions, plus mortelles pour elle et surtout plus efficaces que ne le furent jamais les inquisitions et les tortures. L'âme ose tout et exprime avec une candeur d'enfant ce qu'elle a osé, elle ne se connaît point de contrôle. Je sais la grande objection, les hommes du XVIe siècle sont barbares. Oui certes, et même ils nous suggèrent cette réflexion qui pourra surprendre, mais qui n'en

est pas moins vraie : qui sait exactement quelle dose de barbarie doit entrer dans la nature humaine pour qu'elle soit parfaite? Ce qui est certain, c'est qu'il est aussi essentiel qu'il y ait en nous un peu de la nature du barbare qu'il est essentiel qu'il y ait de la soude dans notre sang et du sel dans nos aliments. Par barbarie, nous entendons la domination des forces instinctives qui sont en nous, sans souci des règles établies. Cet élément barbare est le principe de la liberté, et quiconque ne l'a point n'aime pas la liberté; il est le principe des grandes choses, et quiconque ne l'a pas sera toujours incapable de grandes choses. Malheur aux gens trop civilisés! la carrière de l'amour et de la foi, du sacrifice et du dévouement leur est à jamais fermée. Ils pourront avoir toutes les qualités secondaires possibles; ils seront fins, discrets, intelligents, mais ils ne réussiront jamais qu'à vivre, et passeront leur vie à désirer ce qui ne vaut pas la peine d'être désiré. Dans le bien, ils ne dépasseront jamais une honnête moyenne bourgeoise; dans le mal, ils seront rarement des scélérats, mais en revanche ils seront de vulgaires coquins. Quant à nous, nous aurons toujours une préférence marquée pour les caractères où cette barbarie n'est pas entièrement effacée, et pour prendre des exemples, nous avouons qu'un bandit comme Fernand Cortez nous inspire moins de répulsion qu'un roué élégant comme le duc de Richelieu, et qu'un persécuteur comme le duc d'Albe nous est plus sympathique qu'un libéral comme M. de Talleyrand.

Nous ne sommes donc pas étonné des sympathies et des antipathies également violentes qu'inspire le XVIe siècle. Nous sommes tolérants, les hommes de ce siècle étaient l'intolérance même; nous sommes civilisés, ils étaient à demi barbares; nous réglons notre conduite d'après des formules établies, ils s'abandonnaient à toutes les inspirations de leur conscience et de leur imagination; nous avons confiance dans la société, ils étaient de farouches individualistes. Mais ceux qui ne croient qu'à demi à toutes les choses modernes, ceux-là ont quelque chose qui les rendra toujours plus sympathiques au XVIe siècle, que les hommes qui ont en leur époque une confiance entière.

M. Kingsley est un enthousiaste de l'époque d'Élisabeth, et les opinions que nous venons d'exprimer se rapprochent, croyons-nous, beaucoup des siennes. Nous lui ferons cependant deux très petites chicanes. Son enthousiasme est profond, il manque de largeur, d'impartialité et d'étendue; ses admirations sont trop restreintes et trop exclusives. Le bien et le mal n'étaient pas aussi absolument séparés qu'il le croit au XVIe siècle; l'Espagne n'y représentait pas la puissance du démon, ni l'Angleterre le bon principe, autant qu'il le dit. L'Angleterre n'était pas absolument peuplée d'hommes religieux, de femmes modestes et accomplies, de braves et élégants gentilshommes, de savants sans pédantisme. D'un autre côté, il faut de la bonne volonté pour voir dans l'Espagne du XVIe siècle une incarnation de Satan.

Nous trouvons au contraire chez cette nation, à cette époque, un développement singulier de l'idée qu'un certain philosophe cher à M. Kingsley nomme l'*idée du divin*. Ce développement ne fut ni fécond ni rationnel, il manqua d'élévation et de pureté, il était en contradiction avec la tendance générale de l'esprit humain, mais il fut singulièrement intense, profond et naïf. Il entra beaucoup de mélange, beaucoup de passions de la chair et du sang, beaucoup des pires sentiments terrestres, dans ce mouvement religieux si original, mais en somme la foi, la foi profonde et sincère, était au fond. Tout n'était point de la chair et du sang chez François Xavier et Thérèse d'Avila, — M. Kingsley l'avouera bien sans doute. Tout n'était point non plus orgueil espagnol, esprit de domination coupable et pure politique chez un Loyola, un Lainez et un François Borgia. Ce mouvement fut anormal, infécond, irrationnel, et c'est pourquoi on a jusqu'à un certain point le droit de le méconnaître; mais ce droit n'appartient qu'au vulgaire ou aux sectaires. Or M. Kingsley ne fait point partie du vulgaire, et malgré ses sympathies trop exclusivement anglicanes, nous ne croyons pas qu'il fût très flatté d'être rangé parmi les sectaires. Le jugement de tout homme impartial et éclairé sur le catholicisme espagnol sera toujours celui-ci : forme bizarre et excentrique, substance mélangée, en somme représentation monstrueuse et exceptionnelle, mais bien réelle, de l'idée du divin.

Nous avons à peine le droit de lui adresser la seconde observation que nous avons à faire : nous lui reprochons d'être trop anglican, et c'est là un reproche dont il peut contester la valeur. Aussi ne parlons-nous de son anglicanisme qu'à un point de vue purement littéraire et par rapport à l'influence qu'il peut exercer sur son talent. Il nous semble qu'à mesure que les années s'écoulent, le sentiment premier qui animait les idées de M. Kingsley se modifie singulièrement; il s'accuse de plus en plus sous une forme exclusive et jusqu'à un certain point intolérante. Certes M. Kingsley était un aussi bon anglican il y a quelques années qu'aujourd'hui, mais il l'était moins selon les règles; il croyait sans doute l'anglicanisme la meilleure forme que pût revêtir l'idée chrétienne, mais il savait mieux séparer l'idée chrétienne de la forme anglicane. Il n'a jamais poussé assez loin les tendances philosophiques pour comprendre l'idée religieuse comme distincte de l'idée chrétienne, mais il avait alors plus d'indulgence qu'aujourd'hui pour ceux qui faisaient cette distinction. L'église intérieure semblait le préoccuper beaucoup plus que l'église extérieure. De plus en plus cependant son anglicanisme s'est prononcé, de plus en plus l'idée chrétienne s'est identifiée dans son esprit avec la forme anglicane, et il en est arrivé à ne plus voir de salut pour l'Angleterre que dans un retour complet au *credo* anglican. C'est là l'esprit qui anime son dernier livre : non seulement il reproche aux générations modernes de ne pas être religieuses, mais il leur

reproche de ne pas être religieuses selon la forme adoptée par leurs ancêtres, laquelle était la seule vraie. L'Église romaine, à l'entendre, ne vaut guère mieux que la négation de toute religion, et elle est beaucoup plus dangereuse. Le protestantisme dissident est une religion essentiellement individualiste, incapable de former une religion nationale. L'Église romaine détruit toute nationalité et ne produit qu'une unité menteuse et fatale; le protestantisme dissident ramène tout à l'individu et empêche ainsi toute unité. L'anglicanisme est donc de toutes les formes de la religion la plus sage; également éloignée des usurpations de Rome et de l'anarchie des dissidents, elle seule est une Église nationale, elle seule est capable de l'être et méritait de l'être. L'Église anglicane est pour la vie spirituelle de l'Angleterre ce que sa constitution est pour sa vie temporelle, et l'Angleterre se perdra, si elle l'abandonne. Si l'Église anglicane tombe, il y aura sans doute encore des chrétiens; mais, si nous pouvons parler ainsi, l'âme chrétienne de la nation n'existera plus. Telles sont les pensées, nous les nommerions mieux en les appelant les préoccupations, qui se laissent apercevoir dans cette vive, dramatique et amusante apologie de l'Église anglicane, écrite sous l'influence toujours croissante d'idées qui ne sont rien moins qu'anglicanes. Emerson et Hennell, Strauss et Newman sont pour quelque chose dans cet anglicanisme militant, qui, depuis deux ou trois ans, est surtout devenu le génie inspirateur de M. Kingsley. Le spectacle de

l'infidélité philosophique le rend plus défiant et moins accessible aux idées nouvelles. Il mure sa porte, qu'il avait entre-bâillée, comme s'il se repentait de l'avoir laissée un certain jour trop grande ouverte.

La pensée de *Westward Ho!* ressemble beaucoup à celle qui a inspiré à Carlyle la publication des *Lettres et discours de Cromwell.* Pour faire honte à ses contemporains de leur irréligion et de leurs faiblesses, M. Kingsley a tracé une peinture du règne d'Élisabeth. L'époque est bien choisie. Reste à savoir s'il est dans la destinée des choses que de pareils moments d'éclat durent longtemps, et s'il est juste d'accuser ses contemporains de ne pas appartenir à une époque semblable. L'idée de Carlyle était bien meilleure et répondait bien mieux au but qu'il se proposait. Il voyait surtout dans les puritains et dans Cromwell des moyens de gouvernement et des principes moraux dont l'abandon lui paraissait avoir été fatal pour l'Angleterre. L'Angleterre, selon lui, n'a fait que péricliter depuis l'abandon des idées triomphantes sous Cromwell. Les principes pouvaient durer comme tout ce qui est purement moral, ils avaient une existence indépendante des circonstances historiques; mais le règne d'Élisabeth devait passer comme passent toutes les formes sociales, et qui, devant leur existence à une combinaison d'éléments divers, sont réductibles par l'analyse philosophique à ces éléments premiers. Génie, allure d'âme et de caractère, mœurs générales, tout cela fort brillant, était cependant transitoire. Le règne d'Élisabeth n'est

point, comme l'époque de Cromwell, l'expression crue et brutale d'un nouveau principe; c'est un résumé de tout le passé de l'Angleterre; il est pour la vieille Angleterre ce que le règne de Louis XIV est pour la vieille France : c'est un produit du temps.

Le travail des siècles se résume ainsi en une fleur superbe qui exprime d'une manière à la fois idéale et réelle le passé et l'âme d'une nation. Le sourd labeur du temps, les énergies silencieusement actives d'innombrables générations, les pensées particulières du peuple, vagues et obscures, s'épuisant en efforts pour s'exprimer comme une bouche qui bégaye; les actes incomplets, indications de caractères qui ne pouvaient parvenir à se préciser; les idées traduites dans mille essais incorrects et inachevés, tout cela finit par s'accuser, se revêtir d'une belle forme, se colorer et se réunir symétriquement et dans une belle ordonnance, comme aux sons d'une musique invisible et selon les lois d'une géométrie morale dont aucun mortel n'a pu apercevoir les vivantes figures et les mouvants théorèmes. Tout ce passé obscur, anarchique, aux éléments en apparence inconciliables, se présente ainsi un beau jour, lorsque les forces de la nature ont achevé leur travail, sous une forme éternellement belle et qui le rend méconnaissable. C'est quelque chose comme l'éclosion du printemps. La veille, tout était encore nu et stérile; une nuit passe, et tout est verdoyant et frais. Ces pensées, ces idées, ces mœurs, hier encore si confuses, si incorrectes, si gauches ou si grossières,

se révèlent avec une vivacité, un relief, un éclat incomparables. C'est ainsi que le siècle de Louis XIV résume tout le passé de la vieille France. Génie français, politesse française, bravoure française, beauté française même, toutes choses connues depuis des siècles, s'accusent alors d'une manière sensible, pour mieux dire incontestable, sans rien laisser à reprendre à la critique des peuples, sans laisser à leur pédanterie, à leur jalousie ou à leur haine, d'autres ressources que celle de l'admiration. Et ce ne sont point seulement le génie et les mœurs qui arrivent à la perfection ; les institutions nationales aussi participent de cette renaissance inattendue. Ainsi la monarchie française, l'Église française, la diplomatie française arrivent, sous Louis XIV, à représenter dans des personnalités suprêmes et *achevées*, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, le talent, les vertus, l'art et les méthodes de gouvernement des siècles antérieurs.

Il en fut ainsi pour l'Angleterre au temps d'Élisabeth. Toute la vie du moyen âge anglais se résuma, avant de s'éteindre, dans cette période brillante et courte qui s'étend de la mort de Marie Tudor au règne de Jacques Ier. L'esprit d'entreprise anglais, le vieil amour des aventures cher aux pirates danois, la bonhomie brutale des Saxons, l'esprit chevaleresque des Normands, le caractère aristocratique de la nation, toutes ces choses et bien d'autres encore, tout, jusqu'aux traditions populaires celtiques [1], se

1. Si le rôle de l'élément celtique a été peu considérable dans l'histoire de la civilisation anglaise, il n'en a pas été de

combinèrent pour former ce beau règne. Ces éléments, en lutte jusque-là, se réconcilieront en un tout harmonieux ; ces sentiments muets, qui tant de fois avaient fait effort pour s'exprimer, rompirent l'enchantement qui les retenait et parlèrent un beau langage correct, mélodieux et fin. Malheureusement cela ne pouvait durer, cette fleur se fana bien vite; elle tenait trop du passé. Pour que l'anglicanisme lui-même, cette doctrine si chère à M. Kingsley, et dont il nous semble qu'il voit la réalisation la plus complète à cette époque, pût s'établir définitivement, il fallait qu'une grande partie de ces belles choses mourût, car beaucoup d'entre elles étaient des produits directs du catholicisme, et elles devaient s'évanouir sous le souffle de la réforme. Nous différons donc entièrement, à cet égard, d'opinion avec M. Kingsley. L'honorable écrivain croit que cet éclat remarquable est dû au protestantisme : si l'Angleterre d'alors a été si florissante et si pleine de génie, c'est qu'elle était profondément protestante; si ses marins ont été victorieux, c'est qu'ils étaient imbus de sentiments bibliques. Il y a beaucoup à dire sur tout cela. Si l'on envisage ses succès exté-

même à mon avis dans la littérature. Il y aurait un curieux chapitre à écrire sur l'influence que les *imaginations* celtiques ont exercée sur l'esprit anglais. Cette influence est surtout sensible chez les poètes du temps d'Élisabeth. Spenser et Shakspeare, qui sont très Saxons cependant, seraient sensiblement différents, si les traditions celtiques n'avaient pas existé. Quelques-unes des œuvres de Shakspeare, *le Songe d'une nuit d'été* et *Cymbeline,* sont en un certain sens des œuvres celtiques. (*Note de 1855.*)

rieurs, l'Angleterre, il est vrai, les a obtenus à cette époque parce qu'elle était protestante : c'est grâce à son protestantisme qu'elle a triomphé de l'Espagne; mais si l'on envisage sa civilisation intérieure, ses mœurs, sa littérature et sa poésie, la question change d'aspect. L'éclat de la civilisation anglaise à cette époque est dû au passé; c'est le dernier et suprême reflet d'un soleil qui se couche aux derniers jours de l'automne. Le règne d'Élisabeth, c'est l'automne du catholicisme anglais, l'automne du moyen âge anglais, l'automne des mœurs, des sentiments et des idées que le catholicisme et le moyen âge avaient déposés dans l'esprit et le cœur de la nation anglaise.

Cependant, malgré sa manière trop exclusive à notre avis d'envisager le règne d'Élisabeth, M. Kingsley ne dissimule ni les défauts, ni les vices de ses héros. Les personnages du temps revivent bien avec leur bravoure et leurs faiblesses, leur foi et leurs superstitions. Le tableau de cette singulière époque se déroule sous nos yeux avec son caractère compliqué de vestiges de barbarie et d'extrêmes raffinements. Ruines et personnages du moyen âge, sorcières, alchimistes, savants qui ont parcouru le monde, cavaliers qui ont vu l'Italie, Anglais qui n'ont jamais quitté le sol natal, marins qui reviennent des Açores et de l'isthme de Panama, jésuites qui parcourent l'Irlande et le pays de Galles pour soulever des populations restées fidèles au vieux culte, gentilshommes anglicans, respectueux chevaliers de la *belle vestale assise*

sur le trône d'Occident et confondant l'idée de la foi protestante avec l'idée de patrie, dissidents puritains cherchant en grommelant la voie du salut, cavaliers espagnols intraitables rivaux et irrésistibles galants, bourgeois anglais soumis et fiers corrigeant leurs filles et leurs femmes selon l'antique et directe méthode, tout ce panorama passe sous nos yeux. Bien que la scène de ce dramatique poème soit l'Angleterre, nous y avons cependant la vision de toutes les civilisations continentales si diverses de cette époque, le reflet de la galante et sanglante Italie, l'écho de la France batailleuse et duelliste, le retentissement de l'Espagne menaçante et entraînée par les vertiges de l'orgueil. Les personnages ont bien tous leur caractère historique, et, chose curieuse, les portraits à notre avis qui sont les moins ressemblants peut-être sont ceux des anglicans. L'intention de M. Kingsley était de les présenter au lecteur tels que sa sympathie les lui montre, braves, loyaux, chevaleresques, religieux; il les a faits trop loyaux, trop religieux. Comme ces personnages étaient ses favoris, il a involontairement corrigé leurs défauts. Il est incontestable que les gentilshommes anglais de cette époque étaient polis, courtois, honnêtes et braves, aussi dévoués à leur reine que courtisans du XVIIe siècle le furent jamais à Louis XIV, aussi bons protestants que pouvaient l'être des gens qui venaient d'échapper à Rome, mais ils n'étaient pas aussi correctement loyaux, polis et braves, et surtout ils n'étaient pas aussi honnêtement mesurés dans leur

langage et dans leurs actes. Amyas Leigh, le pratique Amyas Leigh, a pu raisonner avec bon sens son amour pour la belle Rose Salterne, mais il ne l'a pas fait aussi tranquillement que le raconte le roman; les chevaliers de la Rose ont tous été, je n'en doute pas, d'excellents jeunes gens, mais ils n'ont jamais été aussi sages, et les bouillonnements de leur sang, une fois mis en mouvement, s'apaisaient moins vite que ne le dit M. Kingsley. Sir Richard Grenvil était un homme grave et religieux, mais il a dû jurer plus d'une fois. Sir Walter Raleigh est un favori de M. Kingsley : je veux croire que les vanités du monde étaient incapables de lui faire commettre une lâcheté ou un crime; mais il n'était pas aussi désabusé à leur endroit que le prétend son apologiste, et il y avait certainement dans sa nature un point que l'éclat et la grandeur chatouillaient sensiblement. M. Kingsley a un idéal très anglais que nous respectons profondément; il voit la perfection de la nature humaine dans une grande honnêteté morale unie à une grande bravoure pratique, et dans une grande élévation d'âme mise au service d'intérêts réels. Si les gentilshommes anglais du temps d'Élisabeth se rapprochaient en effet de cet idéal, qui est d'ailleurs celui de la nation anglaise tout entière, ils n'étaient pas une reproduction aussi exacte de ce type abstrait que l'affirme M. Kingsley. C'est l'unique reproche que nous ayons à faire à ses anglicans, et il a commis cette erreur par excès d'amour. Au contraire, les personnages qui lui

tenaient moins au cœur, catholiques, Espagnols, dissidents, sont fort bien posés; les nuances du caractère catholique en particulier ont été saisies avec une finesse sur laquelle nous reviendrons, car elle est très extraordinaire. Bref, il n'y a pas dans le roman de personnages plus intéressants qu'Eustache Leigh le catholique, que don Guzman l'Espagnol et que Salvation Yeo le dissident.

Cependant, si les héros anglicans de M. Kingsley sont trop parfaits, ce n'est pas par excès de vertu molle et niaise, comme Grandisson et les héros de son école. Ils sont trop parfaits dans le sens opposé, ils ont trop de virilité, ou, si l'on aime mieux, leur virilité, qui ne se dément jamais, est trop constante. Pour donner une idée de ces personnages, nous citerons le portrait que M. Kingsley fait du jeune Amyas Leigh. Le lecteur y trouvera, avec un noble spécimen de la nature humaine, une expression de l'idéal de l'homme tel que le comprend M. Kingsley, c'est-à-dire un homme sans pédantisme et sans hypocrisie, d'un cœur riche et chaud, d'une main solide, lisant la Bible, aimant les combats, plein de tendresse sans aucune sentimentalité, d'un commerce sûr, buvant volontiers un flacon de sherry avec ses amis et prenant plaisir à contempler un combat de coqs ou à forcer une bête fauve. C'est là en effet un idéal d'homme bien conçu, d'après une saine appréciation de la nature humaine, également éloigné de la barbarie et de l'extrême civilisation. Qu'Amyas Leigh ait eu ou non une nature aussi bien

équilibrée (ce dont nous ne sommes pas aussi certain que M. Kingsley), il est salutaire de contempler une telle nature, comme il est salutaire de respirer les émanations des prairies et des bois.

« Quoique ce jeune gentilhomme, Amyas Leigh, fût sorti du meilleur sang du Devon et eût vécu toute sa vie dans ce que nous appellerions aujourd'hui la meilleure compagnie, quoiqu'il eût en lui valeur, courtoisie, et en un mot toutes les nobles qualités qu'il déploya plus tard dans sa vie aventureuse, et qui me l'ont fait choisir pour héros principal et centre de cette histoire, il n'était point, en dépit de son honnête physionomie, ce que nous appellerions par le temps qui court un jeune homme intéressant. Encore moins était-il un jeune homme instruit, car à l'exception d'un peu de latin qu'on lui avait fourré dans la tête à force de coups et comme avec un marteau, à l'exception de sa Bible, de son livre de prières, de *la Mort d'Arthur* dans la vieille édition de Caxton et de la traduction de l'*Histoire des Indes occidentales*, de Las Casas, récemment traduite en anglais sous le titre de *Cruautés des Espagnols*, il n'avait jamais rien lu et ne savait rien. Il croyait dévotement aux fées qu'il appelait *pixies*, tenait pour certain qu'elles changeaient les enfants en nourrice et faisaient pousser les mousserons sur les clairières pour leur servir de tapis de danse. Lorsqu'il avait des verrues ou des brûlures, il s'en allait trouver la sorcière blanche de Northam pour se faire guérir. Il croyait que le soleil tournait autour de la terre, et

que la lune avait quelque parenté avec les fromages de Chester. Il s'imaginait que les hirondelles dormaient tout l'hiver au fond de l'abreuvoir, parlait comme Raleigh, Grenvil et autres personnes de mauvaise éducation, avec l'accent le plus prononcé du Devonshire, et était, à beaucoup d'autres égards, d'une telle ignorance, que tout moniteur tant soit peu expérimenté d'une de nos écoles nationales aurait eu les meilleures raisons de se moquer de lui. Néanmoins ce *jeune sauvage* ignorant, privé des *glorieux progrès* du XIXe siècle (à savoir la littérature à l'usage des enfants, la science rendue accessible à tous, et surtout les aperçus sur l'histoire d'Angleterre aujourd'hui familiers à nos *essayists* de chemins de fer, lesquels aperçus consistent à croire que jusqu'à l'année 1688 il n'y avait en Angleterre que des fous ou des hypocrites), avait appris certaines choses qu'il n'aurait apprises dans aucune de nos modernes écoles, car son éducation avait été celle des anciens Perses : — dire la vérité et tirer de l'arc. Dans ces deux vertus sauvages, il était arrivé à la dernière perfection, aussi bien que dans ces autres vertus également sauvages, — endurer joyeusement la souffrance et croire que la plus belle chose du monde était d'être un gentilhomme, lequel mot on lui avait appris à comprendre ainsi : ne faire inutilement de la peine à aucun être humain, riche ou pauvre, et mettre tout son orgueil à sacrifier son plaisir au profit de ceux qui étaient plus faibles que lui. En outre, comme dans les dernières années on lui avait donné

un jeune poulain à dompter et une paire de jeunes faucons que son père avait reçue de Lundy Isle à dresser, il avait grandi, au moyen de ces grossiers et frivoles amusements, en persévérance, en contrainte sur lui-même, en habitudes réfléchies. Quoiqu'on ne lui eût jamais appris à employer son intelligence et qu'on ne lui eût jamais donné de leçons, il connaissait les noms et les mœurs de tous les poissons, oiseaux et insectes, et possédait aussi bien que le plus vieux marin la signification de chaque poussée de nuages. Depuis quelque temps, il était, en vertu de sa taille et de sa force extraordinaires, le coq sans rival de l'école et le plus batailleur des enfants de Bideford, brutales habitudes dans lesquelles il se complaisait et dont il savait tirer parti au profit du bien, en rendant la justice parmi ses camarades à bons coups de poing, en secourant les opprimés et les faibles. Aussi était-il la terreur de tous les petits matelots, ainsi que l'orgueil et la providence des petits garçons et des petites filles de la ville, et il croyait n'avoir pas bien rempli sa journée lorsqu'il revenait au logis sans avoir rossé quelque gros tyran qui opprimait un plus faible que lui. Pour le reste, il n'avait jamais pensé sur la pensée, ni senti sur le sentiment, et toutes ses ambitions se bornaient à plaire à son père et à sa mère, à s'attribuer par d'honnêtes moyens le plus qu'il pouvait de friandises et à désirer d'aller sur mer lorsqu'il serait assez grand. Ce n'était pas non plus ce qu'on appellerait de nos jours un enfant pieux, car bien qu'il récitât

son *Credo* et son *Pater* soir et matin, qu'il allât entendre le service de l'église chaque matinée, qu'il lût les psaumes avec sa mère tous les soirs, et qu'il eût appris de ses parents qu'il était infiniment noble de faire bien et infiniment vil de faire mal, cependant (l'aurore des livres religieux pour les enfants n'avait pas encore brillé sur le monde) il n'en savait pas plus long sur la théologie et sur sa propre âme immortelle qu'il n'y en avait dans le catéchisme de l'Église. C'est une question en résumé que de savoir si, tout grossièrement ignorant qu'il fût relativement à nos idées modernes dans la science et la religion, il n'avait aucune notion de virilité, de vertu et de piété, et si l'étroitesse barbare de son instruction n'était pas contre-balancée en lui comme chez ses contemporains, par la profondeur, l'étendue et la salubrité de son éducation. »

Les personnages anglicans et royalistes dévoués qui font l'admiration de M. Kingsley peuvent se diviser en deux classes : les uns, les Richard Grenvil, les Francis Drake, les Amyas Leigh, représentent les pures qualités anglaises et insulaires; leurs idées ne vont pas au delà de leur pays et même de leur comté, leur protestantisme tout anglais ne s'est pas souillé au contact du protestantisme étranger; les docteurs de Strasbourg et de Genève n'existent pas pour eux; la renaissance et toutes les lumières qu'elle a fait briller n'ont pas eu prise sur leurs mœurs et leurs idées. Mais il y a toute une autre catégorie de gentilshommes, les Walter Raleigh, les Philip Sidney,

les Frank Leigh (le propre frère d'Amyas), dont l'éducation s'est plutôt faite sur le continent qu'en Angleterre et sur la mer. Sur ceux-là, le protestantisme étranger et surtout la Renaissance ont mordu profondément. Ils représentent l'influence italienne, si considérable au XVIe siècle, mais qui ne fut guère nulle part plus forte qu'en Angleterre, ainsi que nous pouvons le voir par les poètes dramatiques et lyriques de cette époque. Ceux-là unissent à leurs sentiments d'Anglais des sentiments plus universels : ils sont bons protestants sans doute, mais meilleurs platoniciens; comme il convient à des hommes qui ont étudié Marsile Ficin et Pic de la Mirandole, ils unissent le culte du Dieu chrétien au culte de la *Vénus morale*, selon la belle expression de Shaftesbury. Au profond sentiment de la nature particulier aux Anglais, ils mêlent l'idée d'une félicité idéale, *arcadienne*, utopique, rapportée du Midi; au sentiment loyal et sans détours de l'amour anglais, ils mêlent la galanterie italienne, et chantent volontiers, en s'accompagnant du luth, leur espoir et leurs souffrances. Pour eux, il n'y a pas seulement, comme pour les Richard Grenvil et les Francis Drake, une Angleterre; il y a, grâce à cette influence de la Renaissance, une humanité. Et ici nous avons une petite querelle à faire encore à M. Kingsley. Jusqu'à présent, on avait considéré les hommes dont nous venons de faire le portrait comme les représentants de l'esprit de la Renaissance. M. Kingsley a tenu à montrer que chez eux cet esprit n'était qu'un ornement, et que le fonds

de leur être était l'anglicanisme. Que Walter Raleigh ou Philip Sidney aient été d'aussi bons protestants que Richard Grenvil ou Amyas Leigh, c'est possible; mais ce qui est certain, c'est qu'ils l'étaient autrement. Il y avait en eux un élément cosmopolite, universel, qui ne se trouvait pas chez les autres. Ils étaient plus près de nos idées modernes sur la tolérance, la liberté de conscience; ils étaient plus près de nos méthodes *transcendantales* d'appréciation et de critique religieuse. Leur platonicisme, leur culture, n'étaient pas seulement, comme leurs manières, une forme extérieure de leur âme, mais croyons-nous, un élément essentiel de leur vie, et ils étaient par conséquent anglais et protestants autrement que les rudes et loyaux marins sur lesquels le continent n'avait eu aucune prise. Ce n'est qu'une nuance, mais elle est importante, et M. Kingsley l'a aperçue comme nous, puisqu'il s'est cru obligé de se faire l'apologiste de leur anglicanisme.

Il y avait alors encore un troisième type d'Anglais, l'aventurier, l'homme poursuivi par le fantôme de l'or, et qui parcourait les mers, moins pour étendre l'influence de l'Angleterre que pour faire fortune, moins pour réprimer l'ambition des Espagnols que pour les imiter. Le roman de M. Kinglsey contient une si belle histoire d'aventurier, que je ne puis résister au désir de la raconter. Elle est, comme toutes celles du temps, passionnée et dramatique.

A Bideford, dans le sud de l'Angleterre, théâtre de la vieille civilisation anglaise et patrie de ses anciennes

illustrations, M. John Oxenham, marin intrépide et compagnon du célèbre Francis Drake, recrute des marins pour un prochain voyage. Il enflamme les cœurs des pauvres paysans en faisant briller devant leurs yeux les perspectives dorées de l'Eldorado et le pillage des galions d'Espagne. Lui-même se montre et se pavane comme un échantillon des richesses du nouveau monde; des chaînes d'or brillent à son cou, des anneaux d'or à ses doigts, et sur son chapeau étincelle, retenu par une agrafe d'or, le riche plumage d'un oiseau d'Amérique. Un de ses matelots, Salvation Yeo, exhibe à l'admiration des recrues une corne de buffle ornée de merveilleuses ciselures représentant des combats de terre et de mer, des villes et des ports, des dragons et des éléphants, des combats de baleines et de requins, des îles avec leurs singes, leurs oiseaux et leurs palmiers. Amyas Leigh suivrait volontiers M. John Oxenham, si sir Richard Grenvil, mieux avisé, ne détournait pas l'enfant de ce voyage avec un aventurier qu'il connaît trop bien, et qui ne peut que mal finir. Dans le fait, ce voyage s'ouvre sous de tristes auspices; au milieu d'un dîner donné par le père d'Amyas, M. Oxenham s'est levé tout à coup en s'écriant : « L'oiseau à la gorge blanche! l'oiseau à la gorge blanche! là, là, le voyez-vous? » Cet oiseau mystérieux et invisible apparaissait toujours aux membres de la famille Oxenham lorsque leur fin était prochaine. Malgré ce funèbre présage, M. Oxenham ne remet point son départ, et marche à la rencontre de sa destinée. Une voix plus forte que la

voix prophétique, plus forte même que le désir de l'or, guidait ses actions, et ses compatriotes ne surent la vérité que bien des années après, lorsque Salvation Yeo revint, seul survivant de tout son équipage, raconter sa triste fin à sir Richard Grenvil et à Amyas Leigh.

M. Oxenham était donc parti avec un équipage de soixante et dix hommes, tous enflammés du même désir de lucre, et qui l'adoraient non comme un maître, mais comme le plus intelligent et le plus brave de leurs camarades. « Nous étions persuadés, disait Salvation Yeo, que nous trouverions des trésors plus considérables que ceux du temple de Salomon, et que M. Oxenham nous apprendrait la méthode de conquérir quelque ville toute d'or, ou de découvrir une île faite de pierres précieuses. » — « Vous serez notre roi, capitaine, avait-il dit un jour à M. Oxenham. » A quoi ce dernier avait répondu : « Si cela arrive, je ne serai pas longtemps sans une reine, et qui ne sera pas une Indienne ». Le sens de ces paroles se découvrit peu de temps après, lorsqu'à la suite de quelques aventures insignifiantes les voyageurs furent arrivés à l'île des Perles, près de Panama. En débarquant, ils n'y trouvèrent qu'un seul Espagnol, que M. Oxenham reconnut aussitôt. « Perro, où est ta maîtresse? » s'écria-t-il transporté de joie. Le domestique lui apprit qu'un vaisseau était attendu de Lima dans une quinzaine de jours. Quelques-uns des matelots, enrichis par la pêche des perles et le pillage d'une petite barque chargée d'or, désiraient

s'en retourner; mais M. Oxenham supplia, menaça, et promit l'arrivée d'une barque qui les rendrait tous riches comme des princes. L'équipage consentit à attendre, et le seizième jour la barque promise apparut; mais, au grand mécontentement des matelots, elle ne contenait que 100 000 pesos d'argent. En revanche, elle amenait une jeune dame merveilleusement belle, accompagnée d'une petite fille de six à sept ans, jolie comme le jour, et, comme pour marquer le contraste, d'un garçon d'environ seize ans, laid comme un péché mortel. Hélas! cependant c'était la jolie petite fille qui était le produit d'un péché mortel.

La dame descendit de l'embarcation capturée sans manifester la moindre crainte, en ordonnant à sa petite fille de n'avoir point peur. M. Oxenham et elle se connaissaient depuis longues années. L'énigme était résolue maintenant; c'était pour elle que l'aventurier avait entrepris son dernier voyage. Les matelots redemandèrent à partir, mais M. Oxenham n'en avait pas le courage; il se livrait au plaisir d'aimer au milieu de cette belle nature, et ne se montrait nullement pressé de transporter son trésor sous le pâle soleil de la tiède Angleterre. Tout l'enchaînait, la violence et les enchantements de la passion, qui ne veut aucune solution de continuité et qui épuise sans prendre haleine, lorsqu'une fois elle l'a commencée, la coupe entière de la vie, — les paysages chéris et connus, pleins de récents souvenirs de bonheur, les aromes enivrants et les irrésistibles influences d'une

terre vierge et aussi, mais moins puissamment qu'autrefois, l'amour de l'or et le désir du gain. Salvation Yeo entendait souvent leurs conversations amoureuses, et les rapporta naïvement à sir Richard Grenvil. C'étaient des *concetti* galants à l'italienne, des élans passionnés à l'espagnole, des épithètes violemment tendres à l'anglaise. Tous deux riaient avec mépris, de la manière la moins charitable, d'un certain personnage inconnu qu'ils nommaient le *vieux singe de Panama*. Tous deux accablaient de caresses la petite fille, qui paraissait les intéresser directement l'un et l'autre; quant au jeune homme, on le reconduisit à bord sur ces paroles peu affectueuses du capitaine Oxenham : « Il n'est ni à vous ni à moi; que l'enfant de Beelzébuth parte, et peu importe ce que le *jeune singe* pourra rapporter au *vieux singe* ». Ces rapports cependant pouvaient être dangereux, et c'était l'avis de Salvation Yeo, qui proposa résolument qu'on lui fermât la bouche pour toujours avec un bon coup de poignard; mais la dame s'y opposa toute en larmes, et plaçant la main sur les lèvres de M. Oxenham, déjà prêtes à lancer l'ordre atroce, elle dit : « Quoiqu'il ne me touche en rien, j'ai déjà assez de péchés sur mon âme ». M. Oxenham d'ailleurs n'était point cruel, et mal lui en prit, car ses embarras commencèrent avec le refus qu'il fit de céder aux gens de l'équipage certains nègres marrons qu'ils avaient aidé à faire prisonniers. Le bâtiment repartit donc, et avec lui le *jeune singe*, qui alla rapporter ce qu'il avait vu au *vieux singe*, lequel n'était

autre que don Francisco Xarate, gouverneur de Panama.

Cependant les matelots demandaient obstinément à partir. « Qu'avons-nous besoin de nous en retourner? leur répondait invariablement M. Oxenham; nous ne manquons de rien ici, nous sommes déjà dans l'Éden, nous pouvons vivre sans travailler. Cherchons plutôt quelque belle île où nous puissions vivre en sûreté jusqu'à la fin de nos jours. Je serai roi, elle sera reine, vous serez mes officiers, et pour peuple nous aurons les Indiens. » L'équipage se révolte à demi, cède cependant; mais les Espagnols arrivent, et il faut s'enfoncer dans l'intérieur, où était déjà M. Oxenham. C'est là, traqués de toutes parts, plongés dans l'incertitude et environnés de dangers, que les deux amoureux tinrent une de ces conversations que la folie des passions peut seule inspirer. Il s'agissait d'échapper, et la dame y consentait pour l'équipage, mais non pour elle et son amant. « Voyez, disait-elle, tout autour de nous est le paradis. Ne vaudrait-il pas mieux rester ici, vous et moi, et les laisser partir en emportant l'or et tout le reste? — Ceux qui vivaient dans le paradis, répondit M. Oxenham, n'avaient pas péché comme nous l'avons fait, et n'étaient pas menacés de devenir vieux comme nous le deviendrons. » Et elle : « S'il en est ainsi, il y a assez de poisons dans les bois pour nous faire mourir dans les bras l'un de l'autre, comme il eût été désirable qu'il plût au ciel de nous faire mourir il y a sept ans. — Non, mon adorée.

Il y va de mon honneur de tenir mon engagement avec les hommes que j'ai conduits ici, et de rapporter en Angleterre une partie au moins de ma prise, comme preuve de ma valeur. » Alors elle, souriant : « Ne suis-je donc pas une assez belle prise et une preuve suffisante de votre valeur? » M. Oxenham, laissant la dame et la petite fille, repartit cependant pour aller arracher aux Espagnols le trésor qu'ils avaient repris. Le sixième jour, on le vit revenir avec une quinzaine d'hommes malades ou blessés, et criant : « Tout est perdu! » Le lendemain, les Espagnols apparurent et vinrent les forcer dans leur retraite. Il fallut fuir; les malheureux survivants de ce désastre étaient à peine capables de se tenir sur leurs jambes, tant ils étaient accablés par la fatigue et la faim. Ils errèrent dans l'île comme des renards ou des daims, traqués par les chiens, laissant chaque jour un des leurs couché pour toujours au bord d'un ruisseau, au pied d'un arbre, à l'entrée d'une grotte ou sous l'abri d'un buisson, et abandonné à la garde des vautours, qui, planant sur les moribonds, attendaient le départ de l'âme pour se repaître du corps. On marcha jusqu'au moment où les forces manquèrent, la belle dame sans chaussure et les pieds sanglants, la petite fille presque nue. Enfin il ne resta plus de tout l'équipage que Salvation Yeo et un autre matelot. On se nourrit de fruits cueillis sur les arbres, on dormit sous la voûte des cieux, sommeils pénibles et troublés que la belle dame secouait souvent en poussant des cris de ter-

reur, et en demandant si on n'entendait pas dans le lointain les aboiements des chiens espagnols. La pensée du suicide vint se présenter aux malheureux. « Pourquoi, dit M. Oxenham, ne mourrions-nous pas comme des hommes, en nous perçant de nos armes? » Mais Salvation Yeo était condamné à vivre encore, car une vieille sorcière lui avait prédit qu'il mourrait sur mer et pas ailleurs; le second matelot avait horreur du suicide, et la dame s'écria plaintivement : « Oh! je mourrais volontiers; mais alors la pauvre petite? » Ils furent dispensés de souffrir plus longtemps, car à peine cette scène de suprême désespoir venait-elle de se passer, qu'ils furent saisis par les Espagnols, garrottés et conduits à un gentilhomme grisonnant, vêtu de velours violet et d'une physionomie peu avenante, qui se précipita vers la dame l'épée à la main, et l'eût tuée si quelques-uns des hommes de sa suite ne l'eussent retenu.

« Cela est digne de vous, don Francisco, de publier ainsi vous-même votre propre déshonneur, dit Oxenham. Ne vous avais-je pas dit autrefois que vous étiez un être abject, et ne vous chargez-vous pas de prouver la vérité de mes paroles?

— Chien anglais, plût au ciel que je ne t'eusse jamais vu!

— Singe espagnol, plût au ciel que je t'eusse traversé la carcasse de mon poignard lorsque je te rencontrai près de l'église de Sainte-Ildegonde, le soir de Pâques, il y a huit ans. »

Le vieillard se tourna alors vers sa femme, et

comme il menaçait de la faire brûler vive : « Plût à Dieu! répondit-elle, que vous m'eussiez brûlée vive le jour de mon mariage; vous m'auriez épargné huit années de souffrances. Adieu, mon amour, ma vie; adieu, señores! Puissiez-vous avoir plus de pitié pour vos filles que mes parents n'en ont eu pour moi! »

Et, arrachant soudain un poignard de la ceinture d'un soldat, elle se tua. L'oiseau prophétique à la gorge blanche qui avait apparu avant son départ à M. Oxenham n'avait pas menti; l'héroïque aventurier fut pendu par l'ordre de don Francisco Xarate.

Il faut lire dans M. Kingsley cette belle histoire, que nous aurions voulu citer en entier, cette histoire réellement *historique* où se mêlent les plus abjectes et les plus nobles passions, où, sur un fond de paysage du nouveau monde, la vie espagnole et la vie anglaise unissent leurs couleurs. En vérité, quand on a lu ce récit après tant d'autres du même temps, on a peine à lutter contre une fatale pensée : c'est qu'à tout prendre, la vie était naguère plus belle qu'aujourd'hui. La vie des personnages subalternes historiques d'autrefois avait un cachet de grandeur que je ne retrouve pas même chez les hommes les meilleurs, les plus vertueux et les plus vaillants de nos jours. Et qu'on ne dise pas que la raison de ce phénomène, c'est que la perspective historique nous fait défaut : la perspective historique ne sert qu'à nous faire mieux discerner la différence de *couleur* des époques; mais elle n'ajoute pas une beauté de plus à

un caractère. La perspective historique n'ajoute rien à la majesté de Louis XIV, à la grandeur d'Élisabeth, au caractère de Guillaume le Taciturne, à l'énergie passionnée de la société espagnole du XVIe siècle, pas plus qu'elle n'ajoute quelque chose à la beauté de l'*Iliade*, des statues grecques, de la chapelle Sixtine, et des drames de Shakspeare. La perspective historique est une invention trouvée pour nous illusionner sur notre compte et nous faire accroire que nous sommes plus grands que nous ne sommes. C'est une erreur, et il n'y a pas d'expositions universelles qui tiennent, nous sommes plus petits que nos ancêtres, et nous resterons tels.

Le brave Salvation Yeo, qui vint raconter cette histoire à sir Richard Grenvil, ne vit point se terminer ses aventures avec celles de son maître. Il erra parmi les Indiens et mena avec eux une douce et joyeuse vie païenne, jusqu'au moment où il fut pris par les Espagnols et jeté dans les cachots de l'inquisition. Jusque-là Salvation Yeo ne s'était point soucié de religion, et n'avait songé qu'à prendre la plus large part possible des bonnes choses de la terre. Sa vie antérieure n'avait pas été assez morale pour l'empêcher de commettre une lâcheté. Mis à la torture par l'inquisition, il renia son Dieu; mais, comme tant d'autres pécheurs plus illustres que lui, il trouva dans son crime même les moyens de sa rédemption : il eut honte de lui-même et devint un anabaptiste rigide et impitoyable. Salvation Yeo, au milieu de tous ces brillants gentilshommes anglicans, repré-

sente l'Angleterre qui va venir. Encore quarante années, et toute cette noblesse combattra vainement pour son roi ou pour les privilèges du parlement : l'avenir est à Salvation Yeo. Son dévouement à des chefs hostiles comme lui à Rome et à l'Espagne, mais qui n'appartiennent pas à sa communion, symbolise bien ce moment de trêve que le règne d'Élisabeth établit entre l'anglicanisme et le protestantisme dissident. De même que le biblique Yeo sert courageusement sous des capitaines hostiles à sa foi, ses coreligionnaires, plongés dans les cachots d'Élisabeth, bénissent le nom de la reine et prient Dieu de conserver ses jours jusque sur l'échafaud où elle les envoie. Le contraste entre ces deux races d'hommes est fortement marqué par M. Kingsley : chez les gentilshommes anglicans brille tout ce qui reste d'esprit féodal, chevaleresque, d'esprit des cours et de noblesse de manières; dans Salvation Yeo, rien de chevaleresque, pas même cette pitié affectueuse qui a toujours tenu lieu au peuple de chevalerie : il ne sait ni épargner ni pardonner. Le jeu de la vie est sérieux pour cet homme, et ses ennemis ne doivent rien attendre de lui. Quand il agit librement, il tue; quand il doit prendre un ordre, il demande s'il faut frapper. Impitoyable soldat de Dieu, il cherche partout un philistin à égorger. Un Espagnol n'est pas pour lui, comme pour Amyas Leigh par exemple, un papiste, c'est un madianite. Plein des souvenirs bibliques, il frappe tout ce que l'implacable Jéhovah a frappé, out ce que les serviteurs de Moïse et de David ont

frappé. Il n'a aucune pitié pour les nègres, et les réduirait volontiers en esclavage. Pourquoi Cham a-t-il ri jadis de la nudité de son père? En vérité, il a de l'avenir, ce Salvation Yeo. Cette société d'Élisabeth est le brillant reflet du passé; mais dans ce rude anabaptiste ne voyez vous pas le commencement d'une histoire de cent années, têtes rondes décapitant l'amalécite Stuart et reconnaissant pour de tièdes amis de Dieu les parlementaires de la tribu de Benjamin à leur façon défectueuse de prononcer le *shibboleth*, indépendants de l'armée de Cromwell, presbytériens covenantaires d'Écosse, puritains du Massachusetts, dur esclavage des colonies anglaises, germe des États-Unis d'Amérique? Quoique le plus humble des héros de cette histoire, il en est un des plus importants.

Voilà les caractères des personnages; quelle est l'allure de leurs passions? Un curieux chapitre de psychologie qui n'a jamais été essayé serait de rechercher l'influence des religions sur les passions, de voir quelle tournure particulière elles leur donnent et les différences qu'elles leur impriment. Quelle influence le protestantisme et le catholicisme, par exemple, ont-ils eue sur les passions, et quelles différences ont-ils imprimées à la plus importante et à la plus générale de toutes, celle de l'amour? M. Kingsley a très bien reproduit ces différences, et, je crois, sans y trop prendre garde. Rien de plus difficile à expliquer, tant sont délicates les nuances, même les plus accusées, d'un sentiment qui est commun à tous les

hommes de toutes les classes et de toutes les races. L'amour, chez les nations catholiques et chez les hommes d'un caractère catholique, tend invinciblement à se répandre au dehors. Il se compose, si nous pouvons associer ces deux mots, de galanterie et de flamme. Le désir y domine le respect et court à son but jusqu'à ce qu'il soit satisfait. L'homme marche à sa damnation tout en ayant présent à l'esprit l'idée de cette damnation; il y marche, jouet du diable et de lui-même, ayant devant les yeux les images de toutes les tortures de l'enfer, mais fasciné comme par un mirage où se peignent toutes les splendeurs du ciel. C'est une prise de possession de l'être moral et physique tout entier, un incendie qui a des lueurs superbes et d'éblouissants jets de flammes. Mille associations de choses contraires, pensées funèbres, expansion joyeuse de la vie, ardeur sombre et jalouse, enfantillages légers et badins, se réunissent dans cet amour. Aussi l'amour catholique se déploie-t-il avec une magnificence, une pompe, un éclat, une variété incomparables, et est-il capable d'exciter chez ceux qui observent ses effets de leurs propres yeux les sentiments les plus divers et les plus solennels, la pitié presque toujours, la terreur souvent, l'admiration quelquefois, la curiosité infailliblement. Cet amour n'est si émouvant que parce qu'il renverse toutes les conditions ordinaires de la nature, que l'homme n'y conserve jamais son équilibre, et, qu'en subissant, avec une docilité fatale, l'influence irrésistible, il y passe

de la violence la plus forcenée à la soumission d'un enfant.

Chez les nations protestantes au contraire, l'homme perd rarement son équilibre, et l'amour est plus intérieur qu'extérieur. Au lieu de brûler comme un incendie et de jeter ses flammes au dehors, il couve comme un feu secret. Il fond l'âme comme un métal, lentement, péniblement, avec mille petits crépitements que l'oreille peut à peine entendre. Ce feu n'arrache point au patient les cris de douleur que fait jeter une souffrance trop vive, mais il lui fait subir les tortures intimes que l'on souffre en silence, en serrant les lèvres et en contractant les muscles; tortures comparables à celles du jeune Spartiate qui se laisse déchirer sous sa robe sans se plaindre. C'est un amour muet, fier, et dans lequel la dignité domine le désir. C'est un amour sans empressement, sans autre galanterie qu'une sorte de sentimentalité un peu froide, qui ne connaît aucune des familiarités de la passion. Une certaine distance reste toujours établie entre l'être aimé et l'être qui aime, distance que la possession même n'efface pas absolument. Ce n'est pas un amour de *sacrifice* comme l'amour catholique, c'est un amour de dévouement; mais l'âme qui est consumée par ce feu secret est capable de s'épurer singulièrement, et d'arriver à une sensibilité, à une délicatesse, à un tact et à une subtilité inouïs. Ces diverses nuances du sentiment de l'amour ont été, selon nous, très finement saisies par M. Kingsley, et à ces couleurs éternelles il a joint habilement toutes les

nuances transitoires et passagères de l'époque, cette grâce évanouie mais qui vit, fixée pour toujours, dans les drames de Shakspeare, et qui provenait des mœurs du moyen âge épurées et adoucies, cette élégance naïve et sauvage comme l'élégance des cerfs errant à l'ombre des forêts féodales, ce respect de la femme, dernier reste des traditions chevaleresques, cette adoration de l'idée de beauté sous une forme visible, mysticité platonique, produit de la renaissance.

Tous les personnages du roman tournent tous comme des planètes autour d'un seul centre, et ce centre est la belle Rose Salterne, fille d'un bourgeois de Bideford. Rose Salterne est la création la plus défectueuse du livre, et M. Kingsley nous a fourni malheureusement une preuve de plus de l'inhabileté des Anglais à tracer des portraits de femme. Rose Salterne n'a absolument aucun caractère; elle est parfaitement insignifiante, et si belle qu'on veuille la supposer, il est difficile de concevoir que tant de braves gens aient été amoureux d'elle au point que le rapporte M. Kingsley; mais, insignifiante ou non, elle fut l'objet de la passion de tous les jeunes gens de Bideford. Amyas Leigh, le rude marin, l'aimait dès son enfance; Frank Leigh, qui avait parcouru l'Italie, la France et l'Allemagne, l'aima dès qu'il la vit, et composa des sonnets en son honneur; le jeune William Cary de Clouvelly Court était tout disposé à mettre au service de son honneur son bouillant courage, à livrer pour elle des duels sans fin. Il n'y avait

pas jusqu'au pauvre John Brimblecombe, le fils de l'ancien maître d'école d'Amyas, un pauvre garçon lâche, bête et gourmand, qu'elle n'eût animé de sentiments élevés et supérieurs à sa triste nature. Tous ces adorateurs de Rose Salterne sont protestants et souffrent en silence. Rien n'est touchant comme la scène où les deux frères Frank et Amyas découvrent qu'ils aiment l'un et l'autre la même femme, et luttant de générosité, renoncent spontanément à leur amour en faveur l'un de l'autre. La même lutte de générosité a lieu entre les autres rivaux, car après bien des querelles, bien des paroles amères, tous finissent par se ranger à l'avis de Frank Leigh; tous conserveront leur amour, et tant que Rose elle-même n'aura pas prononcé entre eux, tous resteront unis dans un même sentiment supérieur de fraternité et de religion. La pensée de la belle fille qu'ils aiment, au lieu d'être un élément de discorde, sera au contraire un lien d'amitié. Ce sentiment d'amour idéal inspire même aux rivaux l'idée d'un ordre chevaleresque; ils fondent l'ordre de *la Rose*, et s'engagent par serment à ne pas empiéter sur les droits les uns des autres, à laisser à Rose toute sa liberté, à n'employer pour la conquérir ni la ruse ni la violence, et à vivre entre eux comme frères et adorateurs de la même divinité. Ce genre d'amour concentré, refoulé, caressé avec tendresse, plein de retenue et de respect, où le sentiment protestant à son aurore se mêle au sentiment chevaleresque à son déclin, est traité par M. Kingsley avec beaucoup de délica-

tesse et de grâce, et en lisant ces pages heureuses, nous surprenons comme un écho du grand poète contemporain des chevaliers de *la Rose*. Oui (et ce n'est pas un médiocre mérite), le langage des amants de M. Kingsley nous a fait penser à Shakespeare et à ce sentiment de l'amour qui s'exprime dans ses drames avec des délicatesses si variées et de si charmantes subtilités.

Cependant les amoureux catholiques de Rose se conduisent tout autrement que les amoureux protestants. Il y en a deux : un Anglais, Eustache Leigh, le propre cousin d'Amyas, et un Espagnol, don Guzman de Soto, fait prisonnier par Amyas et Walter Raleigh pendant les révoltes de l'Irlande. La passion s'exprime chez eux avec bien plus de violence et marche bien plus droit à son but, décidée qu'elle est à ne point céder et à briser tous les obstacles. Écoutez le pauvre Eustache Leigh aux genoux d'un prêtre catholique, le père Campian, et demandant qu'on lui pardonne un amour qu'il ne peut pas surmonter.

« — Ah ! dit pensivement Campian. Et elle n'a que dix-huit ans, dites-vous?

« — Dix-huit ans seulement.

« — Eh bien ! mon fils, il faut attendre. Elle doit se réconcilier avec l'Église, ou vous devez l'oublier.

« — Je mourrai auparavant.

« — Ah ! pauvre garçon. Eh bien ! elle peut être réconciliée avec l'Église, et ses richesses pourront devenir utiles ainsi à la cause du ciel.

« — Et cela ne servirait à rien. Donnez-moi seulement l'absolution, et rendez-moi la paix. Laissez-moi la posséder, cria-t-il d'une voix suppliante. Je n'ai pas besoin de ses richesses; non, je ne m'en soucie pas! Laissez-moi la posséder seulement une année, un mois, un jour. Et tout le reste, — richesse, renommée, talents, bien plus, ma vie elle-même, si cela est nécessaire, sont au service de la sainte Église. Oui, je serai heureux de montrer mon dévouement par quelque sacrifice extraordinaire, par quelque acte désespéré; oui, laissez-moi l'avoir, et soumettez-moi à l'épreuve, et vous verrez ce dont je suis capable. »

Le chapitre d'où nous tirons ce fragment de conversation est intitulé : *Deux manières d'être amoureux*, et contient la scène où Frank et Amyas abdiquent leur amour en faveur l'un de l'autre. La différence est en effet extrêmement marquée; mais nous regrettons qu'Eustache Leigh, le catholique anglais, qui, à ce titre, est odieux à M. Kingsley, nous soit présenté en même temps comme un type de perversité. Qu'en vertu de la fougue de son amour Eustache soit capable d'actions violentes, même de crimes, nous le concevons; mais qu'il soit capable de mensonges bas et d'indignités dont ne se rendrait pas coupable un homme de la plus vulgaire espèce, nous ne le croyons pas. M. Kingsley aura obéi involontairement à un préjugé en lui donnant cet affreux caractère.

Nous venons d'entendre l'Anglais catholique; écou-

tons maintenant l'Espagnol. Don Guzman de Soto devient décidément l'amoureux préféré de Rose Salterne. C'est lui qu'elle désirait dans ses rêves, c'est lui qu'elle vit lorsqu'elle se soumit aux sortilèges de la sorcière de Bideford pour connaître son fiancé futur, c'est lui qu'elle appelait lorsqu'elle passait en revue tous les amoureux qu'elle connaissait dès l'enfance, lui, c'est-à-dire l'inconnu, l'imprévu. Aussi, dès qu'il paraît, elle est vaincue. Elle ne possède aucun exorcisme pour se défendre contre les séductions qui se dressent pour la première fois devant elle. Tout est nouveau chez Guzman, manières, langage, visage, et il agit encore sur elle avec les charmes qui gagnèrent à Othello le cœur de Desdémona. Il sait tant de belles histoires d'amour et de courage, où figurent tant de choses et d'hommes qu'elle n'a jamais vus! Voici un fragment d'une de ces conversations passionnées, étranges, folles, qui conquirent à jamais son cœur, et que ni le bon Amyas Leigh, ni l'élégant Frank, ni le bouillant William Cary, malgré tout leur amour, n'auraient jamais trouvées.

« — Cruel! cria Rose en tremblant de la tête aux pieds.

« — Je vous aime, madame! cria-t-il, en se jetant à ses pieds, je vous adore! Ne me parlez plus de la différence de rang qui nous sépare, car je l'ai oubliée; j'ai tout oublié hormis mon amour, tout, hormis vous, madame! ma lumière! mon étoile! ma déesse! Vous voyez jusqu'où mon orgueil est descendu : rappelez-vous que je suis à vos pieds comme un men-

diant, quoique un jour je puisse être prince, bien plus, roi! quoique je sois déjà un prince, un Lucifer d'orgueil pour tout le monde excepté pour vous. Mais vous, en revanche, vous ne voyez qu'un misérable qui se roule à vos pieds et vous crie : Ayez pitié de moi, de moi isolé, abandonné, sans demeure et sans amis! Ah! Rose, — madame, — pardonnez à la folie de ma passion; vous ne connaissez pas le cœur que vous brisez. Froids habitants du Nord, vous soupçonnez peu combien un Espagnol peut aimer. Aimer! adorer plutôt, car je vous adore, madame, et je bénis la captivité qui m'a amené vers vous, et la ruine qui m'a comblé de telles richesses. Est-il possible, saints et vierge Marie! mes larmes trompent-elles mes yeux, ou bien sont-ce réellement des larmes que je vois briller dans ces astres lumineux?

« — Partez, monsieur, cria la pauvre Rose en reprenant soudainement connaissance d'elle-même; partez, et que je ne vous voie jamais plus! » — Et comme si elle avait fui pour échapper à une mort certaine, elle sortit précipitamment de la chambre. »

C'est ainsi, au moyen de ce mélange de passion sincère et de phraséologie insensée, que don Guzman de Soto conquiert le cœur de Rose, trop faible pour résister à cette douce violence, exercée avec cet art, cette assiduité, ce respect extérieur incomparables qui ont été les caractères distinctifs de l'amour de l'ancienne Espagne. Rose s'enfuit avec don Guzman dans le nouveau monde, à Caracas, dont le gentilhomme espagnol a été nommé gouverneur, et tous

les chevaliers de l'ordre de la Rose, les deux frères Leigh en tête, se mettent en mer pour courir à la recherche de l'Espagnol, et venger sur lui l'insulte qu'il a faite à l'Angleterre, à la ville de Bideford et à la religion protestante.

Cette odyssée chevaleresque occupe les deux tiers du récit et se déroule avec un incomparable éclat. La nature et l'homme y luttent ensemble d'intérêt. L'un après l'autre se dressent sous nos yeux les paysages du nouveau monde; les combats succèdent aux combats; c'est pour ainsi dire un feu roulant et ininterrompu d'héroïsme et de beauté. Les vaisseaux espagnols sombrent en déroulant l'étendard catholique; les marins anglais tombent sous le fer et le feu de l'ennemi en criant : Vive la reine! Les actes héroïques y sont tellement multipliés, que nous hésitons à en choisir un entre vingt pour le placer sous les yeux du lecteur. Cependant il en est un, simple épisode dans le récit, qui donne à la fois une idée exacte et de l'héroïsme de l'ancienne Espagne et de l'héroïsme de l'ancienne Angleterre. Un vaisseau espagnol criblé par le vaisseau d'Amyas va sombrer, et le capitaine anglais invite le capitaine espagnol à se rendre.

« — Señor, cria Amyas au capitaine en ôtant son chapeau, pour l'amour de Dieu et de ces hommes, cédez, rendez-vous de bonne guerre. »

« L'Espagnol se découvrit, s'inclina gracieusement et répondit : « Impossible, señor, rien n'est de bonne guerre qui peut tacher mon honneur.

« — Que Dieu ait pitié de vous alors!

« — Amen! » répondit l'Espagnol en faisant le signe de la croix.

« Le vaisseau se fendit horriblement et enfonça sous la vague montante, précipitant dans les flots son équipage; rien plus n'était visible que le haut de sa poupe, et là se tenait debout le rigide et inflexible gentilhomme espagnol, revêtu d'une armure noire et brillante, insensible comme une statue d'airain, tandis qu'au-dessus de lui le drapeau qui réclamait l'empire des deux mondes faisait flotter ses bandes d'or étincelantes sous le soleil du tropique.

« — Il n'emportera pas son drapeau en enfer avec lui; je l'aurai, quand cela devrait me coûter la vie », dit Will Cary, et il courut pour sauter à bord du vaisseau ennemi; mais Amyas l'arrêta :

« — Laissez-le mourir comme il a vécu, avec honneur. »

« Une étrange figure sortit tout à coup de la foule confuse des marins qui criaient et se débattaient au milieu des vagues, et s'élança vers l'Espagnol : c'était Michel Heard. Le capitaine, qui se tenait auprès de lui, plongea son épée dans le corps du vieillard; mais la hache du matelot brilla néanmoins. Le coup frappa juste, traversa le casque et fendit la tête, et lorsque Heard se releva, saignant, mais vivant encore, le cadavre revêtu d'acier roula du pont dans les vagues. Deux coups de plus frappés avec toute la fureur d'un mourant, et l'étendard ennemi était conquis. Le vieux Michel rassembla toutes ses forces, lança le drapeau loin du vaisseau qui sombrait de

plus en plus, et alors se tint debout un moment, puis cria : *vive la reine Bess!* cri auquel les Anglais répondirent par un hurrah qui déchira les cieux. »

Rose Salterne fut en vain poursuivie; son sort était irrévocable. Dans cette poursuite digne des temps de la chevalerie, bien de nobles existences furent perdues, et entre autres celle de Frank Leigh. Un coup de foudre frappa l'indomptable Salvation Yeo, et ce même coup de foudre enleva pour jamais la vue au brave Amyas Leigh, le héros du Devonshire. Néanmoins cette odyssée héroïque ne resta point sans récompense et sans compensation pour Amyas Leigh, car il lui dut l'heureux hasard qui lui fit rencontrer parmi les Indiens une jeune sauvagesse du nom d'Aycanora, et qui n'était autre que la petite fille que tant d'années auparavant Salvation Yeo avait portée dans ses bras, lorsque John Oxenham et l'épouse adultère de don Francisco Xarate erraient fugitifs, traqués de toutes parts, dans l'île des Perles. C'est cette enfant, recueillie au sein de la nature, qui devint l'épouse d'Amyas, et remplaça pour le héros aveugle tout ce qu'il avait perdu et qu'il ne devait plus retrouver, — une idole adorée, un frère chéri, une vie active, la mer et le danger.

Ce qui nous a surtout intéressé dans ce livre, composé avec les anciens documents historiques et qui n'est romanesque qu'à moitié, c'est le caractère des hommes de cette époque plutôt que leurs actions, simples manifestations extérieures de leur caractère. Et maintenant une pensée singulière nous saisit : le

moment n'est pas éloigné où toutes ces actions héroïques, où tout ce courage, ce dédain des privations et des dangers, ces grandeurs de sentiment, seront devenus absolument incompréhensibles pour nous. Tout cela est encore de l'histoire, et nous le comprenons tant bien que mal; mais à l'étonnement que nous causent ces actions et ces caractères, il est évident que le jour approche où l'on regardera comme mythiques les choses que nous regardons encore comme naturelles. Combien de faits et d'hommes que nous ne comprenons plus déjà sans un énorme effort d'esprit! Qui oserait espérer, par exemple, rendre aujourd'hui justice à l'Espagne du XVIe siècle? Personne peut-être. M. Kingsley se plaint lui-même que ses contemporains ne comprennent plus leurs ancêtres du temps d'Élisabeth. Un grand écrivain anglais a mis en lumière les actes des puritains et de Cromwell avec une fidélité scrupuleuse, et tous ceux qui ont lu le livre sont restés frappés de stupeur devant cette image ressemblante d'un temps qui est si près de nous. Nous avons tous rencontré des gens très suffisamment éclairés incapables de comprendre la grandeur morale d'un Loyola ou d'un Calvin, et traitant le premier comme un fourbe vulgaire, et le second comme un scélérat. Qu'est-ce que cela veut dire? Sommes-nous donc devenus si pauvres que nous n'ayons plus aucune qualité qui corresponde à celles des hommes d'autrefois? Non; mais tout certainement s'est rapetissé, et l'étrange métamorphose qui s'est accomplie dans les senti-

ments humains, c'est que nous préférons les qualités secondaires aux qualités principales, et que nous les préférons parce que nous les comprenons mieux. Ainsi il est incontestable que nous comprenons mieux l'honnêteté que la vertu, la dévotion que la religion, le courage que l'héroïsme. Si on doit conclure de l'oubli des choses à leur disparition, il nous faudrait conclure alors qu'il ne s'écoulera pas un temps bien long avant que des caractères tels que ceux que nous présente l'époque choisie par M. Kingsley soient devenus aussi fabuleux qu'Hercule et que Jack le tueur de géants.

En sommes-nous là? Non, je n'écrirai point une telle chose. Pareille conclusion ferait trop de plaisir à cette foule affairée de niaiseries coupables, affamée de plaisirs grossiers, avide de jouissances, qui dans le rapetissement des caractères voit déjà l'inauguration de son règne et nous apprête une tyrannie d'une nouvelle espèce, beaucoup moins belle que celle des rois et des moines, des nobles et des prélats. Non, la nature humaine proteste; si elle a perdu son équilibre, elle le retrouvera : je n'en veux pour preuve que cette inquiétude, grande vertu que n'avaient pas les hommes d'autrefois et qui tourmente les meilleurs d'entre nous. Quand la nature humaine aura repris son équilibre, je ne le sais pas; mais ce que je sais bien, c'est qu'il n'est pas possible que le monde appartienne dans l'avenir à d'autres personnes que celles qui l'ont gouverné dans le passé, c'est-à-dire à des hommes préoccupés de

l'idéal religieux, préoccupés de la justice, préoccupés de la liberté. Et pour me résumer d'un seul mot je dirai : Les *chevaliers* ont toujours gouverné le monde, ils le gouverneront toujours; l'*idéal* a toujours été la principale affaire des hommes, il la sera toujours.

Décembre 1855.

LE

ROMAN RELIGIEUX

IV

CHARLES KINGSLEY

(Two Years ago)

LE
ROMAN RELIGIEUX

IV

CHARLES KINGSLEY

Je ne chercherai pas à dissimuler que j'ai un goût d'une espèce particulière pour les œuvres incomplètes ou manquées : elles ont des imperfections qui me semblent plus instructives bien souvent que les beautés incontestables des plus grands chefs-d'œuvre. Quelles excellentes leçons de critique, de goût et même de morale nous donnent une foule de livres remarquables, mais restés imparfaits soit par la faute de l'auteur, soit par le point de vue exclusif où il s'est placé! Lire ou contempler un chef-d'œuvre, c'est comme contempler un beau paysage ou un visage irréprochable; cette contemplation appelle notre admiration, mais fortifie médiocrement notre expérience intérieure. Au contraire, lire ou contempler des œuvres imparfaites nous ramène plus près des conditions ordinaires de notre existence; en elles, nous retrouvons, comme chez des êtres vivants,

le mélange de qualités et de défauts qui compose la nature humaine. Si l'âme ne trouve pas à une pareille lecture cette fête qui s'appelle l'admiration, l'intelligence y trouve les plus salutaires exercices. Et d'ailleurs il n'est pas juste de dire que ces lectures soient dépourvues d'attraits : elles en possèdent au contraire de très variés et de très délicats. N'est-ce pas un plaisir par exemple que de refaire par l'imagination l'œuvre que parcourent nos yeux, d'agrandir un type que l'auteur s'est contenté d'indiquer, de compléter un caractère qu'il s'est contenté d'esquisser, de rêver enfin la rayonnante poésie d'un Shakspeare là où nous ne rencontrons que les larmoyantes déclamations d'un Otway? Et ce plaisir n'est pas le seul. Combien de fois un livre imparfait ne nous a-t-il pas procuré le même genre d'émotion que nous procure dans le monde la vue de ces personnes que nous appelons intéressantes faute d'un meilleur mot, et qui attirent plus sûrement nos sympathies que le génie le plus parfait ou le caractère le plus ferme? Tantôt cette personne possède cette piquante beauté du diable qui anime même les traits les plus communs, tantôt l'irrésistible attrait d'une laideur expressive et spirituelle, tantôt enfin le charme mélancolique d'un visage maladif. Ces lectures nous donnent en outre, ai-je dit, d'excellentes leçons de morale. Il en est deux que je veux au moins signaler, car elles se rapportent directement au sujet qui va m'occuper.

La première, c'est combien l'art est peu de chose.

Ne vous est-il jamais arrivé de lire un livre plein de pages excellentes, tout animé d'un véritable esprit d'artiste, et cependant défectueux, parce que l'auteur a sacrifié les lois de l'art à une intention morale? Lorsqu'il vous a fallu ensuite porter un jugement, ne vous est-il jamais arrivé de dire : « Ce livre est défectueux, et c'est la faute de l'auteur; mais comment le condamner si la faute est plus belle à tout prendre que l'œuvre qu'il aurait pu produire? Il a oublié que l'artiste doit avoir l'immorale indifférence de la nature; il a voulu me faire partager ses nobles inquiétudes, me convaincre des vérités qui lui sont chères; il me parle non comme s'il voulait trouver en moi un admirateur respectueux, mais comme s'il cherchait un ami : puis-je lui refuser ma sympathie? Comment condamner au nom de cette vaine idole de la beauté tant d'ardeur, tant de zèle chrétien, ou tant d'amour pour l'humanité, et pourquoi me trouver désappointé parce que je suis forcé de reconnaître une fois encore que la grandeur de la charité est supérieure à la grandeur de l'art? » La seconde leçon que nous ont apprise certaines de ces lectures, c'est qu'il existe bien décidément une morale humaine générale qui s'élève au-dessus de toutes les morales particulière des sectes, des nations et même des civilisations. Tel livre est plein de talent et d'élévation, et cependant vous le fermez avec un certain dépit. Pourquoi, dites-vous, l'auteur veut-il absolument me traiter comme si j'appartenais à sa secte ou à sa nation? Pourquoi ne pas me parler comme à un

homme, au lieu de me parler comme à un ultramontain, ou à un calviniste, ou à un anglican? Je sens par le dépit que j'éprouve que l'âme humaine n'est pas aussi étroite qu'il veut me le faire croire; sa morale m'offense comme un préjugé national.

L'excellent M. Charles Kingsley trouvera facilement parmi les réflexions précédentes quelles sont celles qui s'appliquent ou ne s'appliquent pas à ses intéressants ouvrages. Ainsi mon imagination ne s'est jamais donné le plaisir de refaire après lui le livre qu'il jetait en pâture à la critique, car il n'est pas de ces auteurs qui passent à côté de leur sujet, ou l'effleurent sans le comprendre. Après lui, il n'y a rien à refaire; les parties remarquables de ses œuvres sont parfaites en elles-mêmes, et il serait impossible d'y rien ajouter; les parties défectueuses le sont d'une manière irrémédiable, et on ne pourrait y rien corriger. Il n'y a donc aucun plaisir de dilettantisme à tirer de la lecture de ses écrits, et ce n'est pas lui qui donnera jamais à son critique la joie de se transformer un instant en poète à ses dépens. Il y a dans M. Kingsley deux personnes bien distinctes, un artiste et un *clergyman*, un écrivain et un anglican. Dans tout livre sorti de sa plume, il y a donc toujours deux courants d'esprit très différents, qui s'entremêlent l'un l'autre et se contrarient mutuellement. L'artiste parle, et nous l'écoutons avec bonheur; mais au même instant l'anglican élève la voix, et le lecteur, qui, comme le duc exilé de Shakspeare, ne demandait pas d'autres

sermons que ceux que murmure le vent ou que gazouille le ruisseau, est contraint d'écouter, qu'il le veuille ou non, un sermon qui pourrait être prêché devant une congrégation. C'est un grand défaut assurément, au point de vue de l'art, que cette transformation du roman en instruction pastorale, et cependant le dépit qu'éprouve d'abord le lecteur ne tarde pas à faire place à un sentiment de respect, car c'est de parti pris, avec préméditation, que M. Kingsley se laisse aller à cette confusion de genres. Il est trop éclairé pour ne pas connaître les conditions auxquelles vivent les œuvres d'imagination; c'est par devoir et par conscience qu'il gâte son livre : il ne lui suffit pas qu'il soit beau, il voudrait qu'il fût utile. Que la critique se raille de lui, pourvu qu'il ait le bonheur de ramener seulement quelques âmes vers les doctrines qu'il croit la vérité! On ne peut donc le juger équitablement sans tenir compte des devoirs qu'il s'impose avant de prendre la plume. Il n'y a pas à se méprendre à ce sujet : ses livres sont volontairement imparfaits. « Fi de l'art qui ne se propose pas un but utile! répondrait-il probablement, s'il était interrogé. Je n'écris pas pour me faire admirer, mais parce que, possédant le talent d'écrire, j'ai cru que mon devoir m'obligeait à mettre ce talent au profit des doctrines que je sers. Quant au reproche que vous me faites de confondre un roman avec un sermon, je ne m'en soucie pas davantage. Je me suis servi du roman pour exprimer ma pensée, parce que je me suis aperçu que, de toutes

les formes de la production intellectuelle, le roman était aujourd'hui la plus populaire, la plus propre à répandre les vérités que je défends. Le choix du roman est plutôt une ruse innocente de chrétien qu'une satisfaction donnée à mes instincts littéraires. Si mes romans ont plus de lecteurs que ma chaire n'aurait d'auditeurs, mon calcul est bon, et je me félicite de mon choix, non plus au nom de l'art, mais au nom de la vérité. »

Et quelle est cette vérité? Rien de plus que l'anglicanisme. Autant tout à l'heure nous étions disposé à donner raison à M. Kingsley lorsque nous le surprenions en flagrant délit d'infidélité envers l'art par amour pour la vérité, autant nous sommes choqué lorsque nous comprenons quelle est cette vérité. L'intelligence éprouve un certain dépit en découvrant que les croyances auxquelles on lui propose de se conformer n'ont rien de général et d'universel, et qu'au lieu de sortir directement de la conscience humaine sans acception de temps et de lieu, elles ont leur origine dans une certaine civilisation locale et dans des mœurs exposées à l'action destructive de la durée. Plus que tous les autres écrits de ce temps-ci, les œuvres de M. Kingsley font sentir l'importance de cette morale éternelle et universelle, dont toutes les morales particulières ne sont que des formes imparfaites, précisément par le soin même que prend l'écrivain de rendre la doctrine qu'il professe la moins exclusive possible. Il ne néglige rien en effet pour mettre ses croyances anglicanes en harmonie

avec l'état des sciences et la situation des esprits modernes, et cette préoccupation ne sert qu'à faire mieux ressortir encore ce qu'il y a d'exclusif dans le point de vue auquel il s'est placé. Si nous avions affaire à un anglican entêté, qui refusât obstinément de sortir de son église, nous serions plus scandalisés peut-être, mais à coup sûr nous éprouverions moins de dépit. Nous nous révolterions peut-être au nom de la croyance dans laquelle nous avons été élevés, et nous opposerions drapeau contre drapeau. Nous sentirions mieux l'injustice avec laquelle l'auteur traiterait telle ou telle forme de la vérité, mais nous sentirions moins l'importance de cette vérité universelle qui échappe à toutes les sectes. M. Kingsley au contraire, par son grand esprit de tolérance, par ses tentatives de conciliation, par ses échappées innombrables dans les domaines de la philosophie et de l'histoire, nous force à reconnaître que la croyance pour laquelle il se donne tant de laborieux soucis et tant de peines méritoires n'a qu'un intérêt secondaire. Il n'a pas échappé à la loi qui préside à toute tentative de conciliation et de compromis; dans toute transaction, le maître véritable, le dominateur n'est pas celui qui propose, mais celui qui reçoit et accepte les offres de conciliation : or, dans les écrits de M. Kingsley, c'est la doctrine anglicane qui fait les avances, et c'est la raison humaine qui les reçoit.

Les motifs sur lesquels est fondée la préférence que M. Kingsley donne à l'Église anglicane sur toutes

les autres sectes ou Églises n'ont rien que de très noble et de très élevé; mais, qu'il nous permette de le lui dire cependant, la nature de ces motifs est plutôt politique que religieuse. C'est comme Anglais beaucoup plus que comme homme qu'il défend de tout son pouvoir l'Église établie; l'anglicanisme est un choix de son expérience pratique plutôt que de son intelligence spéculative. L'histoire d'Angleterre a révélé à M. Kingsley l'importance d'une Église nationale pour l'éducation populaire, la moralité générale, et surtout pour la préservation de l'esprit patriotique et l'intégrité du caractère national. Il est convaincu que la religion, comme toutes les choses en ce monde, doit, pour avoir action sur l'homme, s'abaisser en quelque sorte jusqu'à lui, se limiter et se rendre saisissable dans des formes sensibles : c'est à ce prix seulement qu'elle peut être populaire et nationale. Il est convaincu qu'une Église nationale est essentielle pour que l'esprit chrétien et l'esprit patriotique se confondent et se prêtent mutuellement secours. Partout où cette Église nationale n'existera pas, l'esprit chrétien sera distinct du patriotisme, et même en certains cas en opposition avec lui. Il pourra y avoir des hommes vertueux, excellents, des saints si l'on veut; il n'y aura pas de citoyens, ou plutôt les citoyens seront distincts des chrétiens. M. Kingsley a donc une tendance marquée à repousser toutes les Églises qui cherchent leur point d'appui plutôt dans la conscience universelle ou dans la conscience individuelle que dans la conscience

nationale. Le calvinisme est essentiellement une religion individualiste, et qui n'a aucune force en dehors de la conscience privée : il laisse l'individu dans un isolement égoïste en le préoccupant exclusivement du soin de son salut. La doctrine romaine, pour parler comme M. Kingsley, arrive au même résultat par un chemin tout différent. De même que dans le calvinisme l'individu est isolé par la pensée unique du salut, dans l'Église romaine il est isolé par une trop grande préoccupation de l'idée même de l'Église universelle. Le rationalisme arrive au même résultat en faisant à l'idée d'humanité une part plus large qu'à l'idée de patrie. En dehors d'une Église nationale, toutes les doctrines ont donc un double défaut : elles isolent l'individu, et séparent la vie spirituelle de la vie pratique. L'Église nationale seule ne sépare pas le citoyen du chrétien, et fait de la vie morale la cause de la vie pratique. C'est à développer cette doctrine que M. Kingsley s'est appliqué depuis quelques années déjà, en haine des philosophies cosmopolites, du mouvement papiste, et aussi en haine des prédications semi-catholiques du parti de la haute Église. Tantôt, comme dans *Westward Ho!* il retrace les temps héroïques de cette Église nationale, les temps où elle inspirait tous les actes de la vie publique et privée; tantôt, comme dans son dernier livre, *Two Years ago*, il s'efforce de persuader à ses concitoyens de revenir à cette Église, qui seule pourra réunir, ainsi qu'autrefois, leur vie pratique et leur vie spéculative, maintenant séparées.

Son dernier roman est donc fondé sur la nécessité d'un accord entre la vie pratique et la vie spéculative. La religion seule peut opérer cette union, en substituant le mobile du devoir aux mobiles de l'intérêt matériel et de la curiosité morale. Les pensées les plus élevées ne sont qu'un souffle, tant qu'elles ne se sont pas traduites en actes, et il n'y a pour les actes qu'une expression qui soit digne de l'homme, le devoir et le dévouement. La vie intellectuelle qui n'a pas pour but la charité et l'amour est un abus criminel de l'âme comme l'ivrognerie et la débauche sont un abus criminel du corps. Une multitude de péchés et de crimes contre l'humanité naîtront de ce mépris du dévouement : l'obstination du sectaire, le fanatisme, la stérilité littéraire, le vain dilettantisme. D'autre part, la vie pratique la plus énergique, si elle n'est pas dirigée par un mobile religieux, restera sans but véritable, et conduira facilement au scepticisme, au cynisme, au mépris des hommes. Cependant, quoique M. Kingsley condamne également l'absence d'un principe religieux dans la vie morale et dans la vie pratique, il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi indulgent pour les hommes intellectuels que pour les hommes pratiques. L'homme sans religion qui mène une vie pratique ne court pas, selon lui, les mêmes dangers que l'homme irréligieux qui mène une vie purement intellectuelle. L'homme pratique a plus de ressources pour échapper au mal et au péché : s'il tombe, il sait se relever et reprendre sa marche ; et glissât-il dans les pires erreurs, il est rare, en le

supposant doué d'une certaine honnêteté native, qu'il roule au fond de l'abîme. Il n'en est pas ainsi de l'homme qui mène une vie intellectuelle : si toutes ses pensées ne sont pas réglées par le devoir, la charité et le désir du bien, elles le seront par l'égoïsme, la vanité et le désir du bruit. Une vie intellectuelle sans dévouement est donc le crime irrémédiable, le péché que rien ne peut pardonner. M. Kingsley n'a jamais assez d'anathèmes pour l'intelligence égoïste qui use et abuse de ses dons pour une satisfaction de vanité, et qui s'énerve et s'épuise dans un voluptueux dilettantisme, comme un débauché dans l'habitude de l'orgie; dans son dernier livre pourtant, il a comblé la mesure, et poussé aussi loin qu'elles peuvent l'être la colère et la haine que l'épicuréisme intellectuel a toujours excitées en lui. Son mécréant pratique est un honnête garçon, qui n'a d'autre tort que de vouloir donner à ses actions les plus spontanées et les plus généreuses une apparence de cynisme et de dureté, et à qui l'occasion ne manquera pas de racheter ses péchés véniels; mais son épicurien intellectuel n'excite que le dégoût et le mépris, rien ne pourra sauver ce malheureux, et tous les accidents de la vie lui seront occasion de ruine, car l'homme qui ne vit que de vanité est blessé sûrement par les événements les plus futiles.

Les deux personnages principaux du roman, Thomas Thurnall et Elsley Vavasour, sont mis en présence dès les premières pages du livre : ils expliquent nettement et d'une manière dramatique la pensée

de l'auteur. Tom Thurnall appartient à cette race d'hommes qui est particulièrement chère à M. Kingsley, et dont le plus remarquable échantillon est l'Amyas Leigh de *Westward Ho!* Ses héros ont une préférence marquée pour tous les jeux de la force et du danger. Jeunes, ils préféraient à tous les plaisirs de la chair et de l'esprit les fortifiants exercices du corps, les longues promenades, la chasse, l'escrime; dans l'âge mûr, ils préfèrent à tous les triomphes les dangers de la mer, du champ de bataille, des solitudes incultes et des forêts primitives. M. Kingsley a pour la force corporelle la plus vive admiration, et même il irait volontiers jusqu'à en faire la base de la vertu et de la morale. Pas de vertu sans jarrets agiles et sans larges épaules! a-t-il l'air d'insinuer parfois à ses lecteurs. Ses vrais héros sont tous musculeux et honnêtes, et ils sont honnêtes parce qu'ils sont musculeux. La meilleure éducation pour l'enfance lui semble celle des anciens Perses, qui apprenaient à leurs enfants à dire la vérité et à tirer de l'arc. Cette singulière admiration pour la force physique, qui est poussée jusqu'à l'excès, est un des caractères originaux de M. Kingsley. Loin de penser, comme trop de personnes qui tombent dans l'excès opposé, que tout ce qu'on donne au corps est enlevé à l'esprit, il pense au contraire que l'éducation physique est la base véritable de l'éducation morale, et que tout ce qui fortifie le corps fortifie en même temps l'esprit. Il y a certainement beaucoup de vrai dans cette opinion, qui a paru

cependant exagérée en Angleterre, où les exercices physiques tiennent dans l'éducation une si grande place, et qui paraîtrait un paradoxe en France, où nous avons conservé les traditions de cette éducation cléricale qui cherche le développement de l'esprit avant toute autre chose, même aux dépens de la santé du corps. La force sans doute ne fait pas la vertu, et il serait à désirer que M. Kingsley se résignât un jour à représenter un héros malingre et souffreteux; mais il n'a pas tort lorsqu'il prétend que l'éducation physique importe plus qu'on ne le croit aux bonnes mœurs : l'homme qui a une préférence marquée pour une vie active aura toujours une candeur et une franchise qui feront défaut à l'homme, même vertueux, habitué à une vie trop méditative.

Thomas Thurnall serait donc, s'il avait un peu de religion, le héros préféré de M. Kingsley; mais Tom est essentiellement un homme sans religion, et même sans aucun but idéal. Tel qu'il est cependant, l'auteur a pour lui une certaine tendresse qui le pousse à vivement insister sur ses qualités, en atténuant, sinon en excusant ses défauts; mais laissons l'auteur lui-même dépeindre ce caractère, qui dans sa pensée est non seulement un individu, mais un type, et représente une race d'hommes.

« Quinze années d'aventures avaient durci comme un métal travaillé, ce caractère, qui n'avait jamais été bien souple. Tom était maintenant dans son genre un homme du monde accompli, qui savait exacte-

ment (au moins dans toutes les sociétés et tous les lieux où il pouvait se trouver, étant données sa nature et sa profession) ce qu'il avait à dire et à faire, ce qu'il devait chercher et éviter. Ingénieux et économe comme le Grec ancien ou le moderne Écossais, il était peu d'expédients qu'il ne pût inventer, et peut-être aucune privation qu'il ne pût endurer. Il avait observé la nature humaine sous tous ses déguisements, depuis la pompe de l'ambassadeur jusqu'au tatouage de guerre du sauvage, et s'en était formé une opinion nette, pratique, superficielle, sévère. Il regardait la nature humaine comme la matière première qu'il avait à façonner pour en tirer sa subsistance et son repos. Il ne désirait pas vivre aux dépens des hommes, mais il lui fallait vivre de leurs salaires; pour cela il devait les étudier spécialement dans leurs faiblesses. Il ne voulait pas les tromper, car il avait en lui une veine innée d'honnêteté si grondeuse et si explosive, qu'elle était pour lui un grand embarras. La partie la plus difficile de l'éducation qu'il s'était donnée à lui-même avait été de réprimer l'inclination dangereuse qu'il avait à appeler sans ménagements mensonge un mensonge, et à répondre aux fous sur le ton que méritait leur folie. Cette témérité juvénile était maintenant à peu près domptée; Tom, lui aussi, pouvait aujourd'hui flatter ou intimider, suivant que ses intérêts l'exigeaient, aussi bien que le premier venu. Que celui de mes lecteurs qui est sans péché lui jette la première pierre. Il avait la conscience de ce qu'il était,

et ce sentiment perçait dans chacune de ses paroles et de ses actions; mais ce sentiment ne venait pas d'une vanité morbide, il était une conséquence nécessaire de la vie qu'il menait.... Pour définir d'un seul mot Tom Thurnall, je dirais qu'il était essentiellement un impie, si les épithètes de l'Écriture n'avaient pas de nos jours un sens tellement conventionnel et officiel qu'on craint en les employant de s'éloigner de la vérité. Tom n'était certainement pas un de ces impies contre lesquels David eut jadis à combattre, un de ces impies qui dérobaient la veuve et mettaient à mort l'orphelin. Sa moralité était aussi élevée que celle de la moyenne générale du genre humain; son sentiment de l'honneur était beaucoup plus élevé : il était généreux et sensible. Personne ne l'avait entendu mentir, et il avait une honnêteté invariable, en partie réelle parce qu'il aimait à être honnête, en partie affectée parce qu'il savait qu'à la longue cette honnêteté serait productive, et parce qu'elle laissait sans défiance les gens dont il voulait faire ses instruments. Mais de piété dans le vrai sens du mot, de la croyance qu'il y avait en haut un être qui s'occupait de lui, et qui le soutenait dans le travail quotidien de la vie, de la croyance qu'il était bon de chercher les conseils de cet être, conseils qui étaient toujours donnés lorsqu'ils étaient demandés, de notion exacte quelconque d'une Providence céleste, Tom en était aussi ignorant que tant de milliers de braves gens qui vont à la messe chaque dimanche, qui lisent de bons livres, et croient fermement que

le pape est l'antéchrist. Il aurait dû être mieux instruit sans doute, car son père était un homme religieux, mais il était ignorant sur ces matières, comme le sont aussi des milliers d'autres qui ont eu comme lui des parents religieux. On lui avait enseigné, cela va sans dire, les doctrines élémentaires et les devoirs ordinaires de la religion; mais ces anciens souvenirs avaient été effacés de son esprit, comme les chiffres écrits à la craie sur l'ardoise d'un écolier, par le courant de nouvelles pensées et l'impression de nouveaux objets durant ses courses aventureuses. Il avait eu en abondance désappointements et dangers; mais ces désappointements et ces dangers étaient de ceux qui encouragent un brave et joyeux esprit à prendre confiance en lui, et à se pourvoir de ressources : ce n'était pas ces grands chagrins du cœur qui laissent l'homme seul dans le plus profond du gouffre, sans aucun appui intérieur et appelant avec des larmes un secours surnaturel. Il avait vu des hommes de toutes les croyances, et il croyait savoir par expérience que dans toute religion les coquins formaient le grand nombre, et les honnêtes gens le petit nombre. Toutes les religions étaient à ses yeux également vraies et également fausses. Une moralité supérieure était, selon lui, principalement due aux influences de race et de climat, et l'enthousiasme dévotieux — à en juger au moins d'après les *camp-meetings* américains et les villes papistes — était le résultat d'un système nerveux déréglé. »

Tel est le portrait de Thomas Thurnall. Eh bien!

nous avouerons franchement à M. Kingsley que, malgré tout le respect qui est dû à l'expérience pratique, nous n'aimerions pas admettre dans notre société un homme d'un pareil caractère. Qu'est-ce qu'une honnêteté qui n'a pas son but en elle-même, qui ne trouve pas en elle-même sa récompense, mais qui est employée comme moyen de fortune et comme instrument de succès? La dure main de cet homme pressera comme une orange tous ceux qui s'approcheront de lui, et leur fera rendre tout ce qu'ils peuvent donner. Il lui suffira d'avoir un droit pour exercer ce droit dans toute son énergie et pour le pousser jusqu'à ses dernières limites; Tom Thurnall est donc un despote de la pire espèce, s'il est vrai, comme le dit un grand publiciste, que le pire despotisme soit celui qui s'établit sur le droit et qui se fait une arme de la légalité. Fuyez comme la peste, dans le commerce de la vie, les hommes qui ne consentent pas à faire l'abandon d'une partie de leurs droits : ils manquent des deux sentiments qui rapprochent l'homme de l'homme, la charité et l'instinct d'égalité. D'ailleurs aucune des vertus de Thomas Thurnall ne lui est impersonnelle, toutes se rapportent à un centre d'honnêteté égoïste. Que de fautes, que de crimes même dont il ne se doutera pas, un pareil caractère pourra commettre innocemment! Son expérience, composée de scepticisme et de brutalité, lui fera porter les jugements les plus téméraires; il n'estimera que la force, et toutes les qualités délicates et aimables le trouveront aveugle. Il jugera lâche un

homme qui n'est que sensible, coupable une femme qui n'est que timide; il verra des indices de crime dans la susceptibilité inquiète d'une conscience trop scrupuleuse. C'est là l'histoire de Tom Thurnall. Comme il n'est jamais désintéressé, qu'il rapporte tout à lui et apprécie tout d'après sa nature, il blesse infailliblement tous les faibles qu'il rencontre. Plein de mépris pour le métier de rimeur et la poésie qui n'est pas consacrée par l'admiration unanime des hommes, il pousse par ses duretés et ses railleries son camarade John Briggs à une évasion coupable de sa ville natale. Il est réellement brutal et cruel dans les scènes qui ouvrent le roman, et où M. Kingsley nous le montre avec complaisance accablant joyeusement de ses mépris le pauvre John Briggs, dont il surexcite la sensibilité maladive. Plus tard, lorsqu'il rencontre ce même camarade marié à une noble Irlandaise sous le faux nom d'Elsley Vavasour, il ne craint pas, pour des motifs d'intérêt personnel, de terrifier cet homme faible et susceptible, en lui révélant qu'il connaît son secret. Tom n'a pas voulu autre chose que rendre inoffensif son ancien ennemi intime : il a voulu le terrifier pour le tenir plus sûrement sous sa main et en faire un des instruments de sa fortune; mais dès lors le malheureux poète vit dans un état d'inquiétude nerveuse qui se termine un jour par la folie et le suicide. Tom se repent alors, mais trop tard. Dans un naufrage où il a failli périr, il a été dépouillé par une main inconnue de toute sa fortune qu'il portait dans une ceinture attachée autour

de son corps. Il se livre à une enquête pour découvrir l'auteur du vol, mais il déploie dans cette affaire plus d'activité et de ruse que de sagacité. Si son expérience de la vie l'a rendu soupçonneux et méfiant, elle ne lui a pas appris à mieux discerner les personnes sur lesquelles doit ou ne doit pas s'arrêter le soupçon. Thurnall manque de cette arme précieuse qui est le privilège des âmes délicates et pures, le tact. Il porte ses soupçons sur une jeune femme d'une candeur adorable et d'une piété exaltée et sincère. Ainsi la vie pratique le sert fort mal dans les circonstances difficiles; Thurnall est honnête, loyal, sensible même, mais il manque de charité, parce qu'il manque de religion, et comme il manque de charité, toutes ses bonnes qualités sont frappées de stérilité, et même à l'occasion peuvent se transformer en défauts et en vices.

Elsley Vavasour forme avec Tom Thurnall un contraste frappant. A l'époque où Tom entrait dans l'adolescence, il y avait tout près de lui, dans la boutique de son père, un jeune homme nommé John Briggs, dont la physionomie, les allures et le langage trahissaient une âme tourmentée par le fatal démon de la poésie. Sa physionomie vive et rêveuse, ses traits délicats et fins auraient suffi à un observateur exercé pour deviner qu'il possédait cette nature, composée de violence et de faiblesse, qui est, hélas! trop souvent le partage des artistes. Sans force de résolution, mais capable de mouvements subits, lent à l'action et cependant prompt à la colère, indécis

et timide dans sa conduite et cependant rongé d'ambitions dévorantes, John Briggs était un de ces jeunes hommes qui réclament de ceux qui les approchent des ménagements infinis, une sollicitude pleine de tendresse, une surveillance délicate et finement rusée. Il ne lui était pas difficile toutefois d'obtenir cet intérêt bienveillant, et en quelque sorte dévoué, que les hommes trop absorbés par leurs propres affaires accordent si rarement, car toute sa personne inspirait irrésistiblement la sympathie. Il était du nombre de ceux à qui leurs défauts même deviennent une grâce. Qui pourrait dire la raison de cette sympathie qui nous attire vers les êtres plus passionnés que fermes, et qui ont reçu plus d'intelligence que de caractère? Je ne sais, mais je connais peu de faits qui fassent plus d'honneur à la nature humaine et qui la montrent sous un meilleur jour. Les hommes semblent sentir instinctivement que les âmes très fortes et les très grands caractères peuvent facilement se passer d'eux, sauront se relever s'ils tombent et n'auront jamais besoin de personne. En conséquence ils leur payent les hommages qui leur sont dus, leur accordent admiration et estime, leur confient le soin de leurs affaires, et les chargent de les commander ou de les gouverner; mais rarement ils leur accordent sympathie et affection. La force appelle la confiance, le respect, l'obéissance, presque jamais l'amour. Au contraire les natures faibles et délicates, auxquelles ils refuseraient toute confiance dans la vie pratique, qui n'ont rien pour s'imposer à

eux, et dont ils n'ont à attendre aucun grand service, les attirent invinciblement. Et cependant il est rare que leur sympathie sauve ces natures exceptionnelles du malheur. Elles y courent comme au terme que leur a fixé la destinée, l'amour les y conduit, le dévouement les y pousse. C'est là l'histoire de l'infortuné John Briggs, le caractère le mieux étudié et le personnage le plus original du roman de M. Kingsley. Il y a longtemps que nous n'avions contemplé un portrait aussi ressemblant de cette créature excentrique qu'un illustre critique contemporain a si bien nommée l'*animal poète*. Les faiblesses maladives, les vanités plus maladives encore, les folles imaginations, les soupçons subits et inexplicables, les colères enfantines, le dévouement réclamé avec exigence et laissé sans récompense, l'impérieux besoin d'être aimé et le besoin plus impérieux encore de torturer les cœurs qui nous aiment, tous les traits de la physionomie de cette créature ingrate, tendre, égoïste, passionnée, décevante, irrésistible, plus coquette qu'une femme, plus capricieuse qu'un enfant, plus perfide qu'un diplomate, plus vaine qu'un sauvage, ont été analysés et mis en relief avec une sagacité singulière.

L'histoire de John Briggs est fort dramatique et mérite d'être racontée : nous en avons tous plus ou moins connu quelques épisodes. John Briggs appartenait à une honnête et pauvre famille anglaise qui l'avait placé en qualité d'employé chez M. Thurnall, l'apothicaire de la petite ville de Whitbury. Vous pouvez imaginer aisément les ennuis du jeune poète

livré à des occupations qui répugnent à sa nature. Inquiet, rêveur, distrait, jamais son attention n'est dirigée vers l'accomplissement des petits devoirs pratiques que lui impose sa condition : il égare les adresses des clients, brouille les médicaments, se trompe de formules, le tout le plus innocemment du monde, en poursuivant une image ou en caressant une chimère. Ses sottises cependant lui étaient pardonnées, car John s'était attiré la sympathie de M. Thurnall, qui, doué lui-même d'une intelligence délicate, avait compris avec quels ménagements et quelle indulgence devait être traité un caractère qui ne pouvait être jugé selon les règles ordinaires. Il n'en était pas ainsi de son fils Tom, dont la nature robuste et pratique avait instinctivement en aversion cette nature contemplative et frêle. Les deux jeunes gens se haïssaient sans l'avouer tout haut; John sentait le mépris dans chacune des plaisanteries de Tom, et il lui rendait ce mépris en invectives insolentes. Enfin un jour, à la suite d'une querelle occasionnée par une de ses nombreuses étourderies, John quitte brusquement la boutique de M. Thurnall, s'échappe de la maison paternelle, et se dirige, pauvre d'argent, mais riche d'espérances, vers la capitale du Royaume-Uni, pour y trouver la gloire de Shakspeare ou la mort misérable de Chatterton.

Pendant de longues années, on n'entendit plus parler de lui à Whitbury, et les échos de la renommée ne rapportèrent pas à sa ville natale le nom de John Briggs. Il était cependant devenu célèbre sous

le nom plus euphonique d'Elsley Vavasour. Après avoir soutenu assez courageusement un combat pénible contre les difficultés de la vie littéraire, il avait publié un volume de poèmes sous ce titre mélancolique : *Les Agonies de l'âme*. Pendant tout un hiver, il avait été le lion de la saison. Elsley méritait son succès, car il le devait à son seul talent, et non à la camaraderie littéraire, dont il s'était écarté avec soin. Malgré tous ses défauts Elsley en effet était foncièrement honnête et n'avait rien d'un intrigant. Le monde lui ouvrit ses portes, et fut charmé de trouver dans le jeune poète un homme gracieux, aimable, habile à rendre en prévenances ingénieuses les compliments qu'il recevait, un homme en un mot instinctivement bien élevé, et ce qu'on pourrait nommer un *gentleman* de la nature.

« Il y a deux ou trois maisons dans la ville où à certains soirs vous rencontrez la société la plus complexe, où des duchesses et de jeunes poètes, des évêques et des réfugiés républicains, des gentilshommes chasseurs de renards et des avocats lancés dans la politique se trouvent associés pendant une couple d'heures, à leur grand plaisir et à leur grand bénéfice, car chacun d'eux trouve dans son voisin une personne plus agréable qu'il ne le supposait, et personne ne quitte ces salons sans avoir ajouté quelque chose à son expérience et sans avoir été intéressé par un être humain qui méritait cet intérêt. C'est dans une de ces maisons qu'Elsley fut invité au plus fort du succès des *Agonies de l'âme*. Pour la première fois il se

trouva face à face avec des femmes anglaises d'une haute éducation, et n'eut pas de peine à se croire sur la montagne des péris et dans le royaume même des fées. Il avait été flatté déjà, mais jamais avec tant de grâce, de sympathie et d'apparente intelligence, car il y a peu de femmes bien élevées qui ne puissent faire semblant de comprendre, et laisser le malheureux homme de génie qu'elles flattent convaincu de la supériorité de leur esprit et de leur pénétration, tandis qu'elles ne font autre chose que répéter habilement l'opinion du dernier homme avec lequel elles ont causé, peut-être même — et c'est là le triomphe de leur habileté — de l'homme avec lequel elles causent actuellement. Timide et gauche, John Briggs était certes bien excusable de ne pas reconnaître ses propres pensées lorsqu'elles lui étaient renvoyées une minute après, sous la forme la plus gracieuse et avec l'intonation la plus délicate, par l'écho de lèvres qui ne s'ouvraient jamais sans laisser tomber des perles et des diamants.

. . . . . .

« Rendons justice à Elsley : une des raisons pour lesquelles il aimait ses nouvelles connaissances était qu'il se sentait aimé d'elles. Il se conduisait bien envers elles, et par conséquent elles se conduisaient bien envers lui. Comme je l'ai dit, il était dans son genre un très beau garçon; il lui fut donc aisé, comme il l'est à toutes les personnes physiquement belles, d'acquérir des manières gracieuses. En outre, il s'était largement abreuvé aux sources de la vieille

poésie et de préférence à toute autre au poème de Spenser, *la Reine des Fées*. Heureux eût-il été s'il eût suivi fidèlement les leçons qu'il pouvait recevoir du plus noble des livres anglais! mais il en est une au moins qu'il avait apprise : c'était d'être chevaleresque, affable et courtois envers toutes les femmes, fussent-elles même vieilles ou laides, par la seule raison qu'elles étaient des femmes.... En outre, il eut le bon sens de découvrir que, quoique les jeunes péris fussent les plus agréables à contempler, les vieilles péris composaient la meilleure société, et que c'est en général des femmes mariées que tout homme, poète ou non, apprendra sûrement ce qu'est en réalité le cœur de la femme. Il guida si bien sa conduite d'après cette pensée, qu'avant la fin de cet été il avait tout à fait conquis le cœur de la vieille lady Knockdown, tante de Lucie Saint-Just et femme du tuteur de Lucie, charmante vieille Irlandaise qui affectait agréablement l'accent du pays natal peut-être par la même raison qui lui faisait porter une perruque. Lady Knockdown avait été dans son temps une beauté et une femme d'esprit, l'amie de miss Berry, de Thomas Moore, de Grattan, de lord Edward Fitzgerald, de Daniel O'Connell et de tous les lions et lionnes qui depuis soixante ans ont rempli l'île d'émeraude du tapage de leur renommée. Il n'y avait personne qu'elle ne connût, il n'y avait rien dont elle ne pût parler. Mariée, lorsqu'elle était encore un enfant, à un homme qu'elle n'aimait pas, et n'ayant pas d'enfants, elle s'était indemnisée par

une foule de *flirtations* et la publication de deux ou trois nouvelles où elle avait jeté sur le papier le trop-plein des sentiments qui ne trouvaient pas d'issue dans sa vie réelle. Elle avait déserté en vieillissant le roman pour la prophétie, elle était directrice distinguée d'une coterie religieuse à la mode; mais elle se vantait d'avoir gardé une *tête verte* sous ses cheveux blancs, et non sans raison, car sous ce mélange de mondanités, d'intrigues, d'affectation juvénile et de religiosité battait un cœur jeune et tendre. Elle fut charmée des manières de M. Vavasour et les vanta beaucoup à Lucie, timide jeune fille de dix-sept ans, qui venait d'entrer dans le monde et le regardait encore par-dessus l'épaule protectrice de lady Knockdown.

« Ma chère, que M. Vavasour soit ce qu'il voudra, non seulement il a l'intelligence d'un véritable homme de génie; mais, ce qui vaut beaucoup mieux dans la vie réelle, il en a les manières. Trouvez-moi un homme qui comme lui permettra à une femme de notre rang de lui dire ce qui lui passera par la tête, sans supposer qu'il puisse se permettre d'en faire autant avec elle, qui considère la familiarité de cette femme comme un honneur pour lui, et non comme une raison de prendre des libertés avec elle. Il fait un très agréable contraste, en vérité, avec ces jeunes gens d'aujourd'hui qui se présentent dans leur jaquette de chasse et parlent argot aux dames, quoique les jeunes filles d'aujourd'hui ne vaillent guère mieux; qui se tiennent debout le dos contre le

feu et sentent le tabac, s'en vont dormir après dîner, n'ont aucun égard pour la vieillesse, et je le crains bien, n'en ont pas davantage pour la jeunesse. Sur ma parole, Lucie, j'ai entendu cette année des jeunes gens faire à de jeunes dames des réponses qui de mon temps leur auraient valu un duel pour le lendemain. Ma chère, personne n'espère que l'âge de la chevalerie reviendra; mais en vérité on aurait bien dû épargner ce qui nous tenait lieu de chevalerie lorsque j'étais jeune. C'était une fausse apparence, un *sham*, comme ils appellent toute chose maintenant; mais véritablement il vaut mieux une apparence agréable qu'une réalité déplaisante, surtout lorsqu'elle sent le cigare. »

Un an après que lady Knockdown s'exprimait en ces termes flatteurs sur le jeune poète, le mariage de Lucie Saint-Just et d'Elsley Vavasour était un fait accompli. L'amour était réciproque, et tout en conséquence eût été pour le mieux sans une petite circonstance qui devait à la longue miner le bonheur d'Elsley et le conduire à sa ruine. Le jeune poète s'était marié sous son faux nom d'Elsley Vavasour. Vingt fois l'honnêteté avait été sur le point de l'emporter sur la vanité, mais tout fut résolu un jour qu'il entendit, sur une remarque étourdie de la vieille tante, Lucie répondre qu'elle n'épouserait jamais un homme qui n'aurait pas un nom gracieux. Le nom plébéien de John Briggs fut donc condamné. A partir de ce moment, Elsley vécut dans la crainte de la circonstance imprévue qui pouvait tirer ce

nom fatal de l'oubli et révéler en même temps une impardonnable lâcheté. Les défauts cachés de son caractère apparurent alors : il devint susceptible, irritable, inquiet; sa vanité égoïste pesa de tout le poids d'une tyrannie capricieuse et taquine sur la pauvre Lucie, qui se fatigua bien vite de prodiguer une affection qui n'était jamais payée de retour. La seule chose qui fût sensible à Elsley, c'était d'être admiré, et Lucie ne pouvait admirer son mari à toute heure du jour; de là les récriminations, les reproches, les colères. L'amour qui peut survivre à de grandes fautes, survit rarement à ces mesquines querelles que les réconciliatious peuvent bien terminer, mais n'apaisent jamais, et rien ne l'éteint mieux qu'un certain mépris qu'on ne s'avoue pas, mais qui pénètre dans le cœur comme un poison subtil. Il en fut ainsi pour Lucie Saint-Just : elle n'aurait pas voulu avouer la mésestime qu'elle avait pour son mari; mais lorsqu'elle eut connu son caractère, elle refoula en elle-même son affection, sûre qu'elle n'avait rien à espérer en retour. Quant à Elsley, dont l'égoïsme était toujours en éveil, en remarquant la froideur croissante de Lucie, il sentit augmenter son humeur inquiète et son impérieux besoin de querelles.

La circonstance redoutée d'Elsley se présenta enfin, et sous la forme la plus odieuse au poète, sous la forme de son ancien tyran, Tom Thurnall. Jeté par le hasard d'une tempête sur les côtes de l'Ouest au moment où il revenait en Angleterre, Tom Thurnall,

dépouillé de toute sa fortune par des événements imprévus, eut la pensée d'exercer quelque temps sa profession dans la petite ville où demeuraient les deux époux. Longtemps Elsley se flatta de n'avoir pas été reconnu de Tom, mais il fut tiré de ce songe désagréable le jour où le pratique Thurnall, indigné des procédés de son ancien camarade et ayant besoin de son influence pour sa fortune, jugea bon de frapper un grand coup et de faire sentir à Elsley qu'il était en son pouvoir. Tom cependant malgré ses menaces était incapable de trahir un secret qui pouvait perdre Elsley; mais, sans le vouloir, il le conduisit jusqu'aux limites de la folie. La vie d'Elsley ne fut plus dès lors qu'un cauchemar : obsédé par une pensée unique, il vivait dans la crainte constante de voir sortir brusquement des lèvres de ses interlocuteurs, de ses amis, de sa femme même le nom de John Briggs. Il était donc tout préparé pour la folie et pour la mort lorsque la visite des parents de Lucie vint précipiter ce dénouement fatal. D'abord arriva Valencia, sœur de Lucie, jeune fille coquette et mondaine, qui créa un instant à Elsley la plus agréable des diversions. Valencia se plaisait dans la compagnie du poète dont les conversations brillantes l'intéressaient et l'amusaient. La jeune coquette trouvait en lui mieux qu'un parent, elle y trouvait un flatteur et un admirateur, et de son côté le vaniteux poète, se sentant applaudi et caressé, retrouvait avec elle ces triomphes dont il était sevré depuis si longtemps. Il se montra assidu auprès de Valencia, et n'eut plus,

même en présence de Lucie, de flatteries et d'égards que pour elle. Ce fut pour Lucie la dernière blessure : elle comprit qu'elle n'avait plus aucune place dans ce cœur que la vanité occupait en souveraine absolue, et résolut de ne plus lutter.

Cette blessure cependant ne devait pas être la dernière : Elsley allait briser ce cœur qu'il avait tant froissé. Lord Scoutbush, le frère de Lucie et de Valencia, survint peu de temps après, amenant avec lui quelques amis, parmi lesquels un certain major Campbell, qui jadis avait aimé Lucie, avait cherché à se guérir de cet amour par les fatigues et les dangers de la vie militaire, et n'avait pu y réussir. Un personnage très curieux que celui de ce major Campbell, et il est à regretter que M. Kingsley ne lui ait pas donné dans son roman une place plus importante : un type très rare, mais très vrai, de l'homme chevaleresque et de l'honnête homme dans une civilisation trop avancée. Figurez-vous les qualités les plus viriles et les plus sévères unies aux délicatesses les plus féminines, aux plus aimables exagérations d'une sensibilité exquise, et vous aurez le major Campbell; c'est Alceste avec toutes les faiblesses de Werther. Dès qu'Elsley et Campbell se rencontrent, ils sentent instinctivement qu'ils sont ennemis. Toutefois il y a entre eux une différence : Campbell se contente de détester Elsley, mais Elsley déteste et redoute à la fois le major. Que peuvent signifier les paroles énigmatiques qu'il lui a adressées, le regard singulier qu'il lui a lancé? Évidemment il

sait tout, il est dans la confidence de Thurnall; qui sait? peut-être a-t-il déjà révélé le fatal secret à Valencia, dont il est le conseiller intime et préféré, à Lucie même, envers laquelle il est prodigue de prévenances inquiétantes? En révélant le secret à Lucie, peut-être a-t-il l'intention machiavélique de détruire à son profit les derniers restes de l'affection qu'elle peut avoir pour lui, Elsley. Quoique chimériques, les craintes d'Elsley n'étaient cependant pas sans fondement. Il était un secret au moins qui n'avait pas échappé au regard du major Campbell : c'est que Lucie, la femme qu'il avait inutilement aimée, qu'il aimait encore, n'était pas heureuse. Une nature vulgaire aurait éprouvé en pareille occasion un secret plaisir et se serait sentie comme vengée; sa belle âme, au contraire, avait été blessée et irritée; comment cet homme se permettait-il de négliger une femme que lui avait tant aimée? En vrai chevalier errant, il voulut se faire redresseur de torts. De là ses prévenances imprudentes et son empressement étourdi auprès de Lucie. Elsley se méprit sur la nature du sentiment qui le faisait agir, et une sorte de duel silencieux s'engagea entre ces deux hommes, à l'insu de tout le monde et d'eux-mêmes. L'issue en fut fatale pour Elsley. Un jour dans une promenade, Lucie, poussée par un caprice subit, pria Elsley de lui cueillir une fleur sauvage qui avait poussé entre les crevasses d'un précipice; sur le refus de celui-ci, Campbell, au risque de sa vie, commit l'étourderie chevaleresque, mais coupable, de satisfaire ce désir imprudent. A

peine la fleur était-elle remise entre les mains de Lucie, qu'Elsley avait disparu.

Il avait disparu pour ne revenir jamais. Il partit plein de colère, la tête brûlante, errant, par une nuit d'orage, à travers les montagnes, sur le bord des précipices, cherchant un lieu assez désert où il pût mourir loin des hommes, de leurs reproches insultants et de leur pitié plus insultante encore. Puis, lorsque le jour l'eut surpris, ruisselant de pluie et grelottant de fièvre, il se mit en marche pour Londres avec les quelques souverains qu'il avait en poche au moment où le démon de la frénésie s'était emparé de lui, bien décidé à ne pas retourner en arrière, à ne solliciter aucun pardon, à ne jamais en demander aucun. En vrai poète qu'il était, il appela la mort, non pas cette mort violente et maladroite qui tue sans faire savourer à sa victime les voluptés du néant, mais une mort savante, à la fois impitoyable et caressante. L'opium lui donna cette mort enveloppée de visions et de songes, d'agonies cruelles, de surexcitations passionnées et d'atonies moroses, si semblable à la vie qu'il avait menée. Après bien des recherches, Tom Thurnall et le major Campbell le trouvèrent dans un grenier de Londres, affamé, presque nu, buvant la mort à larges doses, déjà hébété, suant les sueurs de l'agonie, en proie aux tressaillements du dernier frisson, mais encore fier, intraitable, vindicatif, sensible même comme autrefois aux nobles émotions. Lorsqu'il aperçoit le major, la rage assoupie se réveille au fond de son cœur : il saisit un pistolet

et fait feu; puis, honteux de cette lâcheté, il cherche à s'en punir par le suicide. Son esprit, hébété par l'opium, se réveille en sursaut, et trouve encore un dernier élan d'enthousiasme en apprenant les triomphes des armées alliées en Crimée. Quand il doit mourir, son cœur, enfin délivré de tous ces fantômes tyranniques qui en avaient comprimé la tendresse, s'ouvre au repentir. « Il se tourna encore une fois vers Lucie avant que la nuit de la mort l'eût complètement enveloppé, et il la regarda en face avec ses beaux yeux pleins d'amour; puis les yeux pâlirent et s'éteignirent, mais ils la cherchèrent encore avec une expression douloureuse longtemps après qu'elle eut caché sa tête sous la couverture, incapable qu'elle était de supporter la vue de cette agonie. »

Les défauts et les vices de ces natures exclusivement intellectuelles, chez qui le talent prédomine au détriment du caractère, chez qui l'idée d'art absorbe toutes les autres idées, même celle du devoir, et étouffe tous les sentiments, même les plus doux, même les plus faciles, les moins exigeants, ont été accusés par M. Kingsley avec une sévérité extrême, mais non pas avec injustice. S'il attaque ces défauts avec tant de vivacité, ce n'est point pour appeler le mépris des sots sur les dons les plus élevés que Dieu ait faits à l'homme, ni pour satisfaire ces instincts de basse envie qui rongent les sociétés en décadence : c'est pour flétrir l'abus de ces dons précieux, comme il mérite d'être flétri, c'est surtout pour démontrer

par un exemple dramatique la vérité de la thèse qu'il soutient. Que manquait-il à Elsley? Rien qu'une croyance ferme et inébranlable, à laquelle il aurait dévoué les dons brillants qu'il avait reçus. Elsley a pris les moyens pour la fin : il a voulu transformer le pénible combat de la vie en un tournoi splendide, il a cru au triomphe, parce qu'il se sentait possesseur des armes qui servent à triompher. Voilà pourquoi Elsley a été puni; mais son châtiment est au nombre de ceux qu'il n'appartient pas toujours aux hommes de juger. Malgré toutes ses colères, M. Kingsley est un esprit trop éclairé pour n'avoir pas fait cette réserve en faveur de son coupable héros, et il l'a faite en des termes éloquents que nous croyons bons de reproduire en des jours où il est de mode d'égayer les âmes infimes, serviles et lâches, par l'étalage complaisant des sottises et des faiblesses des hommes de génie.

« Et maintenant le lecteur comprendra que si l'on peut rire d'Elsley, c'est qu'à tout prendre il vaut mieux rire de lui que l'injurier; mais il ne faudrait pas cependant que Mme Philistia et M. Fogeydom se crussent le droit de le regarder comme une personne méprisable ou seulement ridicule, et se permissent de penser : Ah! s'il nous avait ressemblé!

« S'il n'avait eu aucune qualité et qu'il eût été simplement ridicule, Lucie ne l'aurait pas aimé, et nous-même nous l'aurions exclu de cette histoire comme un personnage déplaisant et qui n'avait pas droit d'y paraître. On ne rit pas de bon cœur d'un homme

pour lequel on n'a pas un amour secret, et cet amour Elsley le méritait. C'est certainement une question que de déterminer la valeur qu'on doit attacher au talent, à l'imagination et aux autres dons intellectuels; mais il y avait en lui plus que du talent : il y avait en lui, au moins en pensée et en essence, vertu et magnanimité.

« Oui, cela est vrai, la meilleure partie de lui-même — peut-être même tout ce qu'il y avait de bon en lui — s'est dépensée en paroles et non en actes : c'est dans ses œuvres, et non dans sa vie, qu'il faut aller la chercher; mais on l'y trouvera si on l'y cherche, et, si vous le lisez, vous reconnaîtrez que, quelque sujet qu'il ait traité, il l'a considéré sous l'aspect le plus noble, le plus pur, le plus élevé. Quelque extravagant qu'il soit dans ses opinions sur la licence qui est permise aux poètes, cette licence n'est jamais chez lui synonyme d'immoralité. Il aime à première vue et il reproduit avec amour tout ce qui est chevaleresque et noble, tendre et vrai. Il est aussi très possible que la bonne opinion qu'il avait de ses poèmes ne fût pas entièrement fausse, que ses paroles aient réveillé çà et là dans bien des cœurs l'amour de ce qui est beau moralement et physiquement, qu'il ait fait souvenir plus d'un lecteur qu'il y a tout à la fois pour le corps et l'âme de l'homme des formes possibles d'une beauté plus grande que celles que contemplent maintenant nos yeux, que ces formes se sont révélées déjà, quoique fragmentairement, sur la terre, qu'elles sont destinées peut-être à reparaître et

à se combiner enfin avec une expression parfaite dans quelque condition idéale, et, selon les paroles du poète, dans un avenir divin vers lequel marche toute la création. »

Cette noble réserve si noblement exprimée nous fait connaître pleinement l'opinion de M. Kingsley. En général il est très sévère aux rêveurs de toute sorte, poètes, moines, mystiques, et s'il maltraite le pauvre Elsley, nous nous rappelons certaines pages où il n'a pas mieux traité sainte Catherine de Sienne et saint Jean de la Croix. L'égoïsme hautain de ces natures purement spéculatives enivrées de leurs rêves, le suicide à la fois moral et physique auquel un voluptueux dévouement à de belles chimères entraîne ces âmes enflammées, le souci qu'elles ont de ce qui n'est pas, le mépris qu'elles font de ce qui est, lui inspirent une sorte de répulsion compatissante que nous aurions peine à comprendre sur notre continent, mais qui est très conforme à l'esprit anglais. M. Kingsley, comme tout homme éclairé et d'une intelligence raffinée par l'étude, est sensible à la beauté; mais, en véritable Anglais qu'il est, il veut que la beauté soit unie à l'utilité, et elle ne lui plaît que lorsqu'elle s'est abaissée modestement aux conditions de la vie domestique. Tel est en général le critérium esthétique et moral d'après lequel il juge non seulement les œuvres d'art et les doctrines, mais les religions et les caractères historiques. Les caractères qui cherchent dans le christianisme de belles visions et de grandes promesses, au lieu d'y

chercher d'abord une règle de vie pratique applicable à chaque instant de la durée, lui semblent plutôt dignes de pitié que d'admiration. L'idéal de la vie consiste pour lui dans la plus grande somme possible d'esprit chrétien unie à la plus grande somme possible d'activité pratique. S'il juge avec tant de sévérité les caractères religieux qui se contentent de la contemplation, en quel mépris doit-il tenir les caractères qui n'ont pas l'excuse de l'ardeur religieuse, et qui poursuivent, au nom d'un idéal indécis, leurs rêveries fugitives! Shelley et les poètes de son école ont été depuis longtemps honorés des attaques de M. Kingsley, et c'est à eux encore qu'il a songé dans le portrait d'Elsley Vavasour.

Mais hélas! quelles que soient nos théories et nos opinions, elles n'expriment jamais notre nature qu'incomplètement. Nous avons connu bien des démocrates qui avaient le cœur du conservateur le plus endurci, et il serait facile de citer certains fougueux conservateurs qui ont le cœur de vrais démocrates. Pour beaucoup d'orthodoxes, la vérité consiste dans le maintien des institutions extérieures, tandis qu'on rencontre plus d'un impie plein de tourments religieux, et qui a faim et soif de vérité et de justice. Nos opinions ne font pas toujours partie de notre substance véritable : c'est une étiquette que nous plaçons sur notre chapeau, et qui quelquefois nous calomnie aux yeux de nos semblables; c'est une injure gratuite que nous adressons à notre conscience et à notre cœur. Bon gré mal gré, notre nature véri-

table se trahira : l'homme qui est né grossier affectera en vain les opinions les plus généreuses ; l'homme qui est né délicat et sensible affectera en vain de ne croire qu'à la force et de n'admirer que les vertus qui servent à la vie domestique. M. Kingsley n'échappe pas à cette contradiction. Il a beau accabler le pauvre Elsley Vavasour, et le sacrifier à l'honnête et rude Tom Thurnall : sa nature intellectuelle proteste et laisse échapper ses secrètes préférences. M. Kingsley prodigue l'admiration à toutes les variétés de la force : force physique, force virile, force de caractère. Son héros, son chrétien idéal, doit être un hercule capable de supporter les plus grandes fatigues, sain de corps comme d'esprit, entendu aux affaires pratiques. Il ne doit pas plus connaître le découragement que la crainte, il doit bannir les vaines tristesses et les pusillanimes passions, car M. Kingsley a horreur de la sentimentalité et du werthérisme moderne. Tout cela est fort bien, et je consens à ne pas refuser mon admiration à cet hercule, en faisant observer toutefois que cet idéal se rapproche singulièrement de l'idéal rêvé par ceux que M. Kingsley appelle les *vieux ennemis sous des figures nouvelles*, et qu'on le retrouverait chez le néo-alexandrin Emerson comme chez le grand épicurien Goethe contre lesquels l'auteur guerroie depuis des années. Le christianisme s'est toujours beaucoup mieux accommodé d'un peu de faiblesse que d'un excès de force, et a toujours préféré les âmes désespérées aux âmes stoïques, les esprits contemplatifs aux esprits prati-

ques. M. Kingsley le sait bien, lui qui est un chrétien sincère; aussi se donne-t-il, malgré ses opinions, les démentis les plus inattendus. Ses héros, qui sont si sûrs d'eux-mêmes, sont intrinsèquement très faibles, et ne trouvent dans leur volonté aucune arme contre leur sensibilité. Le musculeux et brave Tom Thurnall, qui n'a craint ni le yatagan des Arabes, ni le scalpel des sauvages, se sent troublé jusqu'au fond de l'âme par les yeux d'une pauvre fille timide, frêle et nerveuse. Plus frappant encore est le personnage du major Campbell, que l'on peut regarder comme son héros de prédilection, et qui symbolise certainement, dans la pensée de l'auteur, l'alliance établie par le dévouement au devoir entre la vie pratique et la vie intellectuelle. Eh bien! le major Campbell est une âme noble plutôt qu'un caractère viril. Il a eu jadis une passion profonde qui a été repoussée, et depuis, malgré tous ses efforts, il n'a pu s'en guérir.... Sa passion le ronge comme un cancer intérieur, et il n'espère d'autre remède que la mort. Écoutez-le invoquer la bienfaisante déesse. « O mort, belle, sage, tendre mort! quand viendrez-vous pour me révéler ce que je désire savoir? Je vous ai fait la cour depuis longtemps, ô brave mort, pour obtenir que vous donniez le repos au voyageur fatigué. C'était le désir d'un lâche, et vous n'êtes pas venue. Je vous ai serré de près dans l'Afghanistan, vieille mort;... mais vous m'avez échappé, je n'étais pas digne de vous. Et maintenant, je ne vous poursuivrai plus, prenez votre temps, je saurai attendre; qui sait

si nous ne nous rencontrerons pas ici? » C'est l'accent de Werther, que dis-je? c'est l'accent de Shelley lui-même. Ce major Campbell, c'est Elsley Vavasour retourné, Elsley purgé de ses vanités et purifié par une longue douleur.

Le seul lien qui puisse unir la vie intellectuelle et la vie pratique, c'est la croyance religieuse; mais par quels moyens ce trait d'union s'établira-t-il, et où trouver entre ces deux termes opposés la synthèse du *devenir*, comme on dit dans l'école hégélienne? C'est peut-être une erreur de croire que les accidents de la vie amènent l'âme à la soumission aux décrets d'une volonté toute-puisante; c'est une plus grande erreur encore de croire que l'expérience de la vie amène l'âme à la charité, c'est-à-dire à aimer les hommes d'après une règle plus large que celle que nous ont tracée nos instincts, nos préférences, et les doctrines que nous avons adoptées. Les héros de M. Kingsley le prouvent bien : ni le danger, ni le chagrin, ni même le désespoir n'ont pu amener Tom Thurnall à croire en un Dieu protecteur. Le ministre Frank Headley, partisan entêté de la haute Église, homme de bien au demeurant, ne peut se résoudre à admettre les mérites d'un méthodiste et d'un dissident, et méconnaît les vertus chrétiennes parce qu'elles se rencontrent ailleurs que dans son étroite chapelle. Grâce à son orthodoxie aveugle, cet homme de bien commettra l'injustice et méconnaîtra les devoirs de la charité. Il existe un lien cependant, et ce lien, selon M. Kingsley, c'est l'amour, non pas l'amour mys-

tique, qui, à l'occasion, comme en témoigne l'histoire, n'exempte ni de la persécution ni du fanatisme, mais l'amour terrestre, l'amour de la créature pour la créature. M. Kingsley appelle à son aide les femmes comme auxiliaires dans la campagne qu'il a entreprise. Si Dieu n'a aucune puissance sur l'homme, elles au moins en ont une irrésistible. Elles qui ont jadis inspiré les âges chevaleresques et transformé, sous l'influence de la religion, les instincts barbares et meurtriers en mobiles d'héroïsme et de dévouement, que ne peuvent-elles pas encore! Elles inspirent la tendresse au cœur énergique et brutal de l'homme : ne peuvent-elles lui inspirer le dévouement? Elles dont les regards paisibles savent apaiser ses colères sauvages, ne peuvent-elles lui enseigner la soumission? Elles laissent dormir leur influence, mais cette influence existe encore aussi entière qu'autrefois. Elles n'ont donc qu'à oser pour enfanter des prodiges d'héroïsme et d'abnégation, pour faire fondre la glace des préjugés et des préventions sociales; il leur suffit de mettre leurs sourires à un plus haut prix. Le ministre Frank Headley apprendra la charité dans les regards de Valencia mieux que dans son rituel; Tom Thurnall apprendra dans la patience et le dévouement angélique d'une belle maîtresse d'école la soumission à Dieu, que n'ont pu lui enseigner les plus dangereuses expériences, et Stangrave, le froid Américain du Nord, deviendra abolitioniste forcené pour l'amour d'une belle esclave émancipée qui exigera le dévouement à la cause de

sa race opprimée. Tout cela est bien romanesque, direz-vous? Non, pas dans la pensée de M. Kingsley. Il considère véritablement les femmes comme les anges ministres de Dieu sur la terre, et ne parle jamais d'elles qu'avec une estime et une courtoisie toutes chevaleresques. Ce n'est pas lui qui voudrait jamais souscrire à la décision de ce concile qui déclara impoliment qu'elles n'avaient pas d'âme.

Je n'ajouterai plus qu'un mot. Ainsi que tous les livres précédents de M. Kingsley, ce dernier roman est fort judicieux comme critique de l'état moral actuel des âmes; mais le remède qu'il présente est, je le crains, impuissant. Quelque exclusive que soit la civilisation anglaise, une foule d'idées prohibées s'y sont introduites, et il serait difficile de faire accepter aujourd'hui, même à l'Anglais le plus obstiné, l'Église anglicane comme panacée universelle et remède souverain. En outre, M. Kingsley s'est trompé cette fois, je le crains bien, dans la méthode à employer pour atteindre le but qu'il poursuivait. Ce dernier livre est un plaidoyer contre ce qu'on appelle en Angleterre *self-education*, c'est-à-dire l'éducation morale que se donne à lui-même l'individu en vertu de son expérience, de ses efforts et de ses épreuves. M. Kingsley croit au contraire que c'est l'éducation qui doit former l'individu, et non l'individu qui doit faire lui-même son éducation. Cela est logiquement raisonner, j'en conviens; mais qui dit éducation *impersonnelle* dit une doctrine préexistante à l'individu; et qu'arrivera-t-il si cette doctrine, pour

un motif ou pour un autre, est frappée d'impuissance, et que la raison se soit refusée à l'accepter? Ici M. Kingsley intervient, et avec une ferveur toute chrétienne il réclame hardiment de nous un miracle. « Si vous n'avez pas cru à cette doctrine jusqu'à présent, nous dit-il, croyez-y maintenant et sans hésiter. Votre éducation *personnelle* ne vous servira de rien lorsque vous serez plongé dans l'abîme de la détresse. Vos théories alexandrines, votre égoïste sagesse à la Wilhelm Meister, vos maximes sur l'impassibilité que le sage doit opposer aux coups du sort, sur le mépris serein avec lequel il doit regarder les accidents de la vie, ne vous seront d'aucun secours lorsque vous chercherez un consolateur, et que vous n'en trouverez pas. » Les pieuses et chrétiennes remontrances de M. Kingsley sont incontestablement fort éloquentes; mais, hélas! l'éloquence s'adresse aux foules avec bien plus de succès qu'à l'individu, et laisse la raison froide alors même qu'elle touche et enlève le cœur. M. Kingsley, en un mot, fait appel au sentiment contre l'incrédulité. Le sentiment en effet a opéré quelquefois les conversions les plus remarquables; cependant je doute qu'il ait été jamais bien puissant contre l'incrédulité rationnelle et réfléchie. On peut faire appel au sentiment pour exciter les sympathies de l'homme envers ses semblables, pour éveiller la sympathie sociale : M. Kingsley l'a fait dans *Alton Locke*, et il a réussi; on peut faire appel au sentiment pour attirer l'attention sur les misères morales de l'époque où l'on vit : M. Kingsley l'a fait dans

Yeast et il a réussi; mais le succès est plus douteux lorsqu'au lieu de s'adresser à la société, on s'adresse à l'individu, et lorsqu'au lieu de réclamer des sympathies pour des souffrances sensibles, on réclame la croyance à une vérité abstraite. Ce que l'individu demande, ce ne sont pas des appels éloquents, mais des démonstrations certaines qui forcent la conviction, et il le demande plus que jamais dans un temps sillonné d'hérésies, nourri de doctrines infidèles, armé d'un sens critique impitoyable, qui a jusqu'à présent refusé d'accepter de la sentimentale *raison pratique* les doctrines réduites en poussière par la froide *raison pure*.

Avril 1858.

LE

ROMAN RELIGIEUX

V

UN ROMAN D'ÉDUCATION

LES SOUVENIRS D'UN ÉCOLIER ANGLAIS

LE
ROMAN RELIGIEUX

V

LES SOUVENIRS D'UN ÉCOLIER ANGLAIS

Pour savoir jusqu'à quel point le *self government* est passé dans les mœurs de la nation anglaise, il faut interroger son système d'éducation, et s'il est vrai, comme le dit le poète Wordsworth, que l'enfant soit le père de l'homme, le spectacle de la libérale Angleterre n'aura plus rien d'énigmatique lorsqu'on aura contemplé cette république en miniature qui s'appelle une école publique anglaise.

De toutes les institutions de l'Angleterre, l'école publique ou collège est certainement une des plus originales, et comme nous nous adressons à des lecteurs français, nous dirons volontiers une des plus excentriques. Rien en effet n'est plus loin que les règles, les mœurs et les habitudes d'une école publique anglaise des idées qui ont cours en France en matière d'éducation; rien n'indique mieux la différence profonde qui sépare les traditions des deux

pays. Des deux côtés, le système d'éducation est en quelque sorte l'abrégé du système de gouvernement. En Angleterre, l'*individualisme* triomphe dans l'éducation comme dans la société. En dehors de la légitime surveillance qui préside aux heures de l'enseignement, l'enfant se gouverne lui-même; il se défend lui-même contre les attaques et les empiétements de ses camarades, forme des ligues, contracte des alliances, engage des luttes, essaye sur une petite échelle le combat de la vie réelle. L'école se gouverne, comme l'État, par la délibération parlementaire, la lutte des partis, le conflit des opinions, les *meetings* et les discours après dîner. Quant aux mœurs de l'école, elles sont la fidèle image des mœurs de la société anglaise : ce sont des mœurs violentes, tapageuses, un peu brutales, — les mœurs de futurs *squires* chasseurs de renards, de futurs *sportsmen* qui seront renommés un jour sur le *turf* pour l'excellence de leurs chevaux et l'habileté de leurs *jockeys*, de futurs *gentlemen* cosmopolites qui courront le monde à la poursuite de toutes les fortes émotions physiques, et qui préféreront à tous les autres les plaisirs auxquels se mêle le sentiment du danger. La prédilection de l'Anglais pour les exercices physiques commence dès l'école, et cette prédilection n'est point contrariée par la surveillance des maîtres ou les règles de l'établissement. Le directeur ne répond aux parents ni des membres qui peuvent se fracturer, ni des fluxions de poitrine que peuvent amener une course un peu trop prolongée, une partie de ballon

un peu trop chaude. Entorses, yeux pochés, mâchoires endommagées, ce sont là des accidents vulgaires dont personne ne s'inquiète, et qui n'attirent ni réprimandes aux coupables, ni compassion aux victimes, car le maître est pour ainsi dire exclu de la police du collège. Ce sont les écoliers eux-mêmes qui font leur police, et la première règle est qu'ils ne doivent en aucun cas avoir recours à la protection du maître. Ainsi il n'y a pour ceux qui ont une tendance innée à la lâcheté ou à l'hypocrisie aucune ressource à espérer dans les basses intrigues et les dénonciations jésuitiques. La délation et la trahison sont vices inconnus dans une école anglaise. Les habitudes du mensonge ne peuvent y fleurir non plus, car, débarrassés de tout espionnage et de toute contrainte, les enfants n'ont à répondre de leurs actions qu'à eux-mêmes, ou à leurs égaux, qu'ils n'ont aucune raison de redouter. Les énergies de l'âme se développent ainsi sans rencontrer aucun obstacle, les nerfs s'affermissent, la timidité naturelle à l'enfant disparaît pour faire place à l'esprit de résistance. Grâce à cette liberté complète, chacun mesure déjà ses forces morales et commence l'expérience de la vie. De même que le *self government* consiste en une confiance absolue dans le caractère de l'homme, l'éducation anglaise s'appuie sur une confiance absolue dans les instincts de l'enfant. *Help thyself*, défends-toi, soutiens-toi toi-même, — c'est là l'axiome sur lequel repose l'éducation comme la société en Angleterre.

L'école publique anglaise dans ses défauts comme

dans ses qualités est donc l'image fidèle d'une société libre et laïque, composée de grands seigneurs populaires et de bourgeois orgueilleux, de marchands actifs et de fermiers robustes. Il n'y a rien dans cette éducation qui trahisse une influence féminine, mystique ou contemplative. Comparez maintenant le collège français à l'école publique anglaise, et vous serez frappé de la différence tranchée qui sépare les deux systèmes d'éducation. C'est en vain qu'on a essayé de donner à notre système moderne d'éducation un esprit laïque : jusque dans ses moindres détails, ce système porte l'empreinte de l'influence ecclésiastique. Il est fait à l'image de cette société qui a bien pu s'émanciper du joug de ses prêtres, mais qui, ayant été créée, formée par le clergé, n'a jamais pu oublier ses leçons, même alors qu'elle les maudissait. Une règle quasi monastique pèse sur les élèves, enfants dont les plus âgés ne dépassent pas dix-huit ans. L'immobilité et les habitudes sédentaires sont imposées à l'âge turbulent par excellence et avide de mouvement. Les exigences impérieuses de la nature, qui ordonne, au nom de la santé morale et physique et du bonheur futur, les exercices violents, les salutaires fatigues du corps, sont méprisées et traitées de dissipation et de brutalité. A voir ces légions d'enfants enfermés entre les quatre murs d'un édifice dont la vue seule inspire l'ennui, et qui tient à la fois du couvent, de la caserne et de la prison, on pourrait croire que l'intention des maîtres est de former des générations de contem-

plateurs oisifs et de moines mystiques. Eh bien! pas du tout, l'intention des maîtres qui dirigent ces casernes ou ces couvents, où le corps se flétrit en même temps que l'âme s'étiole, est de former des hommes et des citoyens! Ceux qu'on a cru déposséder doivent en vérité rire de bon cœur en voyant qu'on leur a opposé, sous un nom nouveau, leur vieux système d'éducation. Dans ce système en effet, quoiqu'il se prétende laïque et qu'il invoque le patronage de l'État, domine toujours, comme aurait dit Voltaire, le vieil esprit des bonzes. Son principe secret c'est qu'on doit accorder le moins possible aux exigences du corps si l'on veut développer l'esprit, et que l'esprit profite de tout ce que perd la matière. A ce principe singulier, qui a son origine lointaine dans la doctrine mystique de la délivrance de l'âme par l'émaciation du corps, en est accolé un second, qui est absolument contraire à la formation du caractère. Ce principe, c'est que le premier devoir de l'enfant est d'être soumis, et que sa première vertu doit être l'obéissance. En conséquence on fait peser sur sa volonté une contrainte morale de tous les instants. Une sollicitude insupportable, et qui ressemble à un tendre espionnage, accompagne tous ses actes, observe tous ses gestes, écoute toutes ses paroles. L'objet de cette sollicitude trop maternelle devient promptement soumis, car il faut échapper aux dangers d'une surveillance assiduc. Grâce à ce système, on obtient donc des enfants dociles, obéissants en apparence, hypocrites en réa-

lité. L'enfant perd ses qualités naturelles et acquiert des vices artificiels, la ruse par exemple, qui n'est jamais que le résultat de la contrainte, et l'habitude du mensonge, qui à l'origine suppose toujours l'intolérance et le droit de la force. Telle est la méthode au moyen de laquelle on essaye depuis quelque cinquante ans de former parmi nous des hommes libres et des citoyens. Les résultats sont médiocres : l'expérience des événements nous a conduits à reconnaître que si nous avions parmi nous un grand nombre de révoltés, nous avions peu d'hommes libres, et que si nous comptions beaucoup d'ambitieux et d'intrigants, nous comptions peu de citoyens.

Mais ne poussons pas plus loin la comparaison des deux systèmes d'éducation : la différence s'expliquera d'elle-même et se laissera saisir sans efforts, à mesure que nous recevrons les confidences du vieil écolier du collège de Rugby, et que nous écouterons les anecdotes dont sa mémoire est remplie. *Les Années d'école de Tom Brown* sont un plaidoyer véhément en faveur du système d'éducation publique de l'Angleterre. Ce plaidoyer n'a rien de didactique, il est présenté sous une forme animée, pittoresque, dramatique. C'est la vie de l'école qui nous est racontée dans ce livre, de telle sorte que nous avons sous les yeux, non l'anatomie du système, mais le système lui-même *en action*, et que nous pouvons le juger d'après ses faits et gestes. Fidèle à ce sentiment de la réalité qui est si vif chez les écrivains anglais, l'auteur a incarné, *embodied*, ce système dans une

réunion d'êtres vivants et agissants; chacune de ses qualités, chacun de ses vices portent un nom. L'auteur n'est rien moins que logicien, et grâce à Dieu, n'a aucun goût pour les abstractions; aussi, au lieu de nous inviter à nous prononcer *a priori* sur les principes du système, il nous invite à le juger *a posteriori*, sur les résultats. Les principes en effet pourraient arrêter longtemps un logicien déterminé : que de raisons ne peut-on pas donner *a priori*, lorsqu'on n'a pas consulté l'expérience, contre un système d'éducation qui consiste à laisser aux enfants la plus grande somme possible de liberté? Mais en présence des faits la logique doit battre en retraite. « Tu jugeras de l'arbre par ses fruits », cette maxime devrait constamment nous servir de règle de jugement.

Le vieil écolier de Rugby se présente à nous sous le nom de Tom Brown; mais Tom Brown est un nom générique, emblématique, qui désigne, non un écolier déterminé ou une famille particulière, mais toute une classe sociale, la portion la plus active, la plus énergique de la nation anglaise, la classe moyenne, et plus spécialement la bourgeoisie rurale des comtés. En quelques phrases nerveuses et pittoresques, l'auteur décrit les principaux traits de la grande famille à laquelle il appartient. « Tous les jeunes *gentlemen* actuellement inscrits sur les registres des universités connaissent les Browns, qui sont devenus récemment célèbres, grâce à la plume de Thackeray et au crayon de Doyle. Malgré la renommée très méritée, mais tardive, que cette

famille a enfin conquise, tous ceux qui la connaissent familièrement sentiront qu'il y a encore beaucoup à dire et à écrire avant que la nation anglaise sache de quelle part de sa grandeur elle est redevable aux Browns. Pendant des siècles, ils ont été occupés, avec leur humeur silencieuse, opiniâtre, familière, à dompter la terre dans les comtés anglais et à laisser leur marque dans les forêts américaines et sur les plateaux de l'Australie. Partout où les flottes et les armées de l'Angleterre ont gagné leur renom, on a pu constater la présence de membres vaillants de la famille des Browns. Partout ils ont fait œuvre de robustes *yeomen*. avec l'arc en bois d'if à Crécy et à Azincourt, avec la hache et la pique sous le brave lord Willoughby, avec la couleuvrine et la demi-couleuvrine contre les Espagnols et les Hollandais, avec la grenade et le sabre, le mousquet et la baïonnette sous Rodney et Saint-Vincent, Moore, Nelson et Wellington. Partout ils ont reçu de rudes coups et ont été chargés d'une rude besogne (ce qu'ils cherchaient après tout); ils ont gagné en revanche peu de récompenses et de renommée (ce dont peuvent se passer parfaitement la plupart d'entre nous). Les Talbot, les Saint-Maur, les Stanley et leurs pareils ont commandé des armées et fait des lois, il y a des siècles; mais ces nobles familles seraient fort étonnées, si la balance des comptes était faite exactement, de voir combien les services qu'elles ont rendus à l'Angleterre sont peu de chose à côté des services rendus par les Browns. »

Le *squire* Brown, père de notre futur écolier, était le seigneur et roi d'un petit village situé dans le Berkshire, près de la vallée du Cheval-Blanc, où jadis se livra une grande bataille entre le roi Alfred et les envahisseurs danois, où l'on voit encore des restes de murailles romaines, une pierre trouée et sonore qui servit sans doute de porte-voix aux vieux habitants de la vallée pour avertir du danger qui les menaçait, et autres merveilles et débris du passé. Le *squire* Brown était aussi un débris d'un passé plus récent. Il était tory jusqu'à la moelle des os, croyait au droit divin des pouvoirs politiques et à l'obéissance passive comme un cavalier de la Restauration; mais ces préjugés politiques étaient inoffensifs, comme le sont tous les préjugés lorsqu'ils partent d'une conscience sincère et d'une âme droite, car, pour le dire en passant, il n'y a de malfaisants que les préjugés qui naissent d'une corruption de l'esprit et qui nous rendent aveugles à l'endroit de la réalité. Si les préjugés politiques pouvaient tuer une nation, il y a longtemps que l'Angleterre serait morte; heureusement pour leur repos, les Anglais ont toujours corrigé leurs préjugés par leur conduite pratique. Ainsi faisait le *squire* Brown, au dire de son fils. « A ces principes tories il associait certains principes sociaux qui généralement ne sont pas supposés d'un torysme bien pur. En première ligne, il prétendait qu'un homme doit être entièrement apprécié selon ce qu'il vaut, et par ce qu'il porte intrinsèquement entre ses murailles de chair et d'os,

indépendamment de ses vêtements, de son rang, de sa fortune et de toutes les circonstances extérieures, quelles qu'elles soient. On peut, je pense, considérer cette croyance comme un correctif salutaire de toutes les opinions politiques, et comme rendant également inoffensives toutes les opinions, qu'elles soient bleues, rouges ou vertes. Comme corollaire nécessaire à cette opinion, le *squire* admettait qu'il importait fort peu que son fils eût pour camarades les fils d'un lord ou les fils d'un paysan, pourvu qu'ils fussent braves et honnêtes. Lui-même avait autrefois joué à la balle et fait la chasse aux nids avec les fermiers qu'il rencontrait aux assemblées de la paroisse, avec les laboureurs qui cultivaient leurs champs, et ainsi avaient fait avant lui son père et son grand-père. C'est pourquoi il encouragea Tom dans son intimité avec les enfants du village, et la protégea de tout son pouvoir en leur donnant tout un enclos pour s'ébattre, et en leur fournissant une belle provision de balles et de ballons. » Le jeune Brown est le digne fils de l'honnête *squire*. Je n'oserais pas dire qu'il soit d'un torysme aussi pur; mais si les opinions du *squire* ont subi une transformation en passant à travers son esprit, la substance est restée la même et n'a pas été altérée. Tom Brown est un Anglais de la vieille école, qui regrette les vieilles mœurs et avertit ses contemporains qu'ils doivent y revenir sous peine des plus grands malheurs. Il a la plus grande pitié pour les jeunes *gentlemen* qui vont passer leurs vacances sur le

continent au lieu de visiter les vallées et les montagnes de leur île, qui deviennent de mauvais cosmopolites et non de solides Anglais; il a le plus parfait dédain pour les jeunes *misses* anglaises qui font de « mauvaise musique étrangère au lieu de faire de bons fromages anglais ». Dans ce perpétuel déplacement des corps et des âmes, dans ces habitudes cosmopolites, dans ces prétendus raffinements de l'éducation, dans cet abandon des mœurs locales et des plaisirs nationaux, il voit non un progrès, mais une décadence. Lorsque les riches ne partagent plus les plaisirs du peuple, le sentiment de la solidarité se perd, la séparation entre les classes se creuse, le schisme social commence. Ce que Tom Brown aimait dans ces vieilles mœurs qui s'en vont, c'est ce qu'elles avaient de populaire et de familier, c'est cet élément franc et cordial, *hearty*, qui rapprochait le riche du pauvre, qui rendait inoffensif le torysme du *squire*, inoffensifs aussi par conséquent le radicalisme de Dick le charbonnier et le chartisme de Jack le tisserand. Le livre est écrit dans ce ton de radicalisme conservateur qui est la note nouvelle de la littérature anglaise contemporaine.

Nous ne pouvons pas suivre Tom Brown dans tous les petits incidents de sa vie d'enfant; qu'il nous suffise de dire que de bonne heure il sut s'émanciper des influences féminines. Dès qu'il put échapper à la surveillance maternelle, il prit sa volée. Il fut encouragé dans ces dispositions par un ancien domestique de la famille, le vieux Benjamin, qui mit toute son âme à

le dégoûter de la société des femmes, et qui y réussit facilement, à sa plus grande joie. Il mena donc le jeune Tom dans toutes les foires et marchés des environs, le fit assister à toutes les fêtes paroissiales, lui donna le goût des spectacles chers à la vieille Angleterre, la lutte, la boxe, la course. Cependant il vint un jour où le vieux Benjamin put accompagner moins assidûment le jeune Tom dans ses excursions; le rhumatisme brisa ses membres, naguère si alertes malgré son âge, et toutes les consultations auprès des rebouteux des environs ne purent le guérir. Nous ne pouvons résister au plaisir de nous arrêter un instant devant une de ces consultations, quoiqu'elle n'ait pas un rapport bien direct avec notre sujet; mais cette scène achèvera de nous faire comprendre les influences rustiques, salubres et très anglaises, au milieu desquelles se développa le caractère du jeune Tom. Un matin donc, Benjamin et Tom s'en allèrent consulter le sorcier du village, qu'on appelait le fermier Ives. Pourquoi on l'appelait fermier, on n'en savait rien. Toutes ses propriétés consistaient en une vache, deux ou trois porcs, quelques volailles, et un ou deux arpents de terre qu'il avait découpés d'un champ communal, solidement enclos d'une belle muraille, et dont il avait fait sa propriété par prescription, à la manière anglaise. C'était un homme solitaire et mystérieux, comme il convient à un sorcier, et qui à ses secrets de médecine naturelle mêlait quelques connaissances dans l'art du vétérinaire.

« — Nous sommes venus te rendre une visite, dit

Benjamin. Je pensais depuis longtemps à venir pour le simple plaisir de voir un vieux camarade, mais cela ne marche plus comme autrefois. Ce maudit rhumatisme que j'ai dans le dos me tourmente beaucoup. » — Benjamin s'arrêta dans l'espérance qu'il allait attirer immédiatement le fermier sur le terrain de sa maladie, sans avoir besoin d'entamer la question plus directement.

« — Ah ! ah ! oui, je vois, tu n'es plus aussi ingambe qu'autrefois, répondit le fermier en levant le loquet de sa porte ; nous ne sommes plus ni l'un ni l'autre aussi jeunes que nous l'étions, malheureusement pour nous. »

« La chaumière du fermier ressemblait à celle de nos paysans aisés. Un étroit foyer avec deux bancs, un petit tapis devant l'âtre, un vieux fusil et une paire d'éperons sur le manteau de la cheminée, un buffet avec des rayons sur lesquels étaient rangées des faïences et de la vaisselle d'étain, une vieille table en noyer, quelques chaises et escabeaux, quelques vieilles estampes encadrées, une petite bibliothèque avec une demi-douzaine de volumes, un râtelier attaché au plafond, garni de pans de lard et autres provisions, composaient la meilleure partie de son ameublement. On ne voyait dans cette demeure aucun signe d'art occulte, à moins qu'on ne prît pour tels les paquets d'herbes séchées suspendus au râtelier et à la cheminée, ou les fioles étiquetées rangées sur un des rayons du buffet.

« Tom joua avec quelques chats accroupis dans les

cendres du foyer, et avec un bouc qui se promenait gravement devant la porte, pendant que Benjamin et le fermier mettaient le couvert. Pendant le dîner, auquel Tom fit honneur par son appétit, ils parlèrent de leurs vieux camarades d'autrefois, Miltons ignorés de la vallée, depuis longtemps muets, et de faits qui s'étaient passés il y avait trente ans, toutes choses auxquelles il ne prêta pas beaucoup d'attention, sauf au moment où ils parlèrent de la construction du canal, et lui apprirent, à son grand étonnement, que ce cher canal, qui l'émerveillait tant, n'avait pas toujours existé, que même il n'était pas aussi vieux que Benjamin et le fermier Ives, révélation qui mit sa petite cervelle dans une singulière émotion.

« Après le dîner, Benjamin appela l'attention du fermier sur une verrue que Tom avait à la main, et que le médecin de la famille, avec toute sa science, n'avait pu guérir, en le priant de lui donner un charme pour la faire partir. Le fermier regarda, marmotta quelques paroles, fit quelques entailles dans une petite verge qu'il donna à Benjamin en lui recommandant de la couper à certains jours déterminés, et en avertissant Tom de ne pas toucher à sa verrue pendant une quinzaine. Puis ils sortirent et s'assirent sur un banc pour fumer leurs pipes. Les cochons s'approchèrent, grognant d'une manière *sociale*, et laissant Tom les piquer, les égratigner à son aise. Le fermier, remarquant combien Tom aimait les animaux, se leva, étendit les bras, et donna un coup de sifflet qui amena une foule de pigeons

tournant et volant parmi les boulcaux. Ils descendirent en grappes sur les bras et les épaules du fermier, roucoulant d'aise et d'amitié, et sautillant sur le dos les uns des autres pour atteindre jusqu'à sa tête. Il leur fit signe pour les congédier, et ils se mirent à voleter dans les alentours; il rouvrit de nouveau les bras, et ils accoururent de nouveau vers lui. Tous les animaux de cette habitation étaient pleins de propreté et de confiance, et différaient entièrement de leurs confrères des environs. Tom, émerveillé, demanda au fermier comment il fallait s'y prendre pour rendre dociles les cochons et les vaches de son village; mais il ne reçut pour réponse qu'un de ses sourires renfrognés.

« Ce ne fut qu'au moment de partir, et lorsque le vieux cheval Dobbin était déjà harnaché, que Benjamin se hasarda à parler de nouveau de son rhumatisme, en détaillant un à un tous les symptômes de la maladie. Pauvre bon vieux! Il espérait que le fermier lui donnerait un charme qui ferait disparaître son rhumatisme aussi promptement que la verrue de Tom; il était tout disposé à mettre avec une foi aveugle une autre verge dans sa poche pour la guérison de ses futures attaques. Le sorcier secoua la tête, néanmoins il prit une bouteille et la mit dans la main de Benjamin, en l'accompagnant d'instructions sur le moyen d'employer le contenu. « Cela ne te fera pas grand bien, je le crains, dit-il; je ne connais qu'une chose qui puisse guérir du rhumatisme les vieilles gens comme toi et moi.

« — Et quel est-il, ce remède, fermier? demanda Benjamin.

« — La terre du cimetière », répondit le vieillard avec un de ses sourires moroses.

« Alors ils se dirent adieu et se séparèrent. La verrue de Tom eut disparu au bout d'une quinzaine; mais il n'en fut pas de même du rhumatisme de Benjamin, qui de plus en plus le tira par les talons.... »

Cette éducation rustique avait admirablement préparé Tom à recevoir l'éducation des écoles publiques anglaises. Habitué aux exercices physiques, il n'aurait pas besoin d'apprentissage; il pourrait prendre part dès le premier jour aux parties de ballon, rendre et au besoin donner un solide coup de poing. Aussi accueillit-il avec une joie marquée la nouvelle que son père se disposait à l'envoyer à l'école publique de Rugby, alors sous la direction du docteur Arnold, moins célèbre encore par ses ouvrages historiques que par l'influence qu'il a eue sur les nouvelles générations de l'Angleterre. Il partit heureux et fier, se sentant déjà presque un homme après avoir donné une bonne poignée de main à son père, car il était convenu entre eux qu'on supprimerait le baiser paternel comme trop humiliant pour son âge. Avant son départ, le *squire* ne l'ennuya pas de sentences hors de propos et de morale pédantesque. « Mon fils, lui dit-il simplement, souvenez-vous qu'à votre demande vous allez entrer plus tôt que nous ne l'aurions voulu dans cette grande école. Vous n'aurez personne que vous pour vous protéger, et vous devrez prendre à

votre charge tous vos petits soucis. Si les écoles sont ce qu'elles étaient de mon temps, vous verrez bien des lâchetés et même des cruautés, vous entendrez bien de vilains et sales discours; mais n'ayez aucune crainte. Dites la vérité, gardez un bon et brave cœur, n'écoutez et ne dites jamais rien que vous ne voudriez pas laisser entendre à votre mère et à votre sœur, et vous ne craindrez jamais de venir à la maison, comme nous ne craindrons jamais de vous voir. »

Les recommandations du *squire* n'étaient pas inutiles, car les mœurs des écoliers anglais ne se distinguent pas précisément par la douceur et la discipline. La féroce énergie innée en tout Anglais s'y révèle souvent par des divertissements sauvages, et les jeune *gentlemen* ne détestent pas plus que les charretiers et les brasseurs la vue d'un beau combat. Sur l'impériale de la diligence où il était perché, Tom eut, grâce aux bavardages du conducteur, un avant-goût des mœurs et des divertissements ordinaires de ses futurs condisciples. « De braves et généreux *gentlemen*! dit le conducteur; mais ils vous mettent souvent dans de bien grands embarras, mon jeune monsieur, avec leurs grands fouets, et leurs sarbacanes, et leur tapage, et leur manie de faire des farces à tous ceux qu'on rencontre sur la route. Ils font pleuvoir une grêle de pois secs sur tous les voyageurs; ils cassent les vitres, que sais-je? En juin dernier, nous rencontrons une bande de pauvres diables d'Irlandais qui cassaient des pierres. — Eh! messieurs, bonne occasion! il faut cribler les *Paddies* et leur

pincer les oreilles, crie un des jeunes gens. — Pour l'amour de Dieu, monsieur, crie Bob le cocher, n'en faites rien, ils vont démolir la voiture. — Tiens bon, cocher, et n'aie pas peur, crie le jeune monsieur. Hurrah, jeunes gens, et feu ! — Vous auriez ri de voir les figures des *Paddies* lorsqu'ils sentirent les pois. Il n'y avait pas trop de quoi rire cependant, car les voilà qui se mettent à nous poursuivre, et font mine de vouloir monter dans la voiture : un d'eux avait déjà grimpé sur le marchepied; heureusement le pied lui manque, et il tombe sur un tas de pierres. Alors tous les autres font pleuvoir sur nous une grêle de pierres, et un combat s'ensuit à notre grand désavantage. Bob avait reçu une pierre dans le côté; la tête de Box saignait et son chapeau était perdu, ainsi que celui d'un autre *gentleman*, le mien défoncé; nous avions tous une marque noire ou bleue quelque part. Il y avait bien deux livres sterling de dommage, qu'ils payèrent, et même ils nous donnèrent à Bob et à moi deux demi-souverains d'extra; mais c'est égal, je ne voudrais pas recommencer pour dix souverains. Quelquefois il arrive des choses qui menacent de mal finir. Dernièrement, près de Bicester, nous rencontrons un vieux monsieur à cheval qui voyageait tranquillement. Il lève la tête, il reçoit un pois sur le nez, et son cheval, poivré aux fesses, se met à danser sur ses jambes de derrière. Le vieux monsieur ne dit rien, se tient à distance des fusillades et trotte derrière la voiture de manière à ne pas la perdre de vue. Nous arrivons, le vieux s'arrête, des-

cend de cheval, et dit que les deux jeunes gens qui l'ont blessé vont le suivre devant le magistrat. Tous les jeunes gens se soutiennent alors comme larrons en foire, et disent qu'ils doivent y aller tous ou aucun. Cela devenait sérieux, et la foule commençait à prendre parti pour le vieux, lorsqu'un petit monsieur sort de la voiture. — Je ne vais qu'à trois milles plus loin; le nom de mon père est connu, il s'appelle Davis : j'irai avec ce *gentleman* devant le magistrat; laissez partir la voiture. — Es-tu le fils du curé Davis ? demanda le vieux. — Oui, dit le jeune homme. — Eh bien! je suis très fâché de te rencontrer en si mauvaise compagnie; mais, par égard pour ton père et pour toi, je ne pousserai pas l'affaire plus loin. — Alors voilà que tous les jeunes gens l'applaudissent, et qu'ils viennent s'excuser, lui demander pardon, lui serrer la main, mais cela ne les corrigea pas : dix minutes après, ils étaient aussi endiablés qu'auparavant. » Tom triomphe en écoutant ces exploits, comme s'ils étaient les siens, il lui semble qu'on lui parle de sa propre gloire, il se sent fier d'appartenir à une corporation aussi turbulente, et arrive à Rugby en rêvant sarbacanes, vitres brisées, Irlandais furieux et voyageurs mystifiés.

A la porte du collège, il est reçu par un jeune élève à qui il a été recommandé, et qui doit l'instruire des us et coutumes de la maison pendant les premiers temps de son séjour. « Posez bien vite cette casquette et prenez un chapeau! Que diraient les jeunes gens s'ils vous voyaient une casquette? Les farces ne fini-

raient pas. » Telle est la première recommandation du jeune Harry East, qui sait peut-être par expérience qu'il faut avant toute chose craindre de laisser une impression ridicule; puis, la casquette échangée contre un chapeau, East conduit Tom dans son étude. L'esprit de liberté mène à la séparation; aussi les écoliers anglais ne connaissent-ils pas cette promiscuité et ce communisme d'habitudes qui sont le cauchemar de l'écolier français. La longue salle d'études française avec ses quatre murailles nues, ses longues rangées de pupitres étroits, ses bancs de bois insupportables, où les écoliers travaillent, qu'ils en aient envie ou non, sans oser lever la tête, sous la surveillance d'un pauvre diable haï de tous comme tyran et comme espion, est inconnue aux jeunes Anglais. Une petite salle d'études propre, nette, soigneusement tenue, est allouée à chaque couple d'écoliers, qui portent dans le jargon de l'école le nom de *chums* (camarades de chambre). Là les élèves étudient librement, préparent librement leurs travaux, causent librement. Ces petites salles sont pourvues d'un ameublement, propriété particulière des écoliers, dont la salle d'études d'Harry East pourra donner une idée. Dès le collège, les Anglais sont habitués au comfort et aiment à trouver autour d'eux les commodités de la vie. La salle d'études d'Harry East contenait donc une grande table couverte d'un tapis, un sopha assez large, une chaise en bois, des rayons de bibliothèque. Les murs étaient boisés, tapissés et ornés de gravures représentant des sujets familiers à tout Anglais, des

steeple-chases, des têtes de chiens, des boxeurs. Ajoutez des chandeliers, des patères, quelques ustensiles de ménage, une ratière, des instruments en fer pour grimper aux arbres, des ballons, des balles, des raquettes, des lignes à pêcher. Certes un pareil logement paraîtrait un Eldorado aux pauvres petits esclaves soumis à cette discipline monastique, militaire, communiste, si chère à la nation française.

« Vous êtes arrivé juste à point pour contempler un fameux spectacle, dit East à Tom. C'est aujourd'hui la grande partie de ballon à laquelle toute l'école prend part; mais vous pouvez vous dispenser d'y assister autrement qu'en contemplateur, puisque vous ne connaissez pas toutes les règles. » Tom insiste pour y assister comme acteur. « Oh! ce n'est pas une plaisanterie, comme vous pourriez le croire, répond East. C'est un jeu très différent de ceux de vos écoles particulières. Dans le semestre, il y a eu deux clavicules endommagées et une demi-douzaine d'élèves éclopés; l'an passé, un élève s'est cassé la jambe. » Ce n'est pas une plaisanterie en effet. Tom Brown décrit minutieusement, à la manière homérique, la partie de ballon. On dirait les amusements de jeunes *berserkers* scandinaves : on se presse, on se pousse, on s'écrase. Tels devaient être les jeux des héros des *Niebelungen*, Siegfried l'invincible et Hagen aux regards rapides, pendant leur enfance. Si dangereux que soit le jeu cependant, aucun des élèves n'est dispensé d'y assister, même les plus petits, quoique les *præpostors* (élèves des

classes supérieures chargés de la police de l'école) donnent carte blanche et liberté d'aller et de venir. East indique la véritable raison de cette tolérance : « Les *præpostors*, dit-il, se fient à notre honneur. Ils sont sûrs qu'aucun des élèves ne voudrait déserter le combat. Celui qui ferait cela sait bien qu'il serait mis au ban de l'école. » Ainsi, bon gré, mal gré, l'enfant doit affermir ses nerfs et faire preuve de courage sous peine d'être un objet de honte, et de vivre comme un paria dans le mépris, la solitude et le déshonneur. La lâcheté est le crime irrémédiable, celui que rien ne peut excuser dans le code traditionnel des écoles publiques anglaises. Le brutal lui-même, quoique haï de ses camarades, est moins détesté que le lâche. Aimer à donner des coups de poing, passe encore; mais refuser d'en recevoir!...

Ce divertissement saxon doit naturellement engendrer un appétit irrésistible; aussi est-il suivi d'un repas encore plus saxon que la lutte même. Quel repas! on dirait le souper de jeunes paysans des comtés, tant ce qui s'y fait et s'y dit est populaire, naïvement grossier, brutalement candide, n'étaient certaines imitations des mœurs politiques qui indiquent une éducation plus relevée. C'est un de ces repas à deux services, comme les exige l'appétit anglais. D'abord vient la collation, se composant de thé et de beurre fournis par l'école, mais auxquels les enfants ajoutent des délicatesses culinaires de leur invention, des pommes de terre frites, des rôties de pain beurrées, des saucisses, bref tout ce que vous

pourrez imaginer d'indigeste. Heureusement ces estomacs juvéniles sont solides, et ils auront à en supporter bien d'autres. Avant qu'ils soient tourmentés par cette maladie de fabrique anglaise qui s'appelle la *dyspepsie*, combien il faudra de repas politiques, d'oies de Noël, de sandwiches, de pâtés aux huîtres et de potages à la tortue! Les estomacs anglais ont à supporter beaucoup de choses; ils doivent donc, de bonne heure, se préparer aux fatigues de l'indigestion. A cette collation succède un souper tout rustique, du pain, du fromage, de la bière. Alors commence une innocente, mais bruyante bacchanale; l'heure des chansons est venue. Chaque élève doit chanter à son tour, sous peine d'être condamné à avaler un grand verre d'eau et de sel. Après les chansons viennent les toasts, car il est d'usage de porter la santé des élèves qui quittent l'école à la fin du semestre. Celui dont on va prendre congé est un des chefs de l'école, un des régulateurs suprêmes des jeux et des mœurs, à la fois censeur et édile, le jeune Brooke, à qui l'école, dans son respect, a donné le nom respectueux de *pater*. Ce père du peuple de Rugby accepte avec reconnaissance le toast porté en son honneur, et, selon l'usage anglais, remercie l'assistance dans un discours où il traite de toutes les matières politiques et sociales touchant à l'école, des réformes introduites par le gouvernement du docteur Arnold, et des incidents qui se sont produits récemment. Écoutons le *pater* Brooke : il parle avec un mélange de gravité et de facétie que ne désa-

voueraient pas les orateurs des repas politiques et des dîners officiels du lord-maire.

« *Gentlemen* de l'école, je suis vraiment fier de la manière dont vous avez accueilli mon nom, et je voudrais pouvoir vous dire en retour combien j'en suis reconnaissant; mais je sens que je ne le pourrais pas. Je ferai donc de mon mieux pour vous exprimer les sentiments d'un camarade prêt à vous quitter, et qui a dépensé ici une bonne tranche (*slice*) de sa vie : huit années, et huit années que je n'espère plus revoir! J'aime à croire que vous allez m'écouter, car je vais parler sérieusement. Vous êtes obligés de m'écouter, car à quoi vous servirait-il de m'appeler *pater*, si vous ne suiviez pas mes conseils?... Je suis aussi fier que personne de cette école; cependant elle est bien loin d'être ce que je voudrais qu'elle fût. Et d'abord il y a parmi nous beaucoup trop de matamores. Je n'espionne ni n'interviens, parce que cela ne sert à rien qu'à rendre les lâchetés plus hypocrites et plus sournoises, et parce que cela encourage les *petits* à venir nous faire des rapports, le doigt dans l'œil, ce qui rend l'éclat des choses encore pire. Croyez-moi, il n'y a rien qui brise les liens de l'école comme la brutalité. Un brutal est un lâche, et un seul lâche suffit pour en faire beaucoup; aussi adieu aux mœurs de l'école si la brutalité vient à régner! (Grands applaudissements de la part des *petits* qui tournent les yeux avec intention vers Flashman et d'autres élèves.) Puis il y a les visites au cabaret, les punchs, les alcools, et autres mauvaises choses.

Ces habitudes ne feront pas de vous de bons joueurs de balle et de bons coureurs, je vous en réponds. Vous avez en abondance de la bonne bière, et c'est assez pour vous, car l'habitude de boire n'est ni gracieuse, ni virile, quoi qu'en puissent penser quelques-uns d'entre vous.

« J'ai encore un mot à dire sur un autre sujet. Quelques-uns d'entre vous pensent et disent, car je l'ai entendu : Voilà ce nouveau docteur [1] qui n'est pas à l'école depuis si longtemps que nous, et qui s'avise de changer toutes nos coutumes ! Tenons-nous aux vieilles coutumes, et à bas le docteur ! Maintenant j'aime autant qu'aucun de vous les vieilles coutumes de Rugby, car je suis ici depuis plus longtemps que vous, et je vous donnerai un bon conseil, car je n'aimerais à voir aucun de vous se jeter dans une mauvaise affaire. A bas le docteur ! cela est plus aisé à dire qu'à faire. Vous le trouverez dur à la détente, je vous en préviens, et solide sur son perchoir. D'ailleurs quelles coutumes a-t-il abolies? Il y avait, par exemple, la coutume qui consistait à arracher les clavettes des roues de charrettes, et c'était une coutume lâche et coupable. Tous nous savons les accidents qui résultaient de cette plaisanterie, et il n'est pas étonnant que le docteur l'ait interdite. Mais voyons, que quelqu'un d'entre vous me cite une coutume qu'il ait abolie !

« — Les chiens,... crie un élève de la cinquième

1. Le docteur Arnold, qui était au début de son administration.

division, vêtu d'un habit vert à boutons en métal et d'un pantalon de toile, chef du *sporting interest*, renommé comme excellent cavalier et généralement comme très habile à tous les exercices.

« — Très bien. J'accorderai volontiers que nous avions cinq ou six mauvais lévriers, que nous les avions eus pendant des années, et que le docteur les a supprimés; mais quel bénéfice nous en revenait-il? Rien que des querelles avec tous les gardes des environs. Qu'y a-t-il encore? »

Tom n'eut pas longtemps à attendre pour reconnaître que les recommandations du jeune Brooke relativement aux actes de brutalité qui pouvaient se commettre dans l'école n'étaient pas précisément vaines. Lorsque le docteur a fait l'appel de tous les élèves de l'école, et que l'heure du coucher est venue, East murmure à l'oreille de Tom : « Avez-vous jamais sauté sur la couverture? — Non; est-ce que cela fait du mal? — Pas le moins du monde, à moins qu'on ne tombe sur le plancher; mais il y en a beaucoup qui n'aiment pas cela. En tout cas, si par hasard c'est votre lot cette nuit, ne faites pas de résistance, et tenez-vous dans une attitude passive, de manière à retomber d'aplomb sur la couverture. » Tom eut à profiter de ces observations, car à peine étaient-ils couchés, qu'une cohorte conduite par le brutal Flashman, le plus grand matamore de l'école, envahit leur dortoir. East et Tom se laissèrent berner sans regimber ni pousser un cri, de manière à éviter les dangers de cet amusement périlleux, au grand

mécontentement du matamore Flashman qui préférait de beaucoup les victimes qui résistaient, criaient et se laissaient choir sur le plancher par absence de sang-froid. Il avait perdu ses peines, et essaya de se dédommager. « Faisons-en sauter deux à la fois! dit-il. — Fi! Flashman, que vous êtes méchant! répondit un de ses collègues. N'avez-vous pas entendu ce que *pater* Brooke a dit ce soir? » Le despote fut obligé de s'arrêter devant l'opinion publique, et dut se contenter d'une fête très ordinaire, sans gémissements, sans convulsions, sans membres fracturés. C'est ce qui arrive aux despotes dans tous les États très civilisés.

Mais, diront quelques personnes timorées, ce système d'absolue liberté ne peut-il pas être contraire à la moralité des enfants? Des enfants non surveillés, livrés à eux-mêmes, maîtres de leurs actions, se corrompront mutuellement. Vieille erreur, qui repose sur une fausse donnée sociale, laquelle consiste à considérer les enfants comme des hommes faits, qui vivent déjà de la vie de la société! Les hommes qui traînent après eux tout le bagage des conventions, des préjugés, des iniquités sociales, se corrompent mutuellement : il n'en est pas ainsi des enfants, qui sont beaucoup plus près de l'instinct, et qui se gouvernent beaucoup mieux que nous par les affinités naturelles et les lois naïves de la sympathie et de l'antipathie. Quiconque a bien observé les mœurs de nos collèges français, où les enfants sont astreints cependant à une existence commune, auront pu

remarquer ce fait. Le meilleur moyen pour les enfants d'échapper à la corruption, c'est la liberté. Deux enfants d'une âme noble et délicate, à quelque condition qu'ils appartiennent, se reconnaissent immédiatement et marchent droit l'un vers l'autre. Deux enfants d'instincts pervers se devinent, deviennent immédiatement compagnons de vices, et marchent ensemble au mal et à la damnation. Même dans notre système de compression tyrannique et de surveillance inutile, le danger n'existe réellement que pour les enfants un peu faibles, qui ont des instincts mêlés, hésitants : par nature, ils inclineraient peut-être au bien ; grâce aux circonstances qui leur sont faites, ils inclinent au mal. Laissez-leur la liberté, et ils auront vingt chances contre une d'échapper au danger : le choix de leurs compagnons, leur assistance, l'opinion générale, à laquelle ils pourront faire appel, et qui chez les enfants est plus sincère que chez les hommes. Une surveillance trop despotique, en détruisant ces coalitions et associations naturelles, livre les enfants précisément aux périls qu'elle voulait éviter.

Le gouvernement est toujours conforme aux mœurs, par conséquent le gouvernement d'une école publique anglaise est essentiellement libéral. L'autorité supérieure, représentée par le directeur, règne et gouverne le moins possible; elle descend rarement de ses hauteurs mystiques, n'intervient que dans les grandes occasions, et ne compromet pas sa dignité en se mêlant à de misérables querelles d'écoliers, ou

en faisant gronder ses foudres pour des fautes vénielles. A proprement parler, il n'y a pas de gouvernement dans une école publique anglaise; il n'y a qu'une police. Cette police est exercée par les élèves de la division supérieure, par les *grands* et les *anciens*. Les *præpostors*, c'est le nom que portent ces magistrats, sont chargés de faire observer les statuts de l'école, de surveiller la conduite des plus jeunes élèves, de prévenir les agressions, de punir les lâchetés. Voilà, dira-t-on, une police qui doit être bien indulgente, car que peut-on attendre de magistrats qui auraient eux-mêmes besoin d'être surveillés? Ces magistrats ont incontestablement plus d'indulgence que n'en auraient des surveillants gagés, puisque ce sont leurs propres confrères qu'ils ont à gouverner et à juger; mais leur tolérance, quoique fort large, a cependant des limites qu'elle ne peut dépasser sans danger pour eux-mêmes. L'autorité qu'ils exercent leur a été déléguée, et ils l'exercent sous leur responsabilité. C'est à eux qu'il sera demandé compte des écarts qu'ils auront tolérés, des illégalités sur lesquelles ils auront fermé les yeux. On ne peut pas attendre d'eux un excès de zèle intempestif, puisqu'ils ont été établis précisément pour épargner à l'école une surveillance hargneuse et despotique; on a le droit seulement d'exiger une vigilance morale, amicale, fraternelle. Cette magistrature repose sur un principe excellent : c'est que les enfants, comme les jeunes gens, comme les hommes mûrs, peuvent seuls faire la police de leurs actions. Les motifs de la conduite

d'un enfant ne peuvent être bien appréciés que par ses compagnons. Eux seuls savent distinguer s'il est réellement coupable, car ils participent pour ainsi dire de son caractère et connaissent ses mobiles secrets de détermination et d'action. L'homme chargé de gouverner les enfants ne juge jamais que le fait extérieur et brutal, il s'attache pharisaïquement à la lettre des règlements; l'enfant au contraire jugera l'acte d'après ses causes.

Dans les mœurs de tel ou tel âge de la vie, il y a une foule de nuances délicates qui échappent aux personnes qui ont franchi cet âge. En voulez-vous des preuves? Un jour, Tom Brown eut un combat acharné avec un enfant beaucoup plus fort et un peu plus âgé que lui. Tom avait été entraîné au combat par un mobile tout chevaleresque; il s'agissait d'empêcher un brutal de tyranniser un enfant faible, délicat et timide, qui ne pouvait opposer à la tyrannie aucune résistance. La bataille durait environ depuis une demi-heure lorsqu'arriva le *præpostor*. Quoique les combats soient défendus et qu'il soit du devoir du *præpostor* de les empêcher, celui-ci cependant, une fois informé des causes de la querelle, laissa les choses suivre leur cours. Au moment où tout était terminé, le directeur apparut subitement. Au lieu de faire appeler les deux héros pour les réprimander et les punir, il s'adressa directement au *præpostor*. « Ah! Brooke, je suis surpris de vous voir ici. Ne savez-vous pas que je compte sur les élèves de la sixième division pour empêcher les batailles? — Oui,

monsieur, en règle générale; mais quoique vous nous ayez donné une autorité pour intervenir dans cette matière, nous ne devons cependant exercer cette autorité qu'avec discrétion. — Mais ils se sont battus plus d'une demi-heure! — Oui, monsieur, mais aucun n'était blessé. Ils sont d'ailleurs d'un caractère à être maintenant bons amis pour tout le temps de leur séjour ici, ce qui ne serait pas arrivé si le combat avait été brusquement interrompu, et puis il y avait une telle égalité entre les adversaires! » Le jeune Brooke avait raison. Si le combat eût été interrompu, les deux adversaires auraient gardé leurs rancunes; la brutalité non punie serait devenue plus insolente; le prestige du tyran n'ayant pas été détruit, il aurait continué à s'arroger une supériorité agressive et malfaisante. Interprétés trop strictement, les lois et règlements de l'école, qui défendent les combats, auraient donc protégé le coupable et mis l'innocent à sa merci. Tous ces détails, toutes ces nuances morales, que Brooke distinguait si bien, une personne d'un âge mûr ne pourrait les apercevoir.

Prenons encore un exemple. Si toutes les fautes et infractions à la discipline sont soumises au jugement du maître, il arrivera très souvent que les élèves seront punis lorsqu'ils ne sont coupables qu'en apparence, ou bien encore qu'ils paieront pour toutes les fautes qui ne sont pas les leurs. Tom Brown et quelques-uns de ses camarades faillirent faire cette dure expérience. Revenant un jour d'une excursion de naturalistes dans la campagne, ils ren-

contrèrent sur leur chemin une vieille pintade qu'ils s'amusèrent à poursuivre. La pintade, qui appartenait à une ferme du voisinage, les entraîna malicieusement sur ses pas, donnant l'alarme par ses cris. Le fermier et ses valets arrivèrent et se saisirent des étourdis. On lui avait dévasté sa basse-cour et son jardin plus d'une fois; à coup sûr ils étaient les coupables. Justice allait être faite enfin, il allait les amener devant le docteur. Les enfants tremblaient; évidemment ils seraient fouettés, et cependant ils n'étaient coupables de rien que d'avoir donné la chasse à une vieille pintade. A ce moment, deux élèves de la sixième division arrivèrent fort heureusement sur le théâtre de l'action et opposèrent leur intervention. Je citerai une partie de cette scène, parce qu'elle expliquera au lecteur mieux que je ne le pourrais faire la police d'une école anglaise, et le genre de protection et d'autorité morale que les élèves des divisions supérieures exercent sur leurs plus jeunes condisciples.

« — Holà! eh! pas si vite, crie Holmes, qui est bien déterminé à prendre le parti des enfants jusqu'à ce qu'il ait la preuve de leur culpabilité. — Maintenant qu'y a-t-il?

« — J'ai pris à la fin sur le fait cette jeune vermine, dit le fermier tout essoufflé. Ce qu'il y a, demandez-vous? Il y a qu'ils sont là à rôder dans ma cour et à voler ma volaille, voilà, et que si, en punition, je ne les fais pas fouetter, mon nom n'est pas Thompson.

« Holmes devient grave, et Diggs paraît fort troublé. Ils seraient bien disposés à jouer des poings : il n'y a pas dans l'école d'élèves plus prompts à l'action; mais ils sont *præpostors*, connaissent leur devoir et savent qu'ils ne doivent pas se faire les champions des mauvaises causes.

« — Il y a bien six mois que je n'ai pas approché de la vieille grange, dit East.... Ni moi non plus, crient en chœur Tom et Martin.

« — Vraiment? Maintenant, Willum (dit Thompson au garçon de ferme), ne les avez-vous pas vus la semaine dernière?

« — Oui, j'en suir sûr, dit Willum en saisissant une fourche qu'il vient d'apporter et en se préparant au combat.

« Les enfants nient formellement, et Willum est obligé d'admettre que si ce n'étaient pas eux, c'étaient des gamins qui leur ressemblaient comme deux gouttes d'eau; à tout le moins, il jurerait qu'il a vu ces deux-là dans la cour à la dernière Saint-Martin, et il indique East et Tom.

« Holmes a eu le temps de réfléchir. — Maintenant, monsieur, dit-il à Willum, vous voyez que vous ne pouvez vous rien rappeler exactement; par conséquent j'en crois les jeunes gens.

« — Cela m'est bien égal, crie le fermier. Je les ai pris aujourd'hui à poursuivre une volaille, et cela me suffit. Willum, prenez-moi l'autre garçon. Ils ont été là à rôder depuis deux heures, te dis-je, et ils ont presque tué une douzaine de poulets! hurle-

t-il en voyant Holmes se mettre entre Martin et Willum.

« — Oh! le *blagueur!* dit East; nous étions à plus de cent pas de sa maison; il n'y a pas plus de dix minutes que nous sommes là, et nous n'avons rien vu qu'une vieille rosse de pintade qui courait comme un lièvre.

« — Tout cela est vrai, Holmes, sur mon honneur, ajoute Tom. Nous n'avons pas poursuivi la volaille. La pintade est sous nos pieds sortie d'une haie, et nous n'avons pas vu autre chose.

« — Assez causé comme cela. Willum, saisis-toi de l'autre, et marchons.

« — Fermier Thompson, dit Holmes en détournant avec sa canne Willum et sa fourche, pendant que Diggs faisait face à l'autre en faisant craquer ses doigts comme le chien d'un pistolet, tâchez d'entendre raison. Les enfants n'ont pas poursuivi votre volaille, c'est clair.

« — Je te dis que je les ai vus. Eh! qui êtes-vous?. Je voudrais bien le savoir.

« — Peu importe, fermier, répondit Holmes. Et maintenant je vais vous dire ce que je pense à mon tour. Vous devriez être honteux de laisser votre volaille sans surveillance, vous qui êtes si près de l'école. Vous mériteriez qu'on vous la volât toute. Si donc vous voulez aller trouver le docteur, moi j'irai avec vous, et je lui dirai ce que j'en pense.

« Le fermier commençait à prendre Holmes pour un maître; en outre il avait besoin d'aller à ses affai-

res. Il ne fallait pas penser à la correction manuelle, la partie était trop égale; aussi commença-t-il à faire allusion à des dommages-intérêts. Arthur s'accrocha immédiatement à cette planche de salut, et offrit de payer tout ce qu'on voudrait, ce qui encouragea le fermier à estimer un demi-souverain le tort fait à sa pintade.

« — Un demi-souverain, cria East, maintenant délivré de l'étreinte du fermier, — eh bien, en voilà une bonne! la vieille pintade n'a pas perdu une plume, elle a au moins sept ans, elle est plus dure qu'un morceau de cuir, et elle est incapable dorénavant de pondre le plus petit œuf.

« Il fut enfin convenu qu'on paierait deux shillings au fermier et un shilling à son valet, et ainsi finit cette affaire au grand soulagement de Tom, qui n'avait pas été capable de dire un mot, tant il était par avance effrayé de l'opinion que le docteur aurait de lui; alors les enfants se mirent en route pour Rugby. Holmes, qui était un des meilleurs garçons de l'école, saisit cette occasion de leur faire une petite morale. — Maintenant, jeunes gens, dit-il, vous voilà hors de danger. N'allez plus rôder autour de la basse-cour de Thompson, entendez-vous?

« Abondantes promesses de tous les élèves, spécialement de East.

« — Écoutez, je ne vous pose pas de questions, continua le mentor, mais je pense que quelques-uns d'entre vous se sont plus d'une fois trop approchés de son poulailler. Et maintenant sachez bien que

tuer ou emporter la volaille d'autrui, c'est voler : c'est un vilain mot, mais c'est l'expression véritable qui convient à un tel acte. Si les poulets étaient morts et étalés à une boutique, je sais que vous ne les prendriez pas, pas plus que vous ne prendriez des pommes dans le panier de Griffith; mais il n'y a pas de différence réelle entre des poulets courant la campagne, ou des pommes sur les arbres, et les mêmes objets exposés en vente dans une boutique. Je voudrais que vos principes de morale fussent plus solides sur ce chapitre. Il n'y a rien d'aussi vilain que ces distinctions qui justifient à nos yeux des actes pour lesquels de pauvres diables seraient mis en prison. — Ainsi parlait le brave Holmes pendant la route, leur donnant, comme dit la chanson, quantité de bons conseils qui les firent plus ou moins réfléchir, et les rendirent très repentants pendant quelques heures; mais la vérité m'oblige à dire qu'East avait oublié tous ces bons conseils au bout d'une semaine, et ne se souvenait que des insultes du fermier Thompson. Pour s'en venger, il s'en alla en compagnie du *Tétard* et d'autres écervelés marauder quelque temps après autour du poulailler; mais ils furent pris par les garçons de la ferme, solidement rossés, et eurent à payer huit shillings, tout l'argent qu'il avaient au monde, pour éviter d'être conduits devant le docteur. »

Un autre point curieux et important des mœurs des écoles anglaises, c'est le *fagging system*. Les *anciens* sont les protecteurs naturels des *petits*, ils

doivent sous leur responsabilité veiller à leur conduite, les guider, les conseiller, les aider dans leurs travaux : les plus jeunes en retour doivent être les serviteurs obéissants de leurs mentors; ils sont leurs *fags* [1], en d'autres termes leurs domestiques, leurs petits *grooms*. Cette domesticité n'a rien de bien assujettissant ni de bien avilissant, et une observation attentive de la nature de l'enfant justifie cette coutume, qui au premier abord paraît choquante. Les enfants aiment à obéir à leurs aînés; il semble que cette obéissance les grandisse à leurs propres yeux et leur donne plus d'importance. Les enfants ont hâte d'arriver à l'âge de leurs aînés : l'obéissance leur procure, grâce à l'imagination, la réalisation illusoire de ce désir. Se mêler des affaires d'un compagnon plus âgé, regarder ses livres, pénétrer dans son étude, c'est déjà vivre de la même vie que lui, partager les mêmes pensées. D'ailleurs il est bon que ceux qui auront à commander un jour commencent par obéir : c'est la meilleure école d'égalité. Il est bon que les enfants sachent de bonne heure que la vie est une alternative d'obéissance et de commandement, que le monde n'est pas composé d'une part de Robinsons, et d'autre part de Vendredis, mais que le même homme, selon les temps et les circonstances, est alternativement Robinson et Vendredi. Les *fags* deviendront *præpostors* à leur tour, et exigeront les mêmes services qu'ils ont rendus. J'ima-

1. *Fags*, souffre-douleurs, expression trop énergique dérivée du verbe *to fag*, travailler, piocher.

gine que la plupart des enfants de nos collèges accepteraient volontiers cet office, si en retour on les délivrait de la tyrannie du maître d'études, et qu'on leur donnât la liberté de courir la campagne. Le *fag* est obligé par exemple de descendre chercher de l'eau, si la provision se trouve insuffisante pour la toilette du matin; il porte le souper des aînés, nettoie leurs chandeliers, met leurs pupitres en ordre, fait leurs commissions : c'est une obligation à laquelle personne ne peut se soustraire, et qu'il faut subir bon gré, mal gré.

Les élèves de la sixième division avaient seuls à Rugby le droit d'exiger de leurs collègues le *fagging service*; mais à Rugby comme ailleurs la liberté peut engendrer la licence, et conduire soit à l'anarchie, soit au despotisme. Les élèves de la cinquième division s'avisèrent de s'arroger les droits de leurs supérieurs. Pourquoi n'auraient-ils pas aussi leurs *fags*? Quelle différence les séparait des élèves de la sixième division? Ils avaient à peu près le même âge, ils avaient à peu près la même force, et ils le feraient bien voir. S'ils n'avaient pas le droit d'exiger ce service, ils en avaient au moins le pouvoir. Guidés par le brutal Flashman, les élèves de la cinquième division réduisirent donc en servitude leurs jeunes camarades. Tom, qui n'était rien moins que patient, supportait cet esclavage en grinçant des dents et en méditant des projets de révolte. La dénonciation n'étant pas admise, il n'y avait pas en effet d'autre moyen d'en finir. Tom fit part de ses projets à son camarade

Harry East, enfant résolu, indiscipliné et rusé. East essaya de l'en détourner, en lui montrant tous les dangers de l'entreprise. Il faudrait former une ligue générale; y réussirait-il? Peut-être n'y avait-il qu'un moyen de se débarrasser de cette tyrannie illégale : c'était l'expédient que lui, East, avait adopté. Il faisait son service de manière à dégoûter son tyran. Il oubliait de nettoyer les chandeliers, il laissait sur le plancher les débris du suif, il ne secouait pas les tapis, balayait l'étude à demi; mais, comme le service était fait en apparence, son tyran ne savait jamais au juste s'il avait ou non rempli ses devoirs d'esclave. Plusieurs fois ce dernier lui avait tendu des pièges; mais East, rusé comme Ulysse, les avait toujours découverts. Une fois entre autres il avait caché de petits bouts de papier sous le tapis qui recouvrait son pupitre; si les bouts de papier se retrouvaient le lendemain sous le tapis, East serait pris en flagrant délit de négligence et d'insubordination, et il pourrait alors le châtier tout à son aise. « Le lendemain matin, racontait le tyran, après déjeuner, je monte, j'enlève le tapis, et pst, voilà tous les petits bouts de papier qui volent dans l'étude. J'étais furieux. Ah! je te tiens à la fin, pensais-je; je l'envoyai chercher, et je préparai ma canne. Le voilà qui arrive, les mains dans ses poches, et comme s'il ne s'était rien passé. — Est-ce que je ne vous avais pas dit de secouer mon tapis tous les matins? — Oui. — Et vous l'avez fait ce matin? — Oui. — Oh! petit menteur. J'ai mis ces bouts de papier sur la table hier

au soir; si vous aviez levé le tapis, vous les auriez vus; aussi vous allez recevoir une solide volée. — Alors le gamin maudit tire une main de sa poche, se baisse, ramasse deux des morceaux de papier, et me les présente. Il y avait écrit dessus en grosses lettres : Harry East. Le petit drôle avait découvert le piège, enlevé mes bouts de papier, et en avait substitué d'autres, marqués de son nom. J'eus grande envie de lui administrer une volée pour châtier son impudence; mais je m'abstins, car après tout on n'a pas le droit de tendre des pièges, et j'étais dans mon tort. »

Toutefois les résolutions violentes allaient mieux au tempérament de Tom que la ruse patiente. « Je ne souffrirai pas plus longtemps cette tyrannie! » s'écrie-t-il, et il se met à l'œuvre immédiatement. On entend la voix du brutal Flashman qui retentit dans le corridor. Les deux enfants se barricadent dans leur étude et résistent à un siège en règle. Le lendemain, ils convoquent la quatrième division tout entière; mais cette réunion ressemble beaucoup au conseil tenu par les rats. On ne sait à quel parti s'arrêter, et il est à peu près décidé qu'on invoquera la protection de la sixième division, lorsqu'un bon conseil leur est donné par la voix d'un garçon qui assistait à la réunion en simple spectateur. « N'allez avertir personne, et résistez tout seuls; ils se fatigueront bien vite. Je l'ai essayé moi-même autrefois avec leurs prédécesseurs. Nous nous révoltâmes, et ils nous laissèrent tranquilles. » Un cri général de

résistance accueillit ce conseil. Hélas! les enfants ressemblent beaucoup aux hommes : pendant quelque temps, on résista énergiquement, et on n'entendit parler que de batailles, de sièges soutenus, de lits brisés ou inondés; mais peu à peu ce beau feu s'éteignit, Flashman et ses collègues battirent la ligue par détachements; l'un après l'autre, les insurgés se rendirent, et il ne resta plus debout sur la brèche que Tom, East et un de leurs camarades qu'on appelait familièrement le *Tétard*. Ces trois héros connurent alors les souffrances qui ont traversé tous les braves cœurs; pendant qu'ils se battaient vaillamment, ils étaient l'objet du dénigrement de ceux qui avaient failli à la tâche, et qu'ils s'efforçaient de délivrer. Leurs ingrats camarades s'indignaient de les trouver plus braves qu'ils ne l'avaient été, et murmuraient contre eux. — A quoi bon tant de luttes inutiles? Mieux valait après tout la servitude des pharaons de la cinquième division. Il valait mieux certainement continuer à secouer des tapis et nettoyer des chandeliers qu'attraper de continuels coups de pied. — Trop de vertu excite l'envie, c'est une expérience qu'ont faite tous les héros. Cependant Tom et ses deux collègues tinrent bon. Malgré l'orage et après bien des traverses, ils mirent fin à cette tyrannie par un beau combat, qui guérit pour toujours le brutal Flashman de ses velléités de despotisme.

Dans un pareil système d'éducation, le caractère des enfants se forme vite, et laisse aisément deviner

ce que sera l'homme futur. Nous avons donc dans ce récit toute une collection de caractères curieux et originaux : le vaillant petit Tom, bouillant comme Achille, prompt à la résistance; le rusé Harry East, fin comme le fils de Laërte; le bon *Tétard*, camarade sûr, soldat dévoué plutôt que capitaine, sans initiative, et marchant toujours à la suite en fidèle Achate qu'il est; le brutal Flashman, type de Thersite, exploiteur impudent. Il en est deux cependant qui dépassent tous les autres en originalité, et que je ne puis me dispenser de présenter au lecteur. Le premier est cet écolier qui avait donné à la quatrième division le conseil de la résistance. Il était un des meilleurs élèves de la cinquième division, et s'appelait Diggs; mais ses habitudes et sa toilette débraillée l'avaient fait baptiser d'un sobriquet que je traduirai poliment par le mot, déjà fort expressif, de *saligaud*. Ses pantalons étaient toujours trop courts, ses jaquettes toujours trop étroites, ses souliers toujours crottés. Il avait un talent particulier pour déchirer et tacher ses habits; mais plus grand était son talent pour se créer des difficultés financières. Aussitôt qu'il avait de l'argent — et il en recevait autant que les autres élèves, — il s'en débarrassait on ne savait comment. Alors, comme il était aussi insouciant que prodigue, il empruntait de tous côtés, et lorsque ses dettes étaient devenues trop criardes et ses créanciers trop pressants, il faisait une vente aux enchères de tout ce qu'il possédait, afin de se libérer. Tout y passait, ses chandeliers, son pupitre, sa table, ses

livres et son papier. Pauvre comme Job, il rôdait alors à travers les salles, écrivant ses devoirs sur des loques de papier ramassées dans les débris et apprenant ses leçons par-dessus l'épaule de ses camarades : du reste, un garçon d'esprit, d'une langue agile, qui mettait aisément hors de combat les mauvais plaisants et les railleurs. Il était studieux, vivait à peu près seul, portait fièrement sa détresse, et se souciait peu de l'opinion publique. Il prit en amitié Tom et East, qui, pour le récompenser de ses bons conseils, achetèrent son mobilier lors d'une de ses fréquentes faillites, puis le lui rendirent libéralement. Quel mobilier! des portefeuilles sans serrures, des serrures sans clé, une vieille ratière, un gril dépourvu de poignée. Diggs fut touché de leur procédé, et se montra reconnaissant. « Vous êtes de bons petits cœurs, vous deux, leur dit-il, je tenais à ce portefeuille, ma sœur me l'avait donné. Je ne l'oublierai pas. » Il ne l'oublia pas en effet, et il les aida à se débarrasser de la tyrannie de Flashman. Pauvre Diggs! nous serions curieux de savoir quelle a été sa destinée dans ce monde, car il représente assez bien ce que devaient être à l'école l'insouciant Richard Steele et le spirituel Sheridan.

Non moins singulier est le second personnage que nous avons à vous présenter. Celui-là était un naturaliste qui répondait au nom de Martin, et que ses manies scientifiques avaient fait surnommer *Madman* (*le Fou*). Son étude était un antre dans lequel il vivait reclus comme Roger Bacon dans sa cellule. Ses

camarades n'en approchaient point, car ils ne savaient pas quels monstres ils pourraient y rencontrer. A quinze pas, une odeur de mélanges chimiques saisissait l'odorat. Si quelque imprudent entrait dans ce repaire, il était d'abord accueilli par les cris furieux d'une vieille pie, qui l'accablait de malédictions; puis il sentait une couleuvre s'enrouler familièrement autour de sa jambe, pendant que du fond d'une cuvette cassée une grenouille le regardait de ses yeux immobiles. Le pupitre était rempli de rats et de hérissons. Les livres classiques n'abondaient pas dans cette étude; en revanche, les tables étaient couvertes de fioles, de précipités chimiques, de machines électriques qu'il avait confectionnées lui-même. Le mobilier était pauvre, car Martin dépensait tout son argent en achats d'oiseaux, d'œufs, de nids et d'autres articles d'histoire naturelle : il se privait même de chandelle, s'éclairait au moyen d'une mèche de chanvre trempant dans une composition nauséabonde, et barbouillait ses devoirs à la lueur du foyer de la salle commune. Les plaintes d'Andromaque, les douleurs d'Hécube ou les fureurs amoureuses de Didon l'intéressaient médiocrement; mais il connaissait à merveille tous les mystères des marais et des bois. Il savait où perchaient les éperviers, sur quel sapin on trouvait un nid de crécerelles, près de quel étang nichait le coq de bruyère. Il avait compté les œufs, il savait le nombre des petits. Il connaissait près d'un vieux canal un nid de martin-pêcheur, et comme il avait entendu dire que

le gouvernement ou le *British Museum* proposait une récompense de cent livres sterling à celui qui pourrait offrir un nid intact (chose rare, paraît-il), Martin rêvait au moyen de conquérir cette récompense, et calculait déjà combien d'articles d'histoire naturelle on pourrait avoir pour cette somme énorme. Personne ne le troublait dans ses recherches scientifiques, pas même le docteur Arnold, qui, ayant une fois voulu pénétrer dans son repaire, avait failli être asphyxié par la mauvaise odeur, et même fondroyé par une explosion, résultat d'un mélange imprudent. A cette passion scientifique Martin joignait une manie assez innocente : il s'était tatoué le corps comme un sauvage, et se montrait tout fier des belles arabesques que présentaient ses membres. Cela lui semblait même si beau qu'il n'avait eu de repos qu'après avoir dessiné une ancre sur le bras d'un jeune enfant frêle et mignon, dont il était le camarade intime.

Les scènes de mœurs sont aussi variées que les caractères et se présentent toutes devant nos yeux avec une vigoureuse physionomie anglaise : mœurs brutales, mais non sans franchise et sans loyauté. Par exemple, un combat n'est pas, comme dans nos collèges, une rixe irrégulière, où les adversaires luttent en employant tous les moyens de défense que leur suggère la rage : l'école entière intervient afin de faire exécuter les règles d'un combat loyal. *A fair play*, une libre et loyale rivalité, telle est la première condition que les Anglais posent à leurs adversaires dans les combats de la vie. Ce *fair play* est

aussi la première condition, la base essentielle des pugilats de l'école. L'école fait cercle autour des combattants, qui choisissent leurs témoins comme pour un duel. Le combat dure jusqu'à ce que l'un des adversaires soit vaincu, mais on l'interrompt fréquemment afin de conserver les chances égales des deux côtés, et d'empêcher qu'un des combattants ne profite déloyalement de quelque circonstance désavantageuse à son adversaire. Un élève est choisi pour remplir le rôle de *timekeeper*, c'est-à-dire pour marquer le moment où le combat doit être interrompu et celui où il doit être repris. Dans les intervalles, les témoins préparent le guerrier pour la reprise du combat, roulent ses manches, serrent ses boucles, essuient avec une éponge imbibée d'eau froide la sueur qui coule de son visage et l'écume sanguinolente qui sort de sa bouche. Pendant ce temps-là, des paris s'engagent entre les élèves comme dans les combats de boxe ou les courses de chevaux. « Deux demi-couronnes contre une pour le grand. — Tenu. — Quatre demi-couronnes contre une pour le petit. » Enfin le combat est terminé. Les parieurs établissent le compte de leurs gains et de leurs pertes, et les adversaires vont faire panser leurs mâchoires démontées et leurs coudes luxés. L'auteur clôt la description d'un de ces combats par cette morale très anglaise qui nous dispensera de donner une opinion : « Les enfants se querelleront, et s'ils se querellent, ils se battront quelquefois. Le combat à coups de poing est pour les enfants anglais la

méthode naturelle et nationale de régler leurs querelles. Que pourrait-on y substituer, et qu'a-t-on jamais trouvé à y substituer? Si vous blâmez la coutume du combat, dites-moi, je vous prie, ce que vous voudriez mettre à la place?. Apprenez donc à boxer, jeunes gens, comme vous apprenez à jouer au ballon. Vous n'en serez pas plus mauvais pour cela, et dussiez-vous ne jamais vous servir de votre science, sachez qu'il n'est pas de meilleur exercice pour donner du sang-froid et pour affermir les muscles du dos et des jambes. »

Le succès rend l'homme vain et audacieux. Tom avait triomphé presque à lui seul de la tyrannie de la cinquième division, il était salué de tous comme un héros. Dans sa petite sphère, il avait accompli une grande chose, tous les yeux suivaient ses moindres mouvements, et les autres élèves avaient pour lui le respect sympathique que le peuple a toujours pour les triomphateurs et les capitaines heureux. Dans ces situations, la tête tourne facilement, et on croit sans peine qu'on s'est élevé au-dessus de la loi. Aussi Tom, à partir de ce moment, se rendit-il coupable de nombreuses infractions à la discipline, cependant si large, de l'école. Il était défendu par exemple de rentrer à l'école après que les portes étaient fermées : un jour néanmoins Tom et ses camarades se laissèrent entraîner par leur ardeur au jeu de *hare and hounds* (*le lièvre et les chiens*), — un jeu qui laisse bien loin derrière lui la timide partie de barres, et qui consiste à se poursuivre dans la campagne pen-

dant deux ou trois milles. — Ils rentrèrent fort avant dans la soirée, crottés, leurs vêtements en lambeaux, et furent conduits immédiatement devant le docteur. Le docteur ferma les yeux pour cette fois, et, au lieu de gronder, les reçut avec une aménité toute paternelle. « Eh bien! mes petits enfants, qu'est-ce qui vous fait rentrer si tard? Et comme vous voilà faits! Vous n'êtes pas blessés, je suppose? C'est bien, allez changer de toilette, et dites qu'on vous donne à souper. Vous êtes trop jeunes pour faire d'aussi longues courses. Faites savoir à Warner que je vous ai vus. Bonne nuit, mes enfants. » Les nombreuses visites que Tom eut par la suite à faire au docteur n'eurent pas précisément le même caractère. Une fois il fut surpris pêchant à la ligne dans un endroit défendu, et conduit triomphalement au docteur par un garde champêtre. Une autre fois il était mandé pour avoir dérangé les aiguilles de l'horloge du collège. Une autre fois enfin, contre la défense expresse du docteur, il était allé visiter une grande foire qui se tenait dans la ville. Il avait été fouetté pour ces divers méfaits; mais cette punition sévère n'était pas parvenue à le corriger. Dieu sait où il serait allé dans cette voie fâcheuse, si un jour il n'eût entendu le docteur se plaindre vivement de sa conduite à un de ses maîtres, et menacer de le renvoyer dans le cas où il ne se corrigerait point. « Je le ferai à contre-cœur, car c'est au fond un brave petit garçon; mais il n'a pas le sentiment de ce qu'il doit faire, et je ne sais comment le lui donner. — Je crois, répondit le

maître, que si on lui donnait quelque petit garçon à protéger, cela le rendrait beaucoup moins turbulent. — Oui, dit le docteur, j'y réfléchirai. »

On lui donna en effet un petit garçon à protéger, et ici nous touchons à la seule objection peut-être qu'on puisse raisonnablement faire au système de l'éducation anglaise. Cette éducation est sans doute excellente pour la grande majorité des enfants ; mais que deviendront au milieu de cette liberté excessive et de ces mœurs violentes les enfants d'un caractère timide et d'un esprit contemplatif? Ces petits êtres impressionnables que blesse la moindre piqûre, qui répugnent à l'action, seront les jouets de leurs camarades, ils seront écrasés par la brutalité de la force, de telle sorte que ce système sacrifiera les natures les plus fines et les plus précieuses aux natures les plus grossières et les plus communes. L'objection a sa portée, je n'en disconviens pas; cependant il est assez facile de trouver une réponse. L'éducation libre de l'école permet à toutes les énergies de l'enfance de se développer; c'est au directeur de savoir utiliser ces énergies au profit du bien. Tel était précisément le système du docteur Arnold, et tous les reproches assez légers d'ailleurs qui lui ont été adressés viennent échouer et se briser ici. Le docteur Arnold, chrétien sévère et éclairé, conscience pleine de scrupules, consentait bien à accepter le système anglais en matière d'éducation; cependant il faisait ses réserves. La brutalité des mœurs l'effrayait; il lui semblait que les énergies juvéniles devaient être secrètement gui-

dées, et qu'on devait toujours placer devant elles un but moral. D'elles-mêmes ces énergies allaient où les poussait la violence de l'humeur et du tempérament, et cependant on ne devait pas les comprimer, de crainte de détruire en germe la virilité du caractère. Qu'y avait-il donc à faire? Tout simplement utiliser ces énergies au profit d'un but moral. Je ne sais si, comme on le lui a reproché, le docteur Arnold poussait un peu trop loin les conséquences de ce principe, mais le principe était excellent. Voici un enfant, élevé dans une famille pieuse, qui a toujours vécu aux côtés d'une mère tendre, dont la sensibilité a été raffinée de trop bonne heure par la sollicitude maternelle, d'un tempérament faible et féminin, d'une âme studieuse et contemplative : il est certain qu'étant données les mœurs d'une école publique anglaise, toutes ses qualités lui seront autant de sources de souffrances. Sans doute on ne peut pour un seul enfant changer toutes les règles du collège; n'y a-t-il pourtant rien à faire? L'école serait bien déshéritée, s'il ne s'y trouvait pas quelque vaillant petit Tom à qui confier la protection d'un tel enfant. L'activité et même la turbulence de Tom Brown trouveront ici leur emploi. L'enfant est trop faible pour prendre part aux jeux énergiques de ses camarades, et cependant sa santé exigerait des exercices physiques modérés. Quoique frêle, pourquoi serait-il exclu de toute société et de tout plaisir? N'y a-t-il pas là le petit naturaliste Martin qu'il peut escorter dans ses promenades scientifiques, qui lui apprendra à chasser

les papillons, à surprendre les lézards dans leurs trous, et même à grimper aux arbres! Le séjour d'une école anglaise peut donc être sain et agréable, même pour un enfant d'organisation délicate. Cela ne tient qu'au degré de sagacité du directeur et au degré d'ardeur et de conscience qu'il apporte dans ses fonctions.

Un jour donc, après les vacances, en revenant de la maison paternelle, Tom fut invité, honneur insigne, à prendre le thé chez le docteur. Là, il se trouva en présence d'un petit garçon d'apparence chétive et frêle, d'une physionomie timide et rêveuse : c'était le fils d'un *clergyman*, mort dans une épidémie récente pour être resté trop fidèle à son devoir. L'enfant n'était jamais sorti de la maison paternelle, avait vécu sous l'aile de sa mère, et n'avait connu d'autres compagnons de jeux que ses sœurs. Il avait donc été délicatement élevé; il était même, dans la bonne et morale acception du mot, un enfant gâté; on le voyait bien aux jolis petits bonnets que ses sœurs lui avaient brodés, au joli ameublement dont sa mère avait orné la chambre qu'il devait habiter. « Voilà, lui dit le docteur, le petit garçon qui partagera votre étude. Il n'a pas aussi bonne mine que nous le voudrions, il a besoin d'air et de quelques parties de balle. Il faudra lui faire faire quelques bonnes promenades et lui montrer quelles jolies campagnes nous avons tout près d'ici. » Tom fut d'abord médiocrement satisfait du compagnon qu'on lui donnait, et il était assez de l'avis du *Têtard*, qui avait formulé

en ces termes son étonnement : « Voilà un drôle de camarade pour Tom Brown! » Lui, l'enfant indiscipliné par excellence, on lui donnait pour compagnon un enfant timide et délicat, presque une demoiselle, que l'école ne tarderait pas à baptiser du nom de Jenny ou de Molly! Cependant il prit son rôle au sérieux, d'autant plus que son petit cœur avait été ému, car les influences féminines s'étaient mises de la partie et avaient agi de leur mieux pour bien disposer en faveur d'Arthur le farouche Tom. Non seulement le docteur, mais la femme du docteur et la femme de charge de l'école s'intéressaient à l'enfant mélancolique : comment résister à tant de sollicitations réunies!

Le docteur aurait pu voir dès le soir même que Tom prendrait sa tâche à cœur et remplirait fidèlement les devoirs dont il était chargé. A l'heure du coucher, lorsqu'il fut à demi déshabillé, le jeune enfant s'agenouilla au pied de son lit, et se mit en devoir de faire ses prières, selon la coutume de la maison paternelle. Une pantoufle lancée par un des élèves l'interrompit dans cette pieuse occupation, juste au moment où Tom Brown se retournait pour poser à terre une de ses bottines qu'il venait de délacer, et qui servit immédiatement d'instrument de vengeance. « Le diable vous emporte, Brown! qu'est-ce que vous avez donc? — Ne vous inquiétez pas de ce que j'ai, répondit Tom, et si quelqu'un désire recevoir à la tête l'autre bottine, il sait ce qu'il doit faire pour cela. » Malgré tout son bon vouloir,

il fallut bien du temps à Tom pour vaincre la timidité du jeune Arthur. L'enfant gardait une réserve excessive, et ne parlait que lorsque Tom, le premier, lui adressait la parole. Sa frêle santé était un autre obstacle à leur intimité. Arthur était bien le camarade d'études de Tom, mais il ne pouvait être son camarade de jeux; son caractère prématurément sérieux et ses nerfs trop peu aguerris ne lui permettaient pas de prendre part aux longues courses et aux interminables parties de ballon. Vivrait-il donc toujours solitaire, et n'y avait-il aucun remède à cette mélancolie? Enfin un jour Arthur manifesta le désir de faire la connaissance du naturaliste Martin, dont la physionomie l'avait séduit. Tom, en garçon pratique, s'empressa de satisfaire ce désir; l'occasion qui devait vaincre la réserve d'Arthur et l'arracher à la solitude venait de se présenter. Arthur devint en peu de temps le camarade inséparable de Martin, si bien que Tom, qui avait pris au sérieux son rôle de protecteur, confesse que cette intimité excita en lui quelques sentiments de jalousie. Les courses à travers la campagne, à la recherche des lézards et des nids d'oiseaux, composent une peinture charmante, et qui donnerait presque envie de redevenir enfant. Les physionomies juvéniles et si diversement caractérisées de Tom le batailleur, d'Arthur le mélancolique, de Martin le naturaliste, d'East le persifleur, forment un groupe intéressant qui ferait honneur au pinceau de Lawrence.

Au bout de quelques années de promenades scien-

tifiques, la personne d'Arthur avait subi une complète transformation. Son caractère, sans rien perdre de sa discrétion, s'était ouvert à l'enjouement, ses nerfs s'étaient affermis, et maintenant il était capable de prendre part aux combats les plus périlleux et aux exercices les plus fatigants de l'école. Tel était le résultat des conseils et de la protection de Tom Brown. De son côté, Tom avait beaucoup gagné dans la compagnie d'Arthur. La société de cet enfant mélancolique avait raffiné sa sensibilité, éveillé son esprit moral. Il avait eu honte de sa grossière turbulence, de son défaut d'application, de son peu de goût pour l'étude et le travail. En un mot, il s'était trouvé prosaïque, et s'était senti humilié de cette découverte. Lui qui n'estimait que la force et l'adresse, il avait été vaincu par un enfant gauche et faible. Arthur avait aussi réveillé dans son cœur les sentiments de religion, qui n'avaient jamais été éteints en lui, mais qui y avaient été longtemps assoupis. Les deux enfants s'étaient corrigés l'un par l'autre sous l'influence d'une sympathie sans contrainte.

L'amitié d'Arthur et de Tom clôt ce livre animé et dramatique. Nous devons féliciter l'auteur anonyme [1] du relief de ses peintures, de la réalité de ses descriptions, de la précision savante avec laquelle il a su rendre tant de détails insignifiants en apparence, et surtout du ton cordial et sympathique de son œuvre.

1. Le succès prodigieux du livre eut bien vite révélé au vaste public de ses lecteurs le nom de son auteur, M. Thomas Hughes.

Nous lui ferons cependant une ou deux chicanes. En premier lieu, son style, quoique très cherché et très tourmenté souvent, est cependant loin d'être original. C'est une copie de ce style pittoresque et presque dramatique inventé par Thomas Carlyle, et si ingénieusement vulgarisé par Charles Kingsley. La copie est excellente, mais on sent que l'auteur a eu un modèle devant les yeux, et qu'il est graveur plutôt que peintre. En second lieu, le sentiment principal de l'œuvre est une grande et respectueuse vénération pour le docteur Arnold. Ce sentiment, qui éclate presque avec des sanglots à la fin du livre, est comme la source secrète qui donne à toutes ses pages leur vivacité et leur fraîcheur. Néanmoins nous ne voyons pas assez familièrement l'illustre docteur; c'est à peine si nous l'apercevons une fois en pleine lumière. Nous ne sommes pas assez instruits de ses projets, de ses opinions, de ses plans de réforme, des innovations qu'il a introduites dans le système de l'éducation anglaise. Les souvenirs de Tom Brown n'ajoutent pas grand'chose à ce que nous savions du gouvernement du docteur Arnold à Rugby. Une seule fois nous voyons réellement sa discipline à l'œuvre; c'est lorsqu'il confère à Tom la protection du jeune Arthur. Il est vrai que Tom Brown peut répondre, et même répond, pour son excuse, qu'il a vécu à Rugby dans les premières années du gouvernement du docteur, avant que ses réformes eussent pris racine, et lorsque les vieilles coutumes des écoles anglaises dominaient encore dans le collège. « Depuis, ces

réformes, dit-il, ont porté leurs fruits, et la vie des écoles n'est plus ce qu'elle était. » Le docteur Arnold aurait donc réussi dans son projet, qui consistait à *christianiser* l'éducation publique, et à faire non seulement comme autrefois des *gentlemen*, mais des *gentlemen* chétiens. Dans quelle mesure cependant a-t-il réussi? L'éducation publique anglaise a-t-elle perdu en vigueur ce qu'elle a gagné en moralité et en raffinement? Si les mœurs des écoles n'ont plus la même brutalité, ont-elles la même force? Voilà ce que nous voudrions savoir et sur quoi Tom Brown nous renseigne d'une manière fort insuffisante. Quoi qu'il en soit, ce livre est une preuve nouvelle de la vénération et de l'admiration singulières que le docteur Arnold avait su inspirer à tous ses élèves. On peut dire que ce sont eux qui ont fait la fortune de son nom. Celui qui voudrait mesurer le degré d'influence de cet homme illustre devrait interroger non les livres qu'il a laissés, mais les écrits et les actes des nouvelles genérations qui ont été formées par lui.

Il y a plus qu'une leçon morale, il y a une leçon politique à tirer de ce livre. Nous l'avons dit en commençant, il est inutile de discuter *a priori* sur le mérite relatif des divers systèmes d'éducation. Un système d'éducation dont la liberté est la base, dont la turbulence, la rudesse et même la brutalité sont les conditions naturelles et inévitables, répugnerait sans doute chez nous à bien des esprits et soulèverait bien des scrupules. Les tendres mères frémiraient

pour la santé de leurs enfants, les pères s'effraieraient des leçons probables d'indiscipline qu'ils vont recevoir. Notre manière de comprendre l'éducation ressemble un peu à la manière dont le XVIIe siècle comprenait la nature. Nous élevons les enfants avec un sentiment de tendresse égoïste; nous les élevons non pour eux et pour la société dans laquelle ils devront vivre, mais pour nous, pour l'ornement de notre foyer et pour le plaisir de nos yeux. La sauvagerie naturelle à l'enfant nous déplaît et nous alarme, et nous n'avons pas de repos que nous n'ayons transformé la rude chrysalide en un frêle et gracieux papillon. Nous voulons l'enfant *civilisé* de bonne heure, et nous lui enseignons toutes les vertus de convention, toutes les manières artificielles de la société. Tout autre, comme nous l'avons vu, est la méthode anglaise : l'enfant n'est pas élevé pour le plaisir des parents, mais pour lui-même et pour la société dont il fera partie. Livré à lui-même, obligé de chercher en lui-même ses moyens de défense et de protection, il apprend de bonne heure cette grande leçon, que la vie est une série d'obstacles qu'il faut savoir surmonter. Le collège anglais étant une société en miniature, où les caractères les plus divers se développent librement, l'enfant fait en abrégé l'expérience de la vie, et acquiert de bonne heure le sentiment de la réalité. Il n'aura pas besoin de faire plus tard un cours de philosophie morale pour savoir quelle est la nature de l'homme, et il rira de bon cœur des théoriciens et des rêveurs

qui lui proposeront les doctrines de Hobbes et les sophismes de Rousseau. Il saura que la nature humaine est un mélange, et que ce mélange varie à l'infini avec les individus. Il ne lui prendra pas dans la vie des fantaisies de révolte ou de tyrannie, car il aura épuisé au collège toutes ces passions puériles, et il aura acquis par expérience la conviction que les révoltés sont moins dangereux qu'ils ne le paraissent, et que les tyrans ne sont pas aussi invincibles qu'ils en ont l'air. Il aura reconnu les limites naturelles des choses, car il aura souvent oublié où s'arrêtaient ses droits et chaque fois il en aura été puni. Il aura plus d'une fois aussi, dans ses heures d'enthousiasme, accompli des sacrifices dont il n'aura pas été récompensé. Le jeune Anglais, au sortir du collège, a donc reçu non seulement une éducation intellectuelle, mais une éducation pratique; il est capable d'être un citoyen en même temps que d'être un *scholar*. Et pour tout résumer d'un seul mot, si l'on demandait pourquoi, étant donné le mouvement toujours ascendant de la démocratie, les classes supérieures de l'Angleterre conservent encore le gouvernement de la société, je répondrais qu'elles doivent avant tout ce privilège à leur éducation, qui en bannissant de leur esprit la timidité, l'irrésolution, les rêveries chimériques, leur a enseigné à ne s'étonner de rien, à ne rien craindre, à ne rien dédaigner, et à tout ménager.

Juillet 1858.

LE

ROMAN RELIGIEUX

VI

UN PLAIDOYER ANGLICAN CONTRE L'INCRÉDULITÉ

CONYBEARE (PERVERSION).

UN

PLAIDOYER ANGLICAN

CONTRE L'INCRÉDULITÉ

Notre époque peut être appelée une époque de transition dans toutes les acceptions diverses que ce mot renferme. Elle a tous les caractères de la transition : lents mouvements de la vie qui se cherche et travaille, dans les laboratoires secrets de la nature, à se créer de nouvelles formes; métamorphoses difficiles, pénibles, dramatiques presque toujours, souvent aussi repoussantes et disgracieuses, par lesquelles s'opère graduellement le passage d'une combinaison morale à une autre; rapide dissolution que provoque la mort afin de séparer les éléments désormais inconciliables. Croissance, transformation, anéantissement, c'est là tout notre siècle. Il ne présente aucun des caractères de la vie arrivée à son développement naturel, la tranquillité majestueuse, la floraison épanouie, l'équilibre des forces, la santé, la confiance, les attributs de la virilité. Pour exprimer les pensées

qu'il fait naître, il serait inutile d'avoir recours à quelqu'une de ces images qui, sous une forme concise et synthétique, expriment un état précis et nettement défini ou un bel équilibre de circonstances, l'adolescence par exemple, l'âge mûr, la saison du printemps. Non, il a des aspects infiniment plus variés et moins gracieux : c'est tantôt une enfance convulsive, ayant ses vagissements pour tout langage; tantôt le sommeil sans rêves de la chrysalide, qui, dans une mort temporaire, étouffe le ver sans laisser pressentir le papillon; tantôt enfin la hideuse putréfaction du cadavre exposé au grand air, repris par le néant membre à membre, et dont tous les yeux peuvent suivre la graduelle disparition. C'est encore, si vous voulez, un édifice dont une moitié tombe en ruine et dont l'autre moitié est en voie de construction : d'un côté les échafaudages masquent les proportions de l'édifice; de l'autre, les pierres se détachent une à une, et au milieu des crevasses envahies par les herbes parasites grelottent et tremblent, belles et charmantes encore, mais atteintes par un souffle glacial, bien des fleurs du passé. Somme toute, notre siècle est un siècle laid, dans lequel il est difficile de vivre, mais intéressant à observer; l'âme n'y trouve point son aliment nécessaire, mais en revanche l'esprit y trouve en abondance des éléments d'étude pour sa curiosité infinie et ses appétits d'analyse et d'anatomie.

Rien pour l'âme, tout pour l'esprit, tout pour la curiosité et l'analyse, voilà peut-être la définition

la plus concise et la plus vraie que l'on pourrait donner de notre époque. De cette définition on peut tirer la méthode par laquelle les actions et les hommes de ce siècle doivent être jugés, méthode à la fois indulgente et sévère, et que nous croyons la seule raisonnable et la seule équitable. Si les caractères de notre siècle sont tels que nous venons de les décrire, on ne saurait juger l'époque avec assez de sévérité, les individus avec assez d'indulgence, car la vie individuelle doit nécessairement être semée de pièges et environnée de périls. Si cette époque ne s'adresse qu'à la faculté de l'observation et à la passion de la curiosité, faudra-t-il s'étonner que les erreurs abondent, que les catastrophes morales soient nombreuses, et que l'âme se perde à la poursuite de vaines illusions? Le monde dans lequel nous vivons ne réveille en nous que certaines facultés de l'esprit : s'étonnera-t-on que les autres restent endormies? S'il n'y a rien auprès de nous qui vaille la peine d'être aimé, faudra-t-il accuser durement ceux chez qui la faculté d'aimer diminue de jour en jour? Et parce qu'il n'y aucun parti qui vaille la peine d'être servi avec dévouement, ceux qui se tiendront prudemment à l'écart devront-ils être accusés d'égoïsme et de sécheresse? Si le spectacle des choses contemporaines n'éveille en moi d'autres instincts que des instincts de curiosité, mes ennemis seront-ils bien venus à m'accuser de scepticisme? La curiosité peut-elle engendrer d'autres sentiments qu'un attachement passager, suivi de déception, qu'une passion de *tête*?

L'attrait de la nouveauté, auquel j'obéis par la fatalité de circonstances qui ne dépendent pas de ma volonté, en multipliant mes expériences, multiplie mes incertitudes et mes déceptions. Croit-on d'ailleurs que le sort du sceptique soit heureux, et qu'il se plaise dans ses tourments d'esprit? Le sceptique que ses anxiétés et ses vicissitudes morales n'ont pas rempli de tristesse, qui s'autorise de ses désillusions et de ses doutes pour renoncer à la vérité, celui-là mérite tout au plus d'être rangé dans la catégorie des épicuriens de la pire espèce, et n'a jamais, en réalité, ressenti aucun de ces troubles de conscience et de cette hésitation prudente de jugement qui sont les attributs moraux du scepticisme. Bien loin d'être un blasphémateur et un épicurien, le vrai sceptique est au contraire d'une délicatesse et d'une susceptibilité extrêmement rares. Je sais bien que par malheur, dans notre siècle, il se mêle souvent en lui un certain élément épicurien que j'appellerai le *dilettantisme transcendantal*, c'est-à-dire cette faculté de jouir des opinions et des théories, et d'aimer à cueillir la beauté même des doctrines qu'il n'accepte pas; mais qui oserait dire que ce défaut ne soit pas commun au sceptique avec bien des croyants sincères et fervents d'aujourd'hui [1]? Quel est le fidèle qui n'ait pas connu cet épicuréisme transcendantal, qui n'ait

1. Depuis l'époque déjà bien lointaine où ces pages ont été écrites, M. Renan a réalisé parmi nous, sous sa forme la plus exquise, ce type du sceptique, tel que nous le définissons ici.

jamais aimé à respirer la poésie de sa croyance, et qui n'ait pas été touché plus souvent par les rêveries qu'engendrent les cérémonies de son culte que par les doctrines qu'enseignent ses dogmes?

Tout ce que nous disons du sceptique peut se dire également de l'incrédule. Dans un siècle où tout change sans cesse, et qui semble pris de vertige, il n'est pas extraordinaire qu'on n'aperçoive pas de point fixe et stable auquel on puisse s'attacher avec passion, et qu'on ne puisse rapporter à un même centre immuable les expériences si diverses, si contraires, que la vie engendre chaque jour. L'incrédule de parti pris n'existe pas, et jamais personne n'a fait profession de ne croire à rien pour son plaisir, à moins d'être un scélérat achevé et d'avoir trouvé dans la négation de toute vérité un moyen de s'affranchir de toute contrainte morale. Plus heureux que le sceptique, l'incrédule n'est tel que relativement à une certaine doctrine déterminée qu'il repousse, et qu'au contraire vous adoptez. Vous vous vantez d'avoir un centre auquel vous rattachez toutes vos expériences et toutes vos pensées! Lui aussi, il a le bonheur de posséder un point inébranlable qui lui offre un abri contre les caprices du hasard et les vicissitudes de l'opinion. Il serait désirable peut-être qu'il n'y eût qu'un seul *credo* pour tous les hommes et un centre commun pour toutes les âmes; mais un tel bonheur n'est pas donné à notre siècle. Force nous est donc d'être tolérants, puisque notre époque est anarchique. On parle beaucoup, par le temps qui

court, de la liberté de pensée et de la liberté de conscience, et dans toutes les polémiques qui se sont élevées à ce sujet, on répète à satiété les définitions du XVIIIe siècle, par exemple que l'homme a le droit de penser ce qu'il croit vrai et d'adorer Dieu selon le culte qu'il professe. On oublie de chercher quelle définition nouvelle le XIXe siècle pourrait donner de la tolérance. Il en est une cependant qui ressort de l'inextricable confusion morale dans laquelle nous sommes engagés : c'est que nous ne sommes plus responsables de nos opinions, et que si nous errons, la faute en est au siècle plutôt qu'à nous; que nous n'avons d'autres croyances que celles que le temps destructeur a bien voulu nous laisser par pitié ou par oubli, et que dans cette disette de croyances l'erreur est presque une ressource; que nous sommes enfin les jouets des circonstances et les victimes de la fatalité qui a voulu placer notre existence dans la seconde moitié de ce siècle, au lieu de la placer dans une période de foi solide et fixe.

La condition de notre siècle nous oblige donc à la plus grande réserve lorsque nous voulons juger les croyances de nos semblables; l'incrédule et le sceptique méritent tout notre intérêt et toute notre charité. Nous devons penser que si leurs croyances sont flottantes, c'est moins leur faute que celle de leur temps; nous devons penser que, s'ils ne croient pas, ils ont fait tous leurs efforts pour croire. La foi est laborieuse et pénible aujourd'hui, et à l'antique anathème qui déclara que l'homme devrait gagner son

pain à la sueur de son front, il semble qu'il s'en soit joint un nouveau qui condamne l'homme à gagner ses croyances à la sueur de sa pensée. L'intolérance à notre époque n'est pas seulement un crime contre la charité, c'est encore une marque d'incurable aveuglement et d'incurable sottise, car rien n'est remarquable comme la bonne volonté que de toutes parts manifeste l'esprit humain et les tentatives religieuses en sens divers qui se produisent chaque jour. Ce n'est certainement pas l'obstination que l'on peut reprocher à nos hérétiques, ce n'est pas l'endurcissement que l'on peut reprocher à nos incrédules : ce serait bien plutôt une certaine mollesse. On ne voit que gens préoccupés de se trouver une raison de croire, et la plupart du temps la plus petite leur suffirait. Les différentes Églises qui divisent la chrétienté pourraient tirer une leçon de tolérance du spectacle des luttes qui se produisent dans leur propre sein. Pas plus que le monde des laïques, elles ne sont à l'abri du doute et de l'inquiétude; elles aussi ont été atteintes du scepticisme : plus d'un de leurs membres travaille de son mieux à réconcilier son expérience avec sa croyance, plus d'un a pu s'apercevoir aux sacrifices que lui imposait cette tâche combien elle est difficile et douloureuse. Quel est celui qui oserait dire qu'au sortir de cette lutte il est parvenu à trouver l'équilibre exact entre son expérience et sa croyance, et qu'il n'a pas eu à sacrifier quelque chose de l'une ou de l'autre? Le catholique libéral qui cherche à mettre sa foi d'accord avec la liberté politique et

l'exercice philosophique de la raison, le puséyste qui a cherché à réconcilier l'existence de son Église avec la tradition historique, le *clergyman* évangélique qui a cherché le terrain commun sur lequel peuvent se réunir les diverses sectes dissidentes, l'unitaire qui s'est préoccupé d'établir l'harmonie entre les principes du christianisme et les conséquences des doctrines allemandes, pourraient répondre à cette question et dire de quel prix ils ont payé leurs tentatives.

L'auteur de *Perversion*, M. Conybeare, anglican très décidé et connu déjà par plusieurs écrits religieux, entre autres un livre sur la vie et les épîtres de saint Paul, professe des opinions radicalement contraires à celles que nous venons d'exposer. Sa devise est fort singulière, c'est même une des plus audacieuses que nous ayons jamais vu exposer par aucun fidèle. Non seulement M. Conybeare nous dit : « Hors de mon Église, point de salut »; mais il dit : « Hors de mon Église, point de moralité ». Nous n'exagérons rien. Le ton modéré, doucereux, avec lequel ce livre est écrit ne peut nous abuser et nous empêcher de voir le bizarre fanatisme qui y est formulé. Les infidèles, les incrédules, les *non anglicans* en un mot y sont plaints en termes évangéliques : prenez garde, ces effusions cachent des sentiments qui ne sont point précisément ceux de l'amour; *latet anguis in herba.* Une candeur superficielle y joue sur un fonds de malice très âcre, comme une couche d'huile onctueuse qui s'étendrait sur une dissolution acide. Nous abandonnons à l'auteur les incrédules : en sa qua-

lité d'anglican, il lui était permis de croire qu'ils sont capables de tous les crimes; seulement nous lui ferons observer qu'il s'est chargé de se réfuter lui-même et de prouver qu'ils ne sont pas aussi noirs qu'ils en ont l'air. Le plus intéressant de ces sceptiques pervertis par l'air du siècle qu'il nous montre, s'il a été facile à égarer, est plus facile encore à ramener, et il retrouve sa foi avec le secours d'arguments dont un enfant ne voudrait pas. Qu'il damne ces réprouvés à son plaisir, soit, puisqu'ils sont hors du christianisme; mais que lui ont fait les fidèles des diverses communions? que lui ont fait ses propres confrères en anglicanisme? A quelle fraction de l'Église anglicane faut-il appartenir, selon lui, pour n'être pas absolument un chrétien équivoque? Puséystes et oxoniens, partisans de la basse Église et de la haute Église reçoivent également les flèches de M. Conybeare. Ce *high churchman* qui introduit dans sa paroisse des cérémonies qui sentent le papisme n'agit ainsi que pour éveiller l'attention sur sa personne, et il en est de même de ce membre du parti évangélique qui prêche la parfaite concordance des prophéties et le prochain avènement du millénium. Il y a mieux : toutes ces nouveautés, selon l'auteur, ont un but fort intéressé et très sordide; c'est un moyen tantôt de soutirer l'argent des fidèles, tantôt d'éveiller l'imagination des femmes; des pensées de mariage et d'héritage ne sont pas étrangères à ces prédications et à ces exercices religieux. Quelquefois même ces insinuations vont plus loin, et il y a parmi

les personnages du roman un certain courtier ou commis voyageur du millénium qui est accusé assez franchement de vol ou de fraude.

Nous ne songerions pas à nous étonner de cette amertume, si M. Conybeare avait eu l'intention de démasquer simplement l'hypocrisie; mais tel n'a pas été son but. La pensée qui semble le préoccuper est celle-ci : ces sortes d'actes font le plus grand tort à l'Église, ils engendrent le scepticisme. En vérité M. Conybeare exagère l'influence que peuvent avoir de tels actes. Pas plus que leurs petits ridicules, les petits scandales que peuvent donner les membres d'un clergé quelconque n'ont jamais jeté aucune défaveur sur la religion. Ces défauts, qui tiennent aux convoitises de la chair et aux habitudes de la profession, ne sont appréciables que par des gens très cultivés, sur lesquels ils ne peuvent exercer aucune impression profonde. Jamais un homme éclairé n'est devenu sceptique parce que son curé était un personnage ridicule. Les manières mielleuses de M. Moony ou les manières arrogantes de M. Morgan ne peuvent pas être une cause d'incrédulité pour un jeune homme qui a été élevé à Eton et à Oxford. Maintenant, si des vices et des défauts des *clergymen* mis en scène par le romancier anglican nous passons aux nouveautés qu'ils débitent, nous ne pouvons y apercevoir davantage une source de scepticisme. Ce sont des nouveautés parfaitement insignifiantes pour ceux qui n'ont pas la foi, ce sont des stimulants plutôt que des dissolvants pour ceux qui

ont la foi. Telle explication des prophéties, telle altération de la liturgie serviront bien plutôt à tenir en haleine le zèle des fidèles qu'à les éloigner de l'Église. Les croyants que leur répugnance à accepter les explications exégétiques d'un prédicateur du millénium conduirait à nier la personnalité de Dieu et à accepter le *credo* de Hegel seraient déjà bien entamés par le scepticisme, et certainement la haute Église et la basse Église pourraient également se proclamer innocentes en toute confiance. Je sais bien que le spectacle de ces dissidences n'est donné par M. Conybeare que comme une cause seconde d'infidélité; mais nous croyons qu'il exagère encore. Et d'ailleurs que prouvent ces dissidences, sinon que l'Église trouve dans son propre sein l'anarchie morale qu'elle poursuit dans la société, qu'elle est elle-même déchirée, troublée, remplie de scrupules et de doutes, et qu'elle doit en conséquence se montrer tolérante pour ceux qui ne peuvent s'accorder avec elle, puisqu'elle-même est en proie aux dissensions et aux querelles?

L'auteur de *Perversion* manque peut-être de charité envers ses propres coreligionnaires, mais enfin il ne manque pas de réserve. Nulle part dans son livre nous ne trouvons de noms propres anglicans : il se gêne moins avec les incrédules. Deux personnages célèbres notamment sont pris à partie à diverses reprises et assez rudement, Thomas Carlyle et Henriette Martineau. Relativement au premier, nous pouvons répondre que l'Église anglicane verrait

beaucoup moins diminuer les rangs de ses fidèles, si elle possédait les dons avec lesquels Carlyle a remué tant d'esprits, c'est-à-dire la chaleur, la sympathie, surtout cette merveilleuse faculté d'exprimer la pensée secrète et le tourment caché des générations auxquelles il s'adresse. Si les jeunes gens, si les femmes elles-mêmes ont lu avec tant d'enthousiasme les écrits de Carlyle, c'est qu'il a prononcé le plus éclatant *sursum corda* que l'Angleterre ait entendu dans ce siècle. Ces dithyrambes d'un cœur passionné et vivant ont agi sur les générations nouvelles comme un accent religieux. Et quelles sont en effet les forces actives de la religion, sinon la passion et la vie? Carlyle se trouvait posséder précisément les dons du prosélytisme qui sont nécessaires aux chefs des Églises, et c'est là la cause principale de son succès. Les conséquences morales que peuvent produire les écrits de cet homme, qu'il est impossible de lire sans l'admirer et de connaître sans le respecter, ne sont point telles que M. Conybeare essaye de l'insinuer. Jamais M. Charles Bampton n'a pu y trouver de théories d'indulgence passionnelle, jamais l'affreux M. Archer n'y a trouvé de raisonnement qui pût justifier ses crimes. Si, sous le rapport des doctrines, Carlyle peut être regardé comme un panthéiste (ce qui est controversé, car le panthéisme n'a jamais été chez lui une profession de foi, mais seulement un point d'interrogation, si nous pouvons nous exprimer ainsi), en revanche, sous le rapport de la morale, il est resté un intraitable dualiste. Au lieu d'identifier

en une seule et suspecte unité les deux principes du bien et du mal, il n'a jamais manqué de tracer le fossé infranchissable qui les sépare. Sous le rapport de la morale, il est resté très puritain, et il damne aussi irrémissiblement les vicieux et les coupables que Calvin et John Knox. Il n'a pas non plus l'habitude de badiner avec les influences délétères qui amollissent l'âme lentement; personne n'a plus énergiquement dénoncé que lui la sentimentalité du XVIIIe siècle, le moderne *indulge genio* et les abus du dilettantisme, et ces religions de la sensualité, qu'il a eu l'honnête cynisme d'appeler de leur vrai nom : *phallus worship*. C'est surtout dans les sujets de morale pratique qu'éclate le solide bon sens de cet homme, admirateur de Goethe et adversaire de Bentham, aussi peu disposé cependant à admettre la poésie du vice que son utilité. M. Conybeare formule contre Carlyle une accusation que la lecture la plus superficielle de ses écrits suffit pour renverser; il l'accuse de tactique et de stratégie. Selon lui, il s'est introduit d'abord au milieu du public sous la peau de l'agneau pour mieux tromper le troupeau, et, lorsqu'il a été une fois accepté, il a jeté cette fausse toison, et s'est montré sous la figure du loup. Il s'est servi de la phraséologie chrétienne pour exprimer des idées philosophiques, il a affecté des allures mystiques pour exprimer des pensées rationalistes; puis, lorsqu'après avoir ainsi cheminé sourdement et à l'abri des traits, il a eu conquis une situation bien retranchée, il a dévoilé toutes ses batteries. Tout le

monde sait en effet qu'il existe une assez notable différence entre les premiers et les derniers écrits de Carlyle; mais cette différence s'explique par l'âge et la vie. Jeune, il était plus mystique. A mesure qu'il a vécu, l'idéal religieux a tenu moins de place dans son intelligence, jusqu'à ce qu'enfin il ait été atteint de cette fureur de justice terrestre, pratique, politique, qui dans ces dernières années est devenue sa passion dominante. Donnez-lui la justice, il la veut à tout prix; qu'on l'impose par n'importe quel moyen, et qu'on force les hommes d'être justes, même par le sabre, s'il le faut! Celui qui accomplira cette révolution sera sûr de son obéissance, et qu'on ne vienne pas lui parler de scrupules de conscience, d'idéal supérieur, de douceur évangélique, de persuasion morale, etc.! *Clair de lune en bouteille tout cela!* Un bon gouvernement, rigoureux et intégre, voilà maintenant son idéal. Où y a-t-il l'ombre de tactique dans tout cela? Pour qui sait lire, cette métamorphose se préparait depuis longtemps, et le livre sur Cromwell forme bien la transition entre le mystique Carlyle, le croyant à un idéal supérieur comme moyen d'action sur l'homme, et l'admirateur de Frédéric II, le roi pratique, athée et juste.

Les récriminations contre les conséquences morales des doctrines auxquelles est arrivée miss Martineau se comprennent mieux. Cependant il aurait été préférable, je crois, de ne pas prononcer le nom de cette remarquable personne. Depuis plus de deux ans, miss Martineau est couchée sur son lit d'agonie, elle se sait

condamnée et on ne voit pas que ses convictions aient fléchi un seul moment. Ce n'est pas évidemment par haine du christianisme ou pour s'affranchir des lois morales que cette femme, qui si longtemps a été la tête du parti unitaire, est arrivée à faire profession ouverte d'athéisme. Son athéisme d'ailleurs est pour ainsi dire tout individuel, et n'est pas chez elle comme chez nos philosophes du XVIIIe siècle une affaire de prosélytisme ; c'est une conviction personnelle, un cas de conscience examiné avec un calme et un sang-froid qui excluent toute idée de propagande. Il n'y a là rien qui puisse surprendre, et on pouvait jusqu'à un certain point s'attendre à ce résultat. Esprit pratique, froidement ardent, méthodiquement curieux, miss Martineau a toujours manqué d'un certain élément mystique et idéal qui, s'il est dangereux et propre à engendrer les illusions, rend les chutes morales moins inévitables ou moins profondes. Son œil a toujours été tourné plutôt vers les choses sensibles, vers les choses de la politique et de la société, que vers les choses invisibles, et même au temps de sa plus grande ferveur religieuse elle a dû toujours mieux comprendre ce qui était de la nature que ce qui était de l'esprit. C'est une âme rationaliste et raisonneuse. Elle est fort intéressante pour nous Français, en ce sens qu'elle est une preuve frappante de la force du sang et de la race. Issue d'une famille protestante exilée par la révocation de l'édit de Nantes, elle a en elle, malgré son éducation et ses habitudes anglaises, quelques-unes des tendances les plus caractéristiques de l'esprit

français, — rigueur logique, goût de la simplification, netteté parfaite de vues et de doctrines, dédain des compromis, habitude de pousser jusqu'aux conséquences les plus extrêmes les principes une fois posés, intrépidité philosophique. Quand elle est allée à l'athéisme, elle y est allée plutôt à la française qu'à l'allemande, et elle a retrouvé, hélas! comme d'instinct et par la vertu de son sang français, ce genre d'athéisme qui a fleuri si désastreusement chez nous à la fin du dernier siècle.

Maintenant que nous en avons fini avec les reproches qu'on peut adresser à M. Conybeare sur son manque de charité, examinons les questions que pose son livre ingénieux, un des plus curieux épisodes de cette guerre qui se poursuit en Angleterre entre l'Église et les doctrines nouvelles. Il serait difficile de dire au nom de quelle fraction de l'Église parle l'auteur. *High churchmen* et *low churchmen*, chefs des universités et prédicateurs populaires, il malmène tous ces groupes également, et ne semble guère disposé à prendre parti pour aucun. Les lecteurs anglais paraissent avoir été aussi embarrassés que nous de donner son véritable nom à l'Église que représente M. Conybeare, et un *reviewer* s'est tiré d'embarras en inventant un nouveau parti dans l'Église, — *the hard church*, l'Église opiniâtre, hargneuse, atrabilaire. L'épithète est méritée par l'esprit du livre, et cependant, si on jugeait de l'esprit par la lettre, la tolérance semblerait plutôt l'âme de cet ouvrage. Ainsi que nous l'avons dit, l'auteur s'abs-

tient de parler au nom d'aucune fraction de l'Église; il place la question sur un autre terrain, il parle au nom du Christ et établit le débat entre l'Évangile et l'incrédulité. La question est donc largement posée, et la discussion fort acceptable sur ce terrain; il faut alors commencer par admettre également toutes les Églises, en les regardant comme de pures formes qu'on peut adopter ou repousser selon les préférences de son intelligence ou de sa conscience. Si c'était là ce que pense M. Conybeare, il ne parlerait pas autrement que le docteur Channing ou les unitaires les plus éclairés; mais, en y regardant de près, on voit que l'écrivain repousse tant de choses, qu'il ne parle plus au nom du Christ, mais au nom d'une doctrine particulière. Ainsi il repousse nettement le puséysme et le mouvement semi-catholique de la haute Église; il repousse le mouvement évangélique de la basse Église et les prédilections de certains membres de ce parti pour le judaïsme et le peuple juif. Il n'a qu'un mot sur les unitaires, et il est dur. Les catholiques et les dissidents calvinistes n'y sont pas mis en scène, mais il est facile de voir que si l'auteur repousse comme dangereuses d'une part les tendances puséystes, de l'autre les tendances puritaines des deux fractions de l'Église, il doit repousser à plus forte raison le catholicisme et le calvinisme. Voilà bien des doctrines exclues, et non seulement exclues, mais regardées comme des sources d'incrédulité et de doute. Ce n'est donc pas précisément au nom du Christ que parle l'auteur, c'est bel et bien au nom de l'Église

anglicane, au nom de l'Église telle qu'elle existait avant les déchirements contemporains, et l'épithète de *hard church* — l'Église opiniâtre — est donc méritée en dépit de je ne sais quelle superficielle tolérance et de quelle apparente *comprehension*, qui font à chaque instant de ce livre un véritable piège. L'auteur a dépensé infiniment d'esprit pour rester sur ce terrain indéterminé de la foi au Christ, et pour se dispenser de formuler ouvertement son *credo* anglican.

M. Conybeare cherche à montrer les causes et les conséquences de l'incrédulité. Il distingue trois espèces d'incrédules : ceux qui sont tels par dépravation naturelle et par désir de s'affranchir des lois morales, ceux que le spectacle de l'hypocrisie et de l'égoïsme des prétendus chrétiens a privés de la foi, ceux enfin qui résistent aux preuves historiques et philosophiques de la vérité du christianisme. Ces derniers sont les seuls véritables incrédules. Quant aux incrédules des deux premières catégories, nous affirmons à l'auteur qu'ils n'existent pas ou à peu près. Le spectacle de l'hypocrisie ou de l'égoïsme des ministres de l'Église n'a réellement d'influence que sur les classes populaires, c'est-à-dire sur les esprits qui identifient l'idée avec le corps qu'elle revêt, les institutions avec ceux qui les représentent. Si le scandale devient trop général et s'il se repète trop souvent, si les vices et les mauvaises mœurs du clergé sont visibles à tous les yeux, il n'est pas douteux que les classes populaires s'éloigneront bientôt de l'Église et deviendront parfaitement

incrédules. Leur incrédulité, qu'on le remarque bien, n'aura aucun mobile antireligieux, et proviendra tout simplement de leur fureur d'avoir été dupes. Or les incrédules de M. Conybeare n'appartiennent pas aux classes populaires, ils appartiennent aux classes cultivées, chez lesquelles le spectacle de l'hypocrisie cléricale n'a jamais produit l'incrédulité *positive*, mais l'indifférence. Restent les incrédules par perversité : ils sont fort rares heureusement, et leur irréligion n'est pas une cause, mais une conséquence de leur perversité. Il est tout naturel qu'un faussaire ou un bigame n'ait aucune religion, mais il est rare que de tels hommes prennent la précaution de se débarrasser de toute notion religieuse avant de se livrer à la pratique de leurs vices. La perversité précède toujours l'irréligion. Un incrédule n'est pas nécessairement un pervers, mais un pervers est tout naturellement un incrédule, à moins pourtant qu'il ne préfère être un hypocrite.

L'auteur de *Perversion* a oublié une quatrième catégorie de sceptiques et d'incrédules, la plus intéressante et celle qui est la plus particulière à notre époque. Le scepticisme contemporain est surtout et avant tout un scepticisme de lassitude. Les violentes péripéties des événements, les révolutions rapides et subites, le jeu des actions et des réactions politiques, en déconcertant à chaque instant nos espérances ou nos craintes, ébranlent et déracinent nos croyances et nos convictions. Il n'est personne dont la foi ne soit ébranlée, lorsque cette foi est impuissante à lui donner

le sens des événements et à lui fournir des armes pour les combattre ou les défendre. Or ce phénomène se passe à toute heure; jamais notre foi ne se peut garder ferme et tenir son équilibre. Chaque jour nous sommes obligés, selon notre humeur et notre caractère, de relâcher ou de resserrer nos croyances, — de les relâcher, si nous sommes portés à la tolérance, — de les resserrer, si nous sommes plutôt portés à la résistance. Je ne songe point à m'étonner lorsque je vois qu'en présence du spectacle contemporain un protestant va droit au millénium, et qu'un catholique remonte hardiment jusqu'au XIIe siècle. Ces écarts et ces excès de l'esprit me semblent parfaitement logiques et explicables par des causes beaucoup plus élevées que le fanatisme du tempérament ou le dérangement cérébral. Pourquoi donc, s'il en est ainsi, songerais-je à m'étonner que ce même spectacle des choses contemporaines produise chez d'autres esprits le relâchement de doctrine qui est connu sous le nom de scepticisme? C'est le même phénomène qui s'accomplit et chez le sceptique et chez l'ultra-catholique ou l'ultra-protestant. A ces embarras de conscience, nés des inextricables difficultés dans lesquelles notre siècle est enveloppé, ajoutez le trouble inévitable que jettent dans l'esprit l'incroyable diversité des doctrines et les nouveautés métaphysiques dont ce siècle a été témoin. Il n'est peut-être pas aussi facile que le croit M. Conybeare de résister à ces nouveautés et de passer à côté d'elles en disant : Je ne vous connais pas! Ce qui est certain toutefois, c'est

qu'aussitôt qu'on a cédé à la curiosité et qu'on a eu commerce avec ces nouveaux enfants de la recherche métaphysique, un élément de doute s'est introduit en vous. Il y a des jours qui font date dans la vie morale comme dans la vie sociale, des jours d'aventure décisive et de subite expérience, où le drame, pour se passer dans les régions de la pure intelligence, est aussi émouvant que s'il se passait dans les régions de la plus sensible réalité. Combien ceux qui ont vécu de la vie intellectuelle ne pourraient-ils pas citer de ces jours qu'on n'oublie pas? C'est un jour d'amère expérience, par exemple, que celui où, cartésien décidé, convaincu de la puissance de la raison à expliquer les choses qui ne sont pas nous, vous vous êtes trouvé face à face avec le principe du kantisme. Quelle révolution s'accomplit en vous, lorsque vous êtes forcé de reconnaître que vous n'avez aucune idée vraie des choses, que tout ce que vous avez pensé du temps et de l'espace, du monde et de Dieu, n'est pour ainsi dire qu'un prolongement de vous-même, et que toutes vos recherches ne peuvent aboutir qu'à vous *objectiver* vous-même! Élevé dans la doctrine la plus chrétienne, vous reculez avec terreur devant les doctrines impies qui portent le nom de panthéisme; vous vous dites, pour vous raffermir dans vos croyances, que ces doctrines sont encore plus impuissantes que toutes les autres à vous expliquer le principe premier de la vie. Prenez garde cependant d'être tenté d'appliquer ces doctrines à la science du monde physique, aux recher-

ches historiques, à l'explication des arts et des littératures, car les résultats que vous obtiendrez sur des sujets si éloignés en apparence de votre foi seront peut-être si merveilleux, si lumineux, si saisissants, que l'effet en sera irrésistible. Et cependant quel autre moyen que l'aveuglement volontaire aviez-vous de vous retenir sur cette pente de la curiosité?

Le sceptique est-il un être nécessairement irréligieux, et les doutes qui remplissent sa conscience sont-ils nécessairement des éléments de perversité? M. Conybeare l'affirmerait volontiers; mais si la vraie marque de la foi, c'est la sincérité de la conscience, pourquoi donc un honnête sceptique, qui, au lieu d'esquiver ses doutes, les aborde bravement, mériterait-il l'épithète d'impie? A-t-il moins de souci de la vérité et des choses divines que l'orthodoxe qui n'a jamais connu l'inquiétude? Envions l'orthodoxe lorsque cette paix de l'âme a été conquise au prix d'efforts intérieurs; ne l'envions pas lorsqu'il doit sa tranquillité à une prudente désertion devant le doute. Bien loin d'être irréligieux, le sceptique peut être très souvent beaucoup plus près de la vraie religion que l'orthodoxe. S'il a ce qui caractérise l'âme religieuse, le désir, si ses doutes, au lieu d'être des prétextes de mépris pour la vérité, sont des anxiétés et des tressaillements intérieurs, et si, comme eût dit saint Augustin, sans aimer encore, il aime à aimer, ce sceptique pourra bien être exclu de toutes les églises de pierre et de métal; mais j'ai la ferme espérance qu'il appartient à l'Église invi-

sible, à celle dans laquelle les *credo* pharisaïques ne sont d'aucune utilité, à cette véritable Église catholique sans exclusivisme ni intolérance, qui proclame la paix sur la terre et dans le ciel pour tous les hommes de bonne volonté. Nos modernes chrétiens semblent avoir oublié que, si la foi nous sauve, à plus forte raison le fondement de la foi doit nous sauver, et que ce fondement n'est autre que la bonne volonté, l'unique vertu à laquelle le Christ ait fait appel, et dans laquelle il ait fait consister les conditions du salut.

M. Conybeare pose indirectement une question qui est beaucoup plus délicate que toutes les autres, et demande à être traitée avec beaucoup de candeur. Peut-on être honnête homme et être incrédule? Cette question m'a toujours paru un piège, car elle confond des choses qui veulent être distinguées et s'appuie sur certains détails qui sont très vrais pour formuler une proposition générale qui est absolument fausse. Nous ne refuserons pas d'accorder à ces détails toute l'importance qu'ils méritent, nous n'accorderons pas à la morale humaine plus d'action qu'elle n'en peut avoir en réalité.

Et d'abord qu'entend-on par incrédules, et de quels incrédules s'agit-il? Il y en a de bien des espèces; il y a l'incrédule par raison et par logique, l'homme qui repousse tout principe religieux et s'appuie sur la pure morale humaine; il y a l'incrédule par légèreté, l'homme qui ne s'est donné ni le temps ni le soin de méditer sur les principes de la

religion et qui va droit à la morale la plus facile; il y a enfin l'incrédule par perversité naturelle ou dépravation progressive, et celui-là n'est guère autre chose qu'un scélérat. Or une des tactiques habituelles des théologiens, et généralement des défenseurs officiels et officieux des différentes Églises, est de confondre en un seul et même type odieux ces diverses sortes d'incrédulité. L'incrédule pour eux est principalement l'homme qui s'est dérobé à toute contrainte morale et qui trouve dans l'incrédulité un auxiliaire complaisant à ses débordements et à ses vices. Un tel homme mériterait plutôt le nom d'impie et n'a rien de commun avec l'homme qui, n'ayant pu persuader sa raison de la vérité des dogmes métaphysiques de la religion, croit trouver dans sa conscience les règles nécessaires à la conduite de sa vie. Unir nécessairement l'immoralité à l'incrédulité est donc une tactique aussi injuste que peu légitime. Une autre tactique de tous les polémistes religieux consiste à généraliser outre mesure certains détails et certains phénomènes moraux qui accompagnent telle ou telle phase d'incrédulité. L'expérience de l'histoire et de la vie nous apprend, par exemple, que lorsqu'un homme passe de la foi à l'incrédulité, ou que tout simplement il passe d'un milieu religieux à un autre, sa moralité court un instant de très grands périls. Rien n'est plus facile à expliquer que ce fait, qui est pour ainsi dire un phénomène de physiologie morale. Lorsque l'homme passe d'une conviction à une autre, il y a un moment

où la santé morale est altérée; l'âme perd son équilibre, les principes se relâchent, l'œil de l'esprit s'obscurcit. C'est comme un système nerveux que le sang ne règle plus, et qui s'abandonne à tous ses frémissements et mouvements involontaires. Un certain temps doit s'écouler avant que l'équilibre se soit rétabli, et que les ressources de la nature aient opéré la guérison. Cette maladie passagère, que bien des hommes ont connue par expérience, se présente souvent dans l'histoire à la suite des grandes révolutions. La réforme la plus austère est toujours accompagnée des débordements les plus honteux. Ainsi des compagnies de flagellants et de convulsionnaires peuvent former l'arrière-garde des réformes vaudois, une secte des adamites accompagner la réforme de Jean Huss, et les excès anabaptistes suivre de près la réforme de Luther. L'abandon de l'orthodoxie, quelle qu'elle soit, entraîne donc une maladie dangereuse, rien n'est plus vrai, ni mieux prouvé; ce qui est faux, c'est de présenter cette maladie comme mortelle et irrémédiable, ou même comme constante, et surtout d'assimiler ce phénomène, qui est tout passager, à l'incrédulité elle-même.

Un incrédule parfaitement moral, strictement soumis à des doctrines purement humaines, vaut-il un chrétien? Les impulsions de la nature humaine vers le bien participent-elles de la perversité de la chair, et les instincts spontanés de l'âme ont-ils même, dans leur plus grand désintéressement, quelque chose d'égoïste et de sensuel? Ici se présente le grand débat théo-

logique entre la nature et l'esprit régénéré par la grâce, dans lequel nous nous garderons d'entrer. Cependant, dans cette question, nous nous rapprochons du sentiment de l'auteur. Les mouvements désintéressés de la nature sont toujours extrêmement rares; certaines âmes d'élite seules sont susceptibles de régler leur conduite sur les principes du bien qu'elles trouvent en elles, et encore elles n'y parviennent qu'en raffinant sur la nature et en donnant aux instincts une direction artificielle. Entre les instincts naturels et le code moral de l'honnête homme, il y a la même différence qu'entre une chute d'eau impétueuse et sauvage et une écluse bâtie de main humaine; mais la grande beauté de la vertu chrétienne consiste à être plus désintéressée que la spontanéité humaine et aussi régulière que le code moral le plus strict. Ces mouvements de la nature vers le bien, qui sont si rares, sont habituels au vrai chrétien. Le christianisme transforme en fait constant ce qui est dans le monde une exception. Il n'a pas besoin non plus d'âmes d'élite; il opère indifféremment sur toutes les âmes, sur un pauvre paysan, sur une intelligence à demi éteinte, sur un être tout charnel. Spinoza fut une grande intelligence et il serait difficile de comprendre qu'il eût été autre chose qu'un homme moral; mais qu'est-ce que sa vertu, aussi complète qu'elle ait été, comparée à celle d'un homme dont il put entendre parler, qui n'avait pas sa force d'esprit, et qui se nommait Vincent de Paul? Le triomphe du christianisme, c'est de prévaloir absolument

sur les instincts de la vie et de vaincre même le dégoût. Chaque jour, un nageur, chrétien ou non, se jette à l'eau pour sauver un de ses semblables par un instinct naturel de générosité, mais le triomphe du désintéressement serait, qu'on me pardonne cette idée bizarre, de se jeter à l'eau sans savoir nager. Deux pauvres mineurs anglais furent surpris par un éboulement au fond de leur caverne; l'un d'eux, après des efforts inouïs, parvint à se dégager et à revoir la lumière. A peine cependant était-il sorti du puits, qu'il redescendit comme poussé par un mouvement irrésistible, et reparut bientôt après avoir délivré son camarade. Comme il n'est pas dans la nature humaine qu'un homme qui vient d'échapper à la mort l'affronte immédiatement de nouveau, cet acte de courage surprit tout le monde. On interrogea cet homme, et il répondit qu'aussitôt après avoir échappé, l'idée de l'éternité s'était présentée à son esprit, et qu'un frisson involontaire l'avait saisi à la pensée que son camarade pouvait se trouver en état de péché mortel. Peut-être croyez-vous que la morale purement humaine l'aurait poussé aussi bien que la foi chrétienne à cet acte de courage; eh bien! vous vous trompez. Cette âme admirable était doublée d'une intelligence à peu près nulle. Une famille de riches dissidents s'intéressa à cet homme; on lui demanda ce qu'il désirait, et il répondit que son vœu le plus ardent serait d'apprendre à lire : on ne put jamais parvenir à lui enseigner ses lettres. La morale humaine pourrait-

elle agir sur de semblables natures, engendrer tant de grandeur morale au milieu de tant de faiblesse d'esprit, et triompher à ce point des instincts de la vie? Je pose volontiers ce point d'interrogation.

J'ai dit que sur cette question de la morale humaine il fallait avoir le courage de tout dire, et j'aime à m'accorder d'autant plus sur cette question avec M. Conybeare, que j'ai essayé de rendre aux incrédules et aux sceptiques la justice qu'il leur refuse et qui leur est due. Le triomphe que le christianisme remporte sur le dégoût physique est plus grand encore à notre avis que le triomphe qu'il remporte sur les instincts de la vie. L'homme le plus bienfaisant et le plus charitable recule devant le spectacle des plaies, l'odeur de la paille infecte, le lit de mort de l'agonisant. Il peut ne pas craindre la contagion, il recule devant l'horreur. Le christianisme est ici en contradiction formelle avec la nature physique. Il est aussi innocent de reculer devant un spectacle repoussant que de satisfaire sa soif ou sa faim; cependant le christianisme condamne cette faiblesse fort excusable. Les miracles qu'il accomplit sur les femmes, les plus nerveux et les plus impressionnables des êtres, sont sous ce rapport surprenants. Je sais qu'on peut plaider la cause de la nature et des instincts féminins, mais tout le monde sait aussi que les femmes ont une répugnance invincible pour tous les objets repoussants. Cette force morale propre au christianisme, cette victoire de l'âme sur la nature, sont bien exprimées dans un passage de *Perversion*. Un des héros

du livre, le sceptique Charles Bampton, atteint d'une maladie mortelle, a été soigné avec un désintéressement angélique par la femme d'un *clergyman*, M. Williamson. Il s'étonne de la courageuse charité de cette femme, qui ne recule devant aucun dégoût, et de l'égalité d'âme, de la gaieté héroïque avec lesquelles elle accomplit les devoirs qu'elle s'impose, et qu'aucune loi morale n'a le droit de lui commander.

« Comment se fait-il, dit Charles, que mistress Williamson, tendre et sensible comme elle l'est, ait une aussi merveilleuse énergie pour supporter la vue de ces détails de misère et de souffrance qui me déchirent le cœur quand je les contemple, quoique je n'aie pas la dixième partie de sa force de charité?

« — Cela ne pourrait-il pas provenir, répondit son ami, de ce que sa charité a sa source dans le devoir et la vôtre dans le sentiment et les impulsions généreuses?

« — Mais assurément! s'écria Charles, une charité qui aurait sa source dans le froid sentiment du devoir, et non dans les impulsions spontanées de l'affection, serait une manière de philanthropie maussade et glacée : je suis sûr que la bonté de mistress Williamson n'est que la floraison naturelle de son cœur aimant.

« — Je suis bien loin de dire le contraire, répondit le *clergyman*, mais je doute que la sensibilité d'un cœur plein de tendresse suffise pour nous donner le courage de contempler avec fermeté le spectacle

des fardeaux que nos semblables ont à supporter. Bien plus, peut-être cette sensibilité naturelle pousserait-elle celui qui en est doué plutôt à fermer les yeux devant le spectacle de la misère qu'à soulager les maux que notre chair a reçus en héritage.

« — Je ne puis nier cela certainement, dit Charles; je confesse que je me détourne souvent de la contemplation d'horreurs du genre de celles qui sont racontées dans les rapports des officiers de police et des chapelains de prisons, par une sorte de peur d'être désagréablement troublé et une sorte de conviction désespérée que tout ce qu'on peut faire pour soulager la misère dans le monde est complètement insignifiant. Je suis enclin à me dire quelquefois : « Après tout, je n'ai pas fait l'univers; pourquoi diable m'inquiéter de vouloir le faire marcher droit? Je ne suis point responsable des tortures sous lesquelles gémit la création. Mieux vaut par conséquent fermer les yeux sur ce que je ne puis pas guérir. »

« — C'est une des suggestions les plus promptes de notre nature égoïste, répondit M. Williamson; mais je suis sûr que vous n'y céderiez jamais. Il ne vous faut pas penser d'ailleurs que vous êtes la seule personne qui ait senti la tentation d'agir ainsi. Ma chère femme elle-même, lorsqu'elle commença à visiter et à soigner les pauvres, fut souvent sur le point d'abandonner cette tâche par désespoir; mais l'amour du Christ la poussa à continuer, et cette tâche, qui d'abord lui avait été un devoir répugnant, fut enfin,

par sa persévérance, transformée en habitude et en plaisir.

« — Pensez-vous donc, demanda Charles, qu'il n'y ait que les chrétiens qui puissent se dévouer sérieusement à l'exercice de la charité?

« — Je n'irai pas aussi loin que cela, répondit M. Williamson, car je ne doute pas que l'intérêt de grandes entreprises philanthropiques ne puisse inspirer même à des païens la persévérance nécessaire à de telles œuvres : quoique n'ayant pas la loi, dans ces cas particuliers d'entreprises considérables ils trouveront une loi en eux-mêmes ; mais je n'ai jamais rencontré personne qui ait persévéré dans la tâche humble et sans gloire de consoler les douleurs et de soigner les maladies des pauvres ignorés, si ce n'est pour l'amour du Christ. Pour nous d'ailleurs, vous le savez, un pauvre est revêtu d'une sorte de sainteté sacramentelle, conformément au mot de l'Écriture : *Christus in paupere.* En outre, n'oublions pas que la religion de la croix enlève, pour les vrais fidèles, tout aspect repoussant au spectacle de la douleur. »

Sur le chapitre de la morale humaine et de la morale chrétienne, nous nous trouvons d'accord avec M. Conybeare ; nous en dirons autant de la question des effets de l'incrédulité sur les relations des hommes entre eux. Notre plaidoyer en faveur de l'incrédulité n'a pas d'autre but que de revendiquer les droits de la conscience individuelle et d'expliquer comment, de notre temps, la foi ne se commande

pas. L'incrédule a droit à sa part d'indulgence, et même de respect. Ce sont donc les droits de la raison individuelle isolée que nous avons entendu plaider; mais en même temps nous avons nous-mêmes plus d'une fois reconnu que si ce phénomène de l'incrédulité s'étend de l'individu isolé à des classes entières, tout lien moral cesse de rattacher les hommes les uns aux autres. La nécessité seule, de sa chaîne d'airain, les rive alors comme des forçats à leur tâche, et les oblige à se supporter les uns les autres. Les sociétés ne sont pas un assemblage d'individus réunis en troupeau, elles ne sont pas un mécanisme constitutionnel jouant au moyen de ressorts et de poulies ingénieuses où la main de l'ouvrier est reconnaissable; non, elles sont un organisme vivant, animé par une étincelle morale, soumis comme le corps humain à des maladies sur lesquelles l'art des médecins politiques est vain. Une des conditions de cet organisme, c'est qu'il doit avoir plusieurs centres de vie où ses différentes fonctions viennent chercher des ordres, recevoir des règles, et lorsqu'un de ces centres de vie est détruit, les phénomènes de maladie les plus bizarres se déclarent immédiatement. Toutes les nations modernes en sont là aujourd'hui, il leur manque à toutes quelque organe régulateur de la vie : les unes ne respirent plus, les autres ne pensent plus, chez d'autres enfin la circulation s'accomplit de la manière la plus anormale. Mais de tous ces principes d'existence, le plus important et le plus spirituel, celui qui est comme l'âme

de cet organisme, c'est l'idéal qui met en mouvement tous ces rouages. Tant que cet idéal, qui est religieux de sa nature, existe, la vie sociale a toujours un but et un centre auxquels se rapportent toutes ses fonctions. Lorsqu'une fois ce centre disparaît, alors tous les organes laissés sans régulateur suivent follement leurs penchants, accomplissent irrégulièrement et isolément leur loi et se dépravent en s'isolant. Le cerveau continue à penser pour penser et arrive à des inspirations de somnambule et de femme hystérique; la main travaille pour travailler, mécaniquement, comme l'horloge bat les heures; les instincts sensuels, désormais sans guide, cherchent leur satisfaction avec la plus brutale candeur, car le principe moral n'existant plus d'une manière incontestable, la plus grande obscurité règne sur ce qui est permis et sur ce qui ne l'est pas. Quand les choses en sont là, on invente un nouveau principe d'unité auquel personne n'avait encore songé : c'est le besoin, la nécessité. Les hommes consentent à rester unis tant bien que mal, parce qu'ils ont des appétits et des besoins. Tu travailleras, dit la nécessité aux uns, ou tu ne mangeras pas; tu travailleras, dit la sensualité aux autres, ou bien pas de tapis et pas de dorures. Une fois ce nouveau lien social inventé, la société marche encore, mais comment et vers quel bourbier?

Voilà le vrai mal de notre époque; ce n'est pas l'incrédulité de ceux qui pensent, c'est l'athéisme social, et par athéisme social j'entends un ensemble de rapports auxquels l'idée de Dieu ne préside pas.

Nous avons plus d'une fois cherché à analyser ces effrayants phénomènes de la société industrielle, l'isolement sauvage dans lequel l'homme est laissé, l'ignorance absolue, la nuit morale complète dans laquelle sont plongés à la fois maîtres et serviteurs, les haines et les défiances qui séparent les uns des autres. S'il est une société qui eût besoin cependant de tous les secours de l'idéal religieux, c'est la société industrielle, car elle est cruelle et dure de sa nature, et de par la loi même de son existence. Nous allons charger M. Conybeare d'expliquer notre pensée :

« — La première cause de tous nos maux sociaux est la même, répondit le docteur, l'absence de foi dans le Christ; mais c'est un trop grave et trop large sujet pour une conversation à bâtons rompus comme celle-là; d'ailleurs nous voici arrivés à la manufacture de M. Scawby, qui possède quelques-unes des machines les plus curieuses et les plus intéressantes qu'il y ait dans Cottonham. »

« Il sonna à la porte d'un large édifice, et bientôt après Charles et son guide furent introduits dans le cabinet des propriétaires. Ils furent reçus par M. Scawby lui-même, homme au regard pénétrant et soupçonneux, qui se montra très civil envers le docteur Williams, mais très soupçonneux pour Charles. Lorsque le docteur demanda pour son ami la permission de voir la manufacture, M. Scawby hésita un moment.

« — Vous êtes bien sûr, docteur, que M. Bampton

n'a aucune relation avec le *monde de l'écrou et de la vis?* »

« Charles se mit à rire et assura M. Scawby qu'il était tout à fait innocent de toute pensée de concurrence, et qu'il n'avait aucune relation avec le monde des affaires.

« — Je vous demande pardon, monsieur, dit M. Scawby, du soupçon que j'ai laissé échapper; mais on nous vole si souvent le secret de nos machines, que nous sommes obligés d'être prudents. »

« Après que ces doutes eurent été apaisés, on fit promener les visiteurs dans l'établissement, où ils examinèrent quelques machines nouvellement patentées extrêmement ingénieuses. Lorsqu'ils sortirent de la manufacture, Charles s'amusa beaucoup de l'interrogatoire préliminaire auquel il avait été soumis.

« — Votre questionneur, en tout cas, dit le docteur, n'aurait pu désavouer sa qualité de membre de la *Société de l'écrou*; il ne l'aurait pu ni littéralement, ni métaphoriquement, car il est par lui-même un solide écrou, et il est connu sous le nom d'*Écrou Scawby*, sobriquet qu'il mérite également par son caractère et la nature de son commerce. Avez-vous remarqué dans le grand atelier cette machine qu'on n'a pas clôturée, et dont le contremaître vous a conseillé de ne pas trop approcher? Eh bien! il n'y a pas un an, la roue de cette machine saisit un malheureux ouvrier qui s'approcha imprudemment et fut broyé littéralement en morceaux. On recueillit un plein panier de ses débris, et on les enterra.

« — Comme cela est dégoûtant et choquant! s'écria Charles; mais est-ce qu'on ne pourrait pas prévenir de tels accidents en posant des barrières autour des machines?

« — A coup sûr, les manufacturiers le pourraient, répondit le docteur Williams, ils sont obligés de par un acte du Parlement à enclore leurs machines; mais cela coûterait de l'argent et tiendrait de la place, par conséquent pas de barrière.

« — Mais n'y a-t-il aucune pénalité? demanda Charles.

« — Oui, il y a une pénalité, mais elle est rarement appliquée, personne n'aime à se faire dénonciateur; d'ailleurs cette pénalité est si peu de chose, que les capitalistes préfèrent en courir le risque plutôt que de faire un sacrifice pour l'éviter.

« — Et ainsi la vie humaine est sacrifiée pour l'amour d'un gain un peu plus élevé? dit Charles.

« — Justement, et ce fait que je signale vient encore en aide à ce que je disais. L'absence de foi chrétienne est la source de toutes nos misères, excepté de celles qui, par la nature même des choses, sont inévitables. Si Scawby croyait au Nouveau Testament, il mettrait des barrières à ses machines.

« — Mais assurément, dit Charles, il n'est pas besoin de croire au christianisme pour s'acquitter d'un tel devoir. Les impulsions naturelles de la bienveillance devraient suffire, à mon avis.

« — Mais vous oubliez, mon cher monsieur, que chez la plupart des marchands les impulsions natu-

relles de la convoitise sont plus fortes que les impulsions naturelles de la bienveillance. Un principe surnaturel d'action est nécessaire pour obliger les hommes à être bienveillants et honnêtes bon gré mal gré, lorsqu'il existe des tentations suffisamment fortes qui nous poussent à être tout autre chose que bienveillants ou honnêtes. »

Et le docteur Williams continue d'énumérer les vices que cette absence de foi chrétienne enfante : les banqueroutes scandaleuses et répétées, l'effronterie commerciale, les rapports hostiles du maître et de l'ouvrier. Hélas ! tout cela est vrai ; il est trop certain que l'idéal religieux manque à cette société, et qu'une société sans idéal ne peut présenter d'autre spectacle que celui de l'anarchie contenue par la force et la nécessité ; mais comment remédier au mal ? Le docteur Williams et M. Conybeare montrent le remède, la foi chrétienne.... Oui, mais qui se chargera de ranimer la foi ? Ce ne sera point sans doute cette Église anglicane dont M. Conybeare nous présente le tableau, tout occupée à des querelles et à des questions qui peuvent intéresser les oisifs et les controversistes de profession, mais qui ne transformeront jamais un incrédule ou un égoïste. Mgr Philpotts pourrait demander longtemps encore la séparation de l'Église et de l'État, et le docteur Cumming prophétiser le rétablissement des Juifs, sans que ces querelles eussent la moindre influence sur les relations humaines et le bon ordre de la société. Ces questions de détails théologiques, de constitution

ecclésiastique, de liturgie, ne sont point une source d'inspirations religieuses, et n'ont aucune importance populaire. Les hommes qui renouvellent les sources de la vie religieuse s'y prennent plus simplement que cela, ils agissent comme Luther ou comme le pieux Wesley, ils en appellent directement au cœur des multitudes, et débarrassent le principe d'où tout émane des détritus qui cachent et salissent les fraîches eaux de la religion. Il y a aujourd'hui dans l'Église anglicane des ultra-protestants et des quasi-catholiques; mais où est le Luther? où est le Wesley?

Le fait est que la source d'inspiration religieuse semble tarie dans l'Église anglicane. Elle-même sent qu'elle ne peut se régénérer sans se suicider, et qu'elle ne peut retrouver d'empire sur les âmes qu'en échappant, pour ainsi dire, à ses doctrines. L'Église anglicane, institution nationale par excellence et souvenir vivant d'indépendance patriotique, a eu une grande puissance populaire tant que, par l'effet des circonstances, l'idée de nationalité a été unie à l'idée de religion. Tant que l'Angleterre a été entourée d'Églises ennemies, représentant des populations ennemies : de l'Église catholique, représentant l'influence étrangère du continent et la race abhorrée des Celtes d'Irlande ; de l'Église presbytérienne, représentant une Écosse factieuse, hostile et toujours rebelle; des sectes dissidentes, toujours disposées à faire bon marché des institutions et des garanties nationales, et à employer les armes du nivellement pour transformer le sol anglais en terre de Cha-

naan, — le peuple anglais n'a pas songé à examiner le fondement de son Église, dans laquelle il trouvait le rempart de son indépendance en même temps que le temple de sa foi. Si elle était strictement protestante ou non, le peuple ne s'en inquiétait pas; elle représentait le protestantisme contre Rome, et c'était assez. Si elle abritait des tendances papistes cachées et avait conservé encore trop de marques de la vieille Église abhorrée, le peuple ne s'en inquiétait pas davantage, elle représentait la nation contre les Églises ennemies du roi et de la constitution. Mais lorsque, par le fait des progrès politiques de l'Angleterre, l'Église anglicane eut cessé d'être une institution défensive pour ainsi dire; lorsque, entourée d'Églises reconnues libres par la loi, elle eut perdu sa véritable suprématie et son pouvoir d'exclusion et d'intolérance; lorsqu'elle fut contrainte de vivre dans son *statu quo* théologique, alors on aperçut le vrai caractère de cette Église et le fondement sur lequel elle repose, et qui n'est autre qu'un compromis entre l'Église catholique et les Églises dissidentes. Cependant on trouva pour ce fait une explication à la Montesquieu et à la Delolme : on expliqua l'Église anglicane comme on explique la constitution anglaise, par la sagesse des transactious, la pondération des pouvoirs, etc. Malheureusement les hommes sont plus sincères souvent que leurs avocats, et le clergé d'Angleterre l'a été souvent plus que ses défenseurs. Avec beaucoup de sincérité, il s'est mis de nos jours à examiner le fondement de sa croyance, et alors

l'anarchie s'est mise dans ses rangs, et l'Église anglicane est devenue un asile d'hétérodoxies de tout genre : demi-retours et retours complets vers Rome, haine rétrospective pour les papistes et amour tout nouveau pour les juifs, batailles entre le parti de la prédication évangélique et le parti *ultra high church*, essais de *comprehension* généreuse entre les doctrines philosophiques les plus modernes et l'Évangile interprété selon le *credo* anglican, nous avons vu éclore dans ces dernières années tous ces phénomènes. Les deux partis qui jusqu'alors avaient divisé l'Église sans l'affaiblir, et qui représentaient les deux côtés du compromis, les *high churchmen*, expression de l'élément catholique et de la hiérarchie épiscopale, et les *low churchmen*, expression de l'élément puritain et évangélique, se sont brisés en mille petites sectes, si bien qu'on chercherait vainement aujourd'hui où est, au milieu de cette anarchie, l'expression du véritable anglicanisme.

En dépit des insinuations peu charitables que l'auteur de *Perversion* dirige contre les fractions extrêmes du clergé anglican, cette confusion est bien saisie et vivement rendue. L'auteur possède non à la vérité le don de peindre, mais celui d'esquisser, et il prodigue avec abondance les ombres chinoises, les profils, les silhouettes, les charges rapides. Une demi-douzaine de personnages composent sa galerie ecclésiastique. C'est une compagnie très anarchique, où chacun se présente avec une manière particulière de prononcer le *shibboleth* anglican, et où personne n'est d'accord

sur le principe constitutif de l'Église. M. Moony, le représentant du parti évangélique, use et abuse de la prédication et lui attribue des vertus toutes spéciales : elle en a en effet pour sa renommée et sa fortune, elle attire des flots d'auditeurs à ses sermons vides de sens et de morale. M. Moony supplée à cette disette de doctrines par des bizarreries du genre le plus contestable, par la concordance des prophéties et la prédiction du millénium. Sa religion, si par hasard il en a une, est un mélange de latitudinarisme jésuitique et d'intolérance aveugle; ainsi il est très coulant sur les pratiques religieuses, aussi coulant qu'il l'est pour lui-même dans l'accomplissement des devoirs de charité; pourvu qu'on aille à ses sermons, on sera sauvé. En revanche, s'il est facile sur le chapitre de la pratique religieuse, il est plus que puritain sur le chapitre du dogme, et il prêche la prédestination avec une ardeur de calviniste. Damner les gens métaphysiquement ne coûte rien et vous donne à bon marché un air de rigorisme qui vous sied bien; mais il faut y regarder à deux fois avant de recommander la pratique de la charité ou de la morale, cela peut détourner les fidèles de votre Église. Il a trouvé pour le protestantisme anglican de nouveaux alliés, ce sont les juifs. Il travaille à leur rétablissement, ou plutôt il le prophétise à tue-tête, il leur ouvre la Palestine et les portes du ciel; mais sa tolérance ne s'étend pas jusqu'aux papistes, pour lesquels il élargit les appartements infernaux. M. Morgan, le *high churchman*, n'a pas pour les papistes la

même aversion ; il concède qu'ils peuvent être sauvés et que l'Église de Rome est aussi près de l'Église d'Angleterre que les juifs et les calvinistes. Il est aussi coulant sur le dogme que M. Moony l'est sur la pratique. Croyez à la hiérarchie épiscopale, souscrivez à la société pour la propagation de l'Évangile, lisez et répandez de bons petits traités, faites don à l'église de belles nappes d'autel, soyez docile à votre pasteur spirituel, et vous serez sauvé. Des deux côtés, on le voit, le salut est à bon marché.

L'incertitude sûr le fondement de l'Église est égale de part et d'autre. Qu'est-ce qui constitue l'Église? M. Moony inclinerait à faire la part du protestantisme plus large que celle de la hiérarchie; il pousserait volontiers vers le calvinisme; M. Morgan inclinerait plutôt vers le catholicisme. La soudure qui réunissait ces deux parties du compromis anglican est rompue, et quelquefois les *clergymen* de M. Conybeare sont inquiets de savoir si leur Église est réellement une Église véritable. Il y a une curieuse caricature de missionnaire anglican qui a voyagé en Orient, et qui s'est fait baptiser une demi-douzaine de fois dans les églises grecques, afin d'être bien assuré qu'il est chrétien. Cet honnête homme n'est pas bien convaincu que l'Église grecque ne soit pas plutôt que l'Église anglicane la véritable Église. En effet ne possède-t-elle pas, elle aussi, la hiérarchie épiscopale? n'est-elle pas séparée de Rome et ne s'intitule-t-elle pas *orthodoxe*, comme l'Église anglicane s'intitule catholique? Mais là où sa supériorité se révèle, c'est

dans sa manière d'administrer le baptême : dans l'Église anglicane, on n'est jamais sûr d'être baptisé; c'est à peine si l'eau touche la tête de l'enfant; en outre, l'Église anglicane omet les rites de l'exorcisme et du saint chrême. Nulle part cette incertitude de doctrine n'est mieux marquée que dans une certaine conversation entre des *clergymen* réunis autour de M. Morgan, le quasi-catholique.

M. Slocombe. — Oh! je ne vais pas jusqu'à appliquer à l'Église de Rome l'épithète d'idolâtre; je vais toujours à la messe lorsque je suis en France, et je pense que l'Église romaine est une Église aussi vraie que la nôtre; c'est une pitié que nous ne puissions nous comprendre.

M. Bubble. — Mais, monsieur le doyen, vous qui êtes membre de l'Église d'Angleterre, comment pouvez-vous croire qu'il y ait une autre Église qui soit une Église véritable?

M. Slocombe. — Je ne vois pas la difficulté qui vous embarrasse.

M. Bubble. — Oui, mais vous comprenez : si nous sommes membres de l'Église d'Angleterre, nous devons penser que toutes les autres Églises sont dans le faux, et que l'Église d'Angleterre est la seule véritable Église.

M. Slocombe. — Je ne vois pas cela. Toutes les Églises qui ont des évêques avec la véritable succession apostolique sont des branches d'une même Église catholique.

M. Bubble. — Oui, mais vous voyez, je tiens que

tous ceux qui sont sincères et honnêtes dans leurs actions sont membres de l'Église catholique, mais non pas pour cela membres de la véritable Église.

M. SLOCOMBE. — Mon cher Bubble, que dites-vous là? Tout honnête homme membre de l'Église catholique! Mais c'est du pur latitudinarisme, ou pis encore!

M. BUBBLE, qui évidemment ne sait pas bien sa leçon. — Oui, peut-être je suis dans le faux en cela. Je ne m'explique pas clairement, mais je ne puis à aucun prix consentir à regarder les Romains comme appartenant à une véritable Église. Je veux être fouetté si je le puis.

M. SLOCOMBE. — Mais alors, mon cher Bubble, si l'Église de Rome n'est pas une véritable Église, il n'y avait pas de véritable Église pendant le moyen âge?

M. BUBBLE, en hésitant. — Oui,... non,... Je suppose qu'il n'y en avait pas,... excepté..., excepté peut-être parmi les Vaudois.

M. SLOCOMBE. — Les Vaudois!!! Mon cher Bubble, quelle énormité allez-vous dire après celle-là? Assurément vous oubliez que les Vaudois étaient des presbytériens hérétiques qui n'avaient pas d'évêques du tout.

MISTRESS BUBBLE, venant au secours de son mari. — Bien, monsieur le doyen. Si vous allez à l'Église romaine, je suppose que vous aimeriez une vieille femme avec laquelle je causais aujourd'hui. Je lui faisais des remontrances sur ce qu'elle allait à la chapelle

méthodiste, et je lui demandais comment sa conscience pouvait s'accommoder d'aller à la fois à l'église et à la chapelle. — « Eh! madame, m'a-t-elle « dit, tout cela, église et chapelle, est après tout la « même chose à la fin, et puis vous savez, il y a un « texte qui dit : « Ici un peu et là un peu. »

Cette conversation est curieuse en ce sens que les interlocuteurs, tous parfaitement ridicules et incertains du principe de leur Église, ont tous également raison. Si l'on tient que l'épiscopat est la marque de la véritable Église, il faut admettre que l'Église de Rome est une Église véritable au même titre que l'Église anglicane. Si l'on tient que le protestantisme est la base de l'Église anglicane, il faut reconnaître qu'en effet le monde, à l'exception des Vaudois, a été sans Église véritable jusqu'au XVIe siècle. Le mot de mistress Bubble résume parfaitement la conversation et exprime bien la situation singulière du compromis anglican : « Un peu de ceci et un peu de cela ».

De pareilles querelles religieuses et de telles complications puériles ne peuvent peut-être entamer la foi de ceux qui croient dans le Christ, comme dit M. Conybeare, mais elles sont incapables aussi de donner cette foi à ceux qui ne l'ont pas. Si l'Angleterre s'enfonce dans l'incrédulité, ce ne sont pas ces bizarreries théologiques qui la feront sortir de cette ornière. Où y a-t-il en tout cela un principe de vie religieuse pour ceux qui n'en possèdent aucune? M. Conybeare avoue du reste indirectement, et sans le vouloir, que le clergé

n'est d'aucun secours aux fidèles, et que celui qui veut croire doit s'adresser à lui-même plutôt qu'aux prêtres. Le prêtre ne sait plus quoi répondre à celui qui lui avoue qu'il ne peut croire. Au jeune homme qui vient confesser ses anxiétés, et qui ouvre son cœur pour recevoir la parole qui doit le guérir, le prêtre répond, comme un professeur d'Oxford à un des personnages du roman : « Vous ne croyez pas? Je ne puis que vous recommander de croire. Tâchez d'être obéissant à l'Église, observez ses jeûnes, allez à ses offices, tournez-vous vers l'Orient à la récitation du *Credo*, inclinez-vous dévotement devant l'autel, lorsque vous entrez ou que vous sortez de la chapelle. Accomplissez toutes ces pratiques comme si vous croyiez, et peut-être à la fin arriverez-vous à croire. » Mais si les doutes résistent à ces pratiques inoffensives, que faire? Ce que font les jeunes étudiants d'Oxford dont M. Conybeare anathématise les tendances, rentrer chez soi, ouvrir son Spinoza, discuter les doctrines allemandes, lire les dernières publications de l'infidèle Newman ou de l'infidèle miss Martineau. Ces livres contiennent au moins une doctrine, un système; ils éteignent les doutes par l'incrédulité; ils ont la puissance que n'ont pas, paraît-il, l'orthodoxie et le clergé anglican : ils apaisent l'intelligence. Ces livres, tout muets qu'ils sont, répondent à celui qui les interroge, et leur réponse est claire, catégorique, impérative. Vous demandez : « Comment dois-je croire? » ils répondent : « Ne croyez pas ». Vous demandez : « Où sont les preuves

extérieures de la révélation? » ils disent : « Il n'y en a aucune; la révélation est tout intérieure. — Comment Dieu peut-il être infini et personnel? Il est infini, parce qu'il n'est pas personnel. — Quel est le principe de la morale? La conscience humaine. — Qu'est-ce que le Christ? Une incarnation de l'idéal humain. » Si vous supposez maintenant que ces sceptiques soient des jeunes gens instruits et difficiles à satisfaire, comme nous le sommes dans la jeunesse, florissants de santé et de force, ayant la morale facile de leur âge, n'ayant d'estime que pour ceux qui les domptent et les convainquent, refusant de se payer de conseils, ennemis instinctifs des sermoneurs, vous ne serez point étonné qu'ils fondent des clubs d'amis de la lumière et de libres penseurs, se nourrissent de philosophie allemande et de morale attrayante, deviennent incrédules et panthéistes. Si le contraire avait lieu, il faudrait plutôt s'en étonner. A qui la faute en tout cela? Aux incrédules ou à l'Église?

M. Conybeare nous introduit dans le conclave des *Amis de la Lumière*, et nous fait écouter les conversations qui s'y tiennent. On y lit des essais, on y soutient des discussions sur des sujets philosophiques ou religieux à faire crouler les voûtes du vieux collège. L'ennemi s'est introduit dans cette citadelle de l'édution anglicane, et l'a dépossédée de la plus importante moitié de sa puissance. L'instruction matérielle, l'étude des textes grecs et latins, des faits et des dates, appartient à l'Université, mais non pas l'in-

struction spirituelle, celle qui imprime une fois pour toutes sa direction à l'âme. M. Conybeare exagère de son mieux le danger de cette situation; cependant il confesse que les doctrines qu'il attribue à ces jeunes gens ne sont acceptées qu'avec hésitation. Ils professent la doctrine de la réhabilitation de la chair, et écrivent des essais sur la moralité du plaisir; cependant, lorsque ces discussions sont soulevées, la moitié de l'assemblée récrimine, proteste, et trouve des doutes à opposer à cette apothéose de la sensualité. A quoi d'ailleurs faut-il attribuer ces théories bizarres? Sont-elles un effet du pervertissement de l'âme ou un effet du sang? Et n'est-ce pas à la jeunesse qu'il faut les rapporter plutôt qu'à l'incrédulité de l'esprit? Ces jeunes gens interprètent à leur manière la morale du *Wilhelm Meister*, cela est vrai; mais s'ils ne s'occupaient à ce passe-temps, ils feraient pis peut-être, et au lieu de lire un panégyrique de la chair, ils entonneraient une chanson de corps de garde. Dans tout ce que raconte M. Conybeare de la vie moderne d'Oxford, je vois plutôt des incartades d'enfant émancipé que des tendances positives d'immoralité. Ce sont des boutades du sang, des drôleries philosophiques, où l'envie de s'amuser entre pour moitié au moins. Que le lecteur en juge lui-même. Un jeune homme fraîchement débarqué à Oxford vient par mégarde frapper à la porte des *Amis de la Lumière* :

« — Nous sommes très heureux de vous voir, monsieur, répondit Archer avec un salut gracieux, en

pensant qu'on pouvait tirer de cette méprise un moyen amusant de passer quelques minutes

« — Mais assurément, dit le nouveau venu d'un air embarrassé, je me suis trompé de soirée. Le couvert semble mis pour souper; cependant je croyais que nous étions à vendredi; sommes-nous encore à mercredi, et me suis-je trompé?

« — Non, mon cher monsieur, répondit Archer, vous ne vous trompez pas; mais nous avons tous une dispense de jeûne pour raison de santé. Asseyez-vous, je vous prie, et attendez l'arrivée de M. Johnson. »

« Le nouveau venu fit comme on l'en priait, et s'assit en face des peintures qui venaient de faire le thème du brillant panégyrique de White [1]. Archer remarqua son embarras.

« — Je vois, dit-il, que ces belles peintures vous occupent. Vous savez, je suppose, qu'elles sont toutes des symboles des vérités religieuses?

« — Ah! ah! Je..., je... vous confesse, monsieur, que je n'en comprends pas bien le sens, murmura le néophyte, dont l'innocence fut un peu soulagée par l'assertion d'Archer.

« — Oui, continua Archer, toutes les peintures de cet appartement sont purement symboliques, et par conséquent symboliquement pures; autrement, elles auraient pu paraître trop voluptueuses pour l'austère ascétisme de la vie académique.

« — Ah! je comprends maintenant.... Et que signifie

1. Un membre des *Amis de la Lumière* qui vient de lire un panégyrique antichrétien des arts plastiques.

cette peinture-là, en face, qui représente un enfant dans les bras d'une dame?

« — Cette peinture, monsieur, représente Cupidon et Psyché. Je n'ai pas besoin de vous dire que Psyché symbolise l'âme, et que le tableau symbolise l'union entre l'âme et la charité, cette dernière vertu étant représentée par Cupidon, la divinité de l'amour.

« — Mais, monsieur, je comprends très bien maintenant et je crois que je serais capable d'expliquer sans secours le sens de ce tableau à main droite, — et il désigna la *Léda*. — Cet oiseau que j'avais pris d'abord pour un cygne est évidemment un pélican, qui est un ancien symbole de l'Église, et la dame déshabillée est, je suppose, sainte Madeleine.

« — Votre conjecture est parfaitement juste, dit Archer gravement, tandis que le reste de la compagnie essayait en vain de réprimer un rire irrésistible; mais, ajouta-t-il, êtes-vous bien sûr que ce soit ici que M. Johnson vous ait donné rendez-vous? » etc.

Les théories philosophiques de ces messieurs ont à peu près l'importance de cette plaisanterie. Que l'auteur se rassure donc; l'avenir de l'Angleterre n'est pas en péril, si les nouvelles générations ne dépassent pas ce degré d'immoralité.

Nous ne chercherons pas à savoir si les silhouettes d'incrédules tracées par M. Conybeare sont ressemblantes, et si les *Champions du Progrès* ont des physionomies aussi ridicules que celles qu'il leur prête. Le chapitre où il les a mis en scène est vif et amusant, mais il est plein de personnalités, et il serait

possible de mettre un nom propre réel sous plus d'un nom supposé. Si le docteur Grubman nous est inconnu, il n'en est pas tout à fait de même du journaliste Buzzard, éditeur du journal hebdomadaire *la Torche*. M. Conybeare a pris soin de donner tous les renseignements suffisants pour que son lecteur ne puisse s'y tromper. Nous savons quel est ce journal radical et infidèle, qui trouve des lecteurs et des abonnés parmi les membres de l'Église, grâce à son antipathie pour les whigs, et dont le *credo* religieux oscille entre les doctrines des unitaires et les doctrines allemandes [1]. L'attaque est directe et violente. En général, le tableau que trace l'auteur de cette société est plein de fausses couleurs habilement assorties. Il prend un ou deux hommes intelligents, et les jette au milieu d'une société bigarrée et grotesque, si bien que le ridicule de cette société rejaillit sur eux. Il sembleraît que le monde des incrédules anglais se compose exclusivement de vieux médecins grossiers et bourrus qui vous prennent à la gorge en vous demandant si vous avez lu leurs livres sur les tissus nerveux, de vieilles dévotes attardées au culte de Bentham, de vieilles superstitieuses adoratrices de fétiches littéraires. Eh! sans doute ces caricatures existent; mais si le parti des incrédules ne se composait que de tels infirmes, M. Conybeare n'aurait pas pris la peine d'écrire son livre.

1. Ce journal était, en toute évidence, *The Leader*, organe hebdomadaire des radicaux lettrés, que rédigeaient alors avec talent MM. Lewes (futur époux de George Eliot) et Pegott.

Le portrait le plus vrai, parce qu'il est le plus impartial, est celui du préceptenr allemand. Il est bien mis en scène et très reconnaissable avec ses habitudes de taverne et sa maladroite nature, sa grande instruction et son défaut d'éducation, sa timidité de manières et son entêtement d'esprit. Dans la vie spéculative, ses prétentions sont orgueilleuses et fantastiques, mais dans la vie pratique ses prétentions sont modestes à l'excès, et cet homme qui s'est fait congédier de son pays pour avoir voulu introniser le paradis sur terre trouverait facilement le sien dans un salaire de quinze cents francs. Il est excellent philologue, mais il avale son potage avec un reniflement monstrueux qui agace les nerfs de tous les convives; il est excellent hébraïsant, mais il a le mauvais goût de boire le café ou le thé qui est tombé dans sa soucoupe. On ne saurait trouver d'être plus inoffensif, plus instruit et plus maussade. L'auteur a très bien saisi ce vice particulier des Allemands, la gaucherie, vice qui donne une prise facile à des adversaires qui souvent ne les valent pas. La gaucherie de l'Allemand n'est pas un défaut d'éducation, c'est un défaut de nature et de caractère qui a produit des conséquences historiques très considérables. C'est ce défaut qui fait contrepoids à l'obstination très redoutable de ce peuple, et qui amortit cet entêtement logique qui l'a toujours caractérisé. L'Almand pauvre et plébéien ne sait pas se mouvoir, et cette absence d'aisance le met à la merci du premier hobereau qui passe. C'est là ce qui explique la

longanimité allemande, et comment l'aristocratie a pu conserver jusqu'à nos jours un empire aussi absolu sur un peuple qui par instinct est obstiné et indépendant. Rien n'est remarquable comme la facilité avec laquelle ont été réprimées les révolutions de 1848, qui semblaient devoir être si redoutables. Dès leur premier élan, elles ont pour ainsi dire plié les épaules et reculé, comme honteuses d'elles-mêmes. Ce peuple présente le curieux phénomène d'une énergie violente que ce tout petit défaut, le manque d'aisance, réduit à néant. L'habitude de renifler trop fort en mangeant son potage ou de boire le café dans une soucoupe est donc, politiquement, une chose plus importante qu'on ne pourrait le supposer. Qu'on ne s'étonne pas de cette assertion, le cœur humain se gouverne par des mouvements insensibles, qui échappent à l'observation, et les lois qui règlent les événements politiques ne sont point toutes dans les philosophies de l'histoire.

La fable du roman de M. Conybeare ne sert qu'à lier et à réunir en faisceau tous ces incidents de la vie religieuse et de la vie philosophique anglaise; elle est extrêmement simple, mais elle participe de l'esprit du livre; elle est pleine de malignité, d'âcreté et de mauvaise humeur. M. Conybeare s'est plu à mettre ingénieusement en parallèle les dépravations les plus extrêmes du cœur et les négations de l'incrédulité, ou, pour mieux dire, à les faire coïncider. Il semble penser que le vice et le crime marchent du même pas que l'incrédulité. Plus l'incrédulité est

grande, plus la perversité est grande aussi. Si l'on doute, on n'est coupable que de légèreté; mais si on sort de l'Église, on tombe infailliblement dans le crime. L'âme est ainsi plus ou moins noire, selon que la doctrine que l'on a embrassée s'éloigne plus ou moins de la religion. Cette théorie singulière est mise en évidence et en relief par les deux personnages principaux, Charles Bampton et George Archer. Bampton n'est qu'un sceptique et c'est pourquoi il a la ressource que n'a pas l'incrédule; comme les arguments des infidèles ne lui paraissent pas plus concluants que ceux de l'Église, la balance finit nécessairement par pencher en faveur de cette dernière. Grâce à cette situation d'esprit, Bampton échappe aux conséquences extrêmes de l'immoralité et s'arrête toujours à moitié chemin; ses péchés ne sont jamais mortels, comme ceux d'Archer, le mauvais génie du roman. Ce dernier, qui est un incrédule et un athée de la plus opiniâtre espèce, n'a aucune ressource pour échapper à sa mauvaise nature et aux crimes auxquels elle l'entraîne. Bigame, parjure, presque homicide, il fait le mal pour le mal, et s'amuse à répandre les doctrines athées, non pour propager ce qu'il regarde comme la vérité, mais pour enlever tout bonheur à ceux qu'il rencontre. C'est encore moins un athée qu'un méchant, et un incrédule qu'un scélérat, et un tel personnage ne prouve pas plus contre l'incrédulité qu'un hypocrite contre la foi. Néanmoins, comme il y a une corrélation évidente entre les actes de l'homme et ses

doctrines, et que le simple changement de croyances entraîne après lui un affaiblissement de moralité, ainsi que nous l'avons déjà reconnu, la théorie de M. Conybeare contient quelque chose de vrai; seulement c'est une goutte de vérité dans un océan d'erreurs.

Archer est un personnage à demi vrai, à demi faux. Tout le monde l'a plus ou moins connu. N'avez-vous jamais rencontré quelque intelligent gredin, solide, actif, ingénieux, rompu aux armes de la sophistique, doué du talent d'avoir toujours raison, d'une volonté opiniâtre, d'un tempérament énergique et puissant, capable de supporter également les fatigues de l'étude et les fatigues des plaisirs violents, dangereux ennemi, plus dangereux ami? C'est Archer. Ce type existe de notre temps, on ne peut le nier. Sur ces natures robustes et grossières, rien effectivement n'a de prise. Il est inutile de songer à les dompter, et la seule manière de les rendre inoffensives est par trop énergique pour être nommée. Lorsqu'on les rencontre par hasard sur son chemin, il ne sert de rien de vouloir les éviter, et il est nécessaire de faire appel à d'autres moyens de résistance. Le principal but de la vie pour eux est de jouir et de parvenir; leur principale occupation est par conséquent d'écraser et de nuire. A cette souveraine immoralité ils ajoutent d'habitude une ruse odieuse, celle de faire la philosophie de leurs vices et d'ériger en théorie leur immoralité. Vous croyez peut-être, d'après ce portrait déplaisant, que de tels hommes sont des parias qu'on écarte à tout prix, des araignées

humaines, blotties dans leur toile, se repaissant de mouches innocentes et stupides; non pas, ils sont estimés, sinon estimables, aimés, sinon aimables. L'activité de leur esprit leur ouvre toutes les portes, et la vigueur de leur caractère tient en respect tout adversaire qui essayerait de les leur fermer. Ils ne sont pas redoutables à la société en elle-même, mais toute personne qu'ils rencontrent est à peu près sûre d'être leur victime : ce sont les politiques et les philosophes de l'immoralité, dont les forçats et les voleurs de grands chemins ne sont que les héros romanesques, écervelés et malheureux.

Voilà le type vrai de l'Archer de M. Conybeare. Mais qu'a donc la religion à faire avec un pareil caractère? quelles relations l'incrédulité elle même peut-elle avoir de près ou de loin avec une telle âme? L'incrédulité d'Archer ne consiste pas à croire à la morale humaine : elle consiste à ne croire en rien. M. Conybeare avait mis la main sur un personnage très vrai, il a réussi à le rendre faux en attribuant sa conduite à des influences qu'il n'a pu ressentir.

Cette impression équivoque, à demi fausse, à demi vraie, que laisse le caractère d'Archer est aussi l'impression qui résulte de ce long plaidoyer religieux. L'auteur a mis en lumière une foule de faits vrais et incontestables, dont il a tiré les conclusions les plus inexactes. Avant d'incriminer les incrédules, il aurait pu, en résumant son livre dans une série de questions, se convaincre qu'il s'était chargé de se démentir

lui-même. L'incrédulité fait de grands progrès, dit-il; voyez nos manufactures, voyez nos universités! Oui, sans doute, mais à qui la faute? qui est responsable, en définitive? Le clergé, répond sans hésiter M. Conybeare; le clergé qui est occupé de misérables querelles et qui abandonne la direction des âmes. Alors pourquoi cette croisade contre les incrédules, et pourquoi s'étonner que les âmes aillent là où elles entendent encore une voix humaine? Cette tendance contemporaine peut paraître funeste à M. Conybeare, et elle l'est sous plus d'un rapport; mais elle devrait au moins lui apprendre que l'âme humaine n'est incrédule qu'en apparence, qu'elle n'aime pas à rester sans doctrine et sans code moral, et qu'elle répugne à croupir oisive dans la torpeur intellectuelle. Ce que M. Conybeare anathématise sous le nom d'incrédulité est, à tout prendre, une tendance religieuse sous une forme nouvelle, un désir positif du bien moral. C'est une préoccupation plus noble qu'il ne le dit, et qui n'a pas précisément son principe dans cette prédilection pour la morale facile, qui ne peut plaire qu'aux écoliers. Elle n'a sa source dans aucun mauvais instinct du cœur, elle la puise dans l'atmosphère que nous respirons et dans cette multitude de problèmes et de difficultés qu'il n'est pas aussi facile de résoudre et d'éluder que le croit l'auteur de *Perversion*. Lorsqu'on ne peut pas résoudre ces difficultés au moyen des *Évidences* de Paley, je ne songe pas à m'étonner qu'on aille s'adresser même à Strauss.

En résumé, ce ne sont pas les incrédules qui sortent le plus maltraités du livre de M. Conybeare, c'est l'Église. C'est sur elle que, bien à tort certainement, M. Conybeare fait peser une grande partie de cette lourde responsabilité de l'affaiblissement de la foi. Nous sommes plus charitables et plus tolérants. Hélas! non, l'Église anglicane n'est pas coupable; elle est aussi innocente du scepticisme et de l'incrédulité que les incrédules et les sceptiques eux-mêmes : le vrai coupable, c'est le souffle du temps.

Août 1856.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LE ROMAN RELIGIEUX :

I. — *Anthony Trollope* (The Warden). — *Miss Yonge* (The Heir of Redcliffe, Heartsease)..... 1
II. — *Anthony Trollope* (Doctor Thorne, Barchester Towers)..... 77
III. — *Charles Kingsley* (Westward Ho!)..... 139
IV. — *Charles Kingsley* (Two Years ago)..... 191
V. — *Un roman d'éducation : les Souvenirs d'un écolier anglais* (Tom Brown's school days)..... 237
VI. — *Un plaidoyer anglican contre l'incrédulité.* — *Conybeare* (Perversion)..... 297

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library

or to the

NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

- 2-month loans may be renewed by calling (510) 642-6753
- 1-year loans may be recharged by bringing books to NRLF
- Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

JAN 17 2004

DD20 15M 4-02

YB 74718